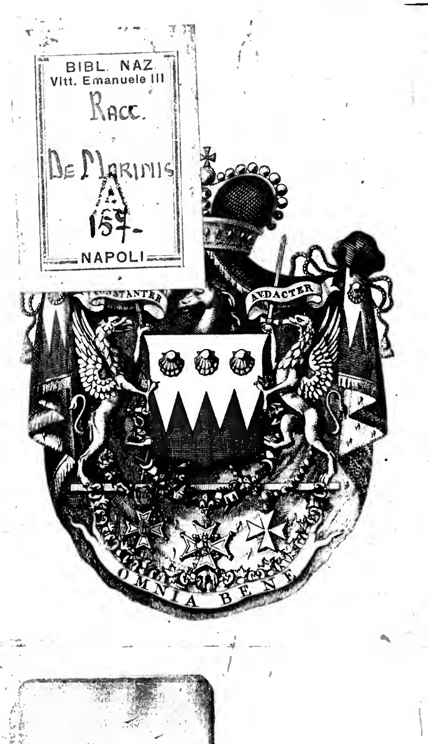
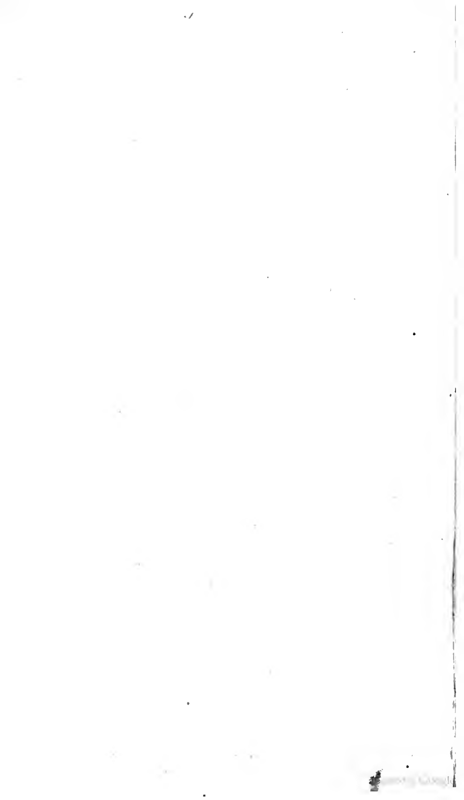

VITTORIO EM. III


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A
157
NAPOLI
AUDACTER
OMNIA BENE



LES IMPERATRICES ROMAINES

OU

Histoire de la Vie & des Intrigues secretes des Femmes des Empereurs Romains, & des Princesses de leur Sang.

Dans laquelle l'on voit les Traits les plus interressans de l'Histoire Romaine.

Tirée des Anciens Auteurs Grecs & Latins, avec des Notes historiques & critiques.

Par M. DE SERVIEZ.

Dediée à Monseigneur le DUC DE CHARTRES.

TOME SECOND.

Suite des Femmes des douze Cesars.

A PARIS,
Chez DE LAUNAY, ruë S. Jacques, à la Ville de Rome, proche la Fontaine de S. Severin.

M. DCC XXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A

MONSEIGNEUR

LE

DUC DE CHARTRES.

*ONSEIGNEUR,*

L'honneur que vous m'avez fait de permettre que je vous presentasse l'Histoire des Femmes des douze Cesars, m'a enhardi à écri-

re la Vie des Imperatrices, qui ont regné jusqu'à la prise de Constantinople. La noblesse du sujet, la vaste étenduë de l'Ouvrage, & sur tout le haut rang, le discernememt délicat & la justesse d'esprit du Prince, à qui j'ai l'honneur de le dédier, devoient sans doute épouvanter ma plume timide, & me faire abandonner un dessein dont l'execution demande des talens que je n'ai point; mais il est quelques fois d'heureuses temeritez, & dans certains Ouvrages la nouveauté du projet, & le courage de l'avoir entrepris ont le merite d'un Ouvrage parfait.

Quelques précieux que soient, MONSEIGNEUR, tous les mo-

mens d'un grand Prince, il est necessaire que ses plus glorieuses occupations ayent quelque relâche; mais je ne sçai si dans ses heures de loisir, il peut trouver un plus noble amusement, que la lecture de l'Histoire. Dans celle des Imperatrices vous trouverez, MONSEIGNEUR, *la plus belle partie de celle des Empereurs, & de beaucoup de Princes, qui comme vous ont été assis près du Trône. Vous y verrez aussi les traits les plus dignes de remarque d'une infinité de grands Hommes qui se sont rendus recommandables, ou par les glorieux Exploits de leur valeur, ou par les perçantes lumieres de leur genie, ou par les sages maximes d'une*

politique adroite & mesurée.

Je sçai, MONSEIGNEUR, qu'il n'est pas necessaire, que vous alliez chercher dans cette Histoire des exemples éloignez de ces vertus éclatantes & solides qui consacrent à l'immortalité ceux qui les possedent; vous en avez de domestiques ausquels l'Antiquité ne sçauroit en presenter de comparables, & les siecles avenir proposeront comme un modele fini, LOUIS LE GRAND, votre auguste Oncle, dont la gloire vivra autant que le nom, & qui a un si parfait imitateur de la sagesse de son Gouvernement dans le grand Prince qui est le depositaire de l'autorité royale: Mais vous y pourrez remarquer, que

dans tous les tems ça été la vertu, le merite, les grandes qualitez qui ont illustré les grands Hommes.

Je prendrai la liberté de faire paroître sous vos auspices, MONSEIGNEUR, la suite de cette Histoire, dont j'ai l'honneur de vous presenter le second Tome, & ce sera dans le dernier que vous verrez Constantinople & l'Empire d'Orient devenir la conquête de ces fameux Heros dans le Sang desquels va se confondre le vôtre, & dont vous allez faire revivre les vertus. Déja en vos mains, MONSEIGNEUR, sont confiées les plus importantes Charges de la Milice, & tout le monde avouë avec autant de justice que

de joye, qu'en les déferant à votre Rang, on les fait tomber sur le mérite.

Puisse ma plume, en écrivant les belles Actions des Princes qui ont part à cette Histoire, apprendre à celebrer un jour dignement les vôtres. Personne ne les publiera jamais avec plus de zele & de joye que celui qui est avec le plus profond respect & la plus parfaite soumission,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obeïssant Serviteur, DE SERVIEZ.



PREFACE.

LE succès que l'on me flate qu'a eu l'Histoire des Femmes des douze Cesars que j'ai donnée au Public, n'avoit pû me tenter & me faire entreprendre l'Histoire des autres Imperatrices. Bien-loin d'avoir l'envie de me faire imprimer une seconde fois, démangeaison assez ordinaire aux mauvais Auteurs, j'avois au contraire fortement résolu de ne plus m'exposer. Cependant des Personnes d'un grand mérite & d'un profond sçavoir, m'ont mis comme par force la plume à la main, & le desir de mériter la protection du grand Prince, à la gloire duquel je consacre cet Ouvrage, a fait qu'on a trouvé en moi une docilité dont je ne me croyois point capable. Je ne prétens point par là, rendre personne responsable des fau-

tes que l'on trouvera dans cet Ouvrage, ni justifier la témerité qui me l'a fait entreprendre, je devois connoître mes forces, & ne pas suivre en cette occasion le conseil de ces Personnes, qui supposent en moi un talent que je n'ai point. Ainsi qu'on ne croye pas que par cet espece de Préface, je veüille disposer le Public à la condescendance. Je sçai qu'il ne se paye ni d'excuses, ni de prétextes, & qu'il mettra tout le tort de mon côté, & il aura raison; car j'ai beaucoup de déference pour ses sentimens. Aussi d'abord que ce Livre aura paru, s'il me revient qu'il ne soit pas goûté, je me rangerai du côté des Censeurs, & il n'y aura que le Libraire qui ait besoin d'être consolé.

Parmi ceux qui liront cet Ouvrage, il y en aura sans doute qui diront que j'y ai trop parlé des Empereurs comme l'ont déja dit plusieurs de ceux qui ont lû l'Histoire des Fem-

mes des douze Cesars. J'ai consulté là-dessus des Sçavans très-judicieux & qui écrivent avec autant de politesse que d'érudition, & bien loin d'improuver que je ramenasse plusieurs endroits de la vie des Empereurs; ils m'ont au contraire conseillé de mêler une bonne partie de leur Histoire dans celle des Imperatrices, & comme je sçai que leur sentiment est décisif, j'ai crû que je pouvois le suivre, sans craindre que ceux qui sont d'un avis contraire puissent raisonablement me blâmer. D'ailleurs l'Histoire des Imperatrices est trop liée avec celle de leurs Epoux, pour qu'on puisse se dispenser de faire entrer l'une dans l'autre, & quoyqu'il y ait des Imperatrices, dont on ne sçait même ni le nom ni la famille; il a fallu neanmoins alors parler necessairement des Empereurs, parce que le Regne d'un Prince a pour l'ordinaire avec le Regne suivant quelque

liaison qui est essentielle pour faire entrer les Lecteurs dans la connoissance des causes, des motifs, & des circonstances de certains faits qui font partie de l'Histoire des Imperatrices.

Je dois avoüer que dans l'Histoire de certaines Imperatrices, & dans celle de plusieurs Empereurs; il y a des endroits que l'on est bien ambarrassé de rapporter, pour peu que l'on aime la pudeur, & que l'on veüille ménager celle des Lecteurs. Faustine la jeune, par exemple, & Heliogabale, n'offrent à un Historien que des ordures abominables à décrire. J'ai enveloppé le mieux que j'ai sçû les faits que j'ai rapportez dans ce Livre, & j'ai absolument passé sous silence d'autres traits que ceux qui nous les ont transmis n'ont osé décrire qu'avec peine & après avoir prévenu les Lecteurs; à Dieu ne plaise qu'on pût reprocher à un Historien Chrê-

rien, d'avoir moins de pudeur que des Auteurs idolâtres, & que ma plume moins ſage & moins circonſpecte que la leur osât reveler à nud des turpitudes ſur leſquelles ils ont eu la précaution de jetter des voiles. Si je n'écris point avec politeſſe, ce ſera du moins avec cette modeſte retenuë que demande la Religion que je profeſſe, & qui convient ſi bien à un honnête homme.

Je n'ai au reſte rapporté aucun fait, que ſur l'autorité de quelque Auteur ancien ou moderne, & ç'a eté pour ne pas charger les marges d'un trop grand nombre de citations, que je n'ai pas toujours cité mon garant. Je ſçai que la verité eſt la premiere & la plus eſſentielle qualité de l'Hiſtoire; auſſi, je n'ai rien avancé de moi même ni ſur mes propres conjectures, & ſi je ne puis promettre au Lecteur que dans cette Hiſtoire il trouvera de la

beauté dans le ſtile, de la nouveauté dans l'expreſſion, de la nobleſſe dans les penſées, & tout ce qui peut l'intereſſer, le piquer & lui plaire; je puis du moins l'aſſûrer qu'il y trouvera la verité, ſinon bien ornée, du moins très-exacte:

Neque ego eloquentiam videor pollicitus eſſe, ſed rem. Trebel. Pol.

TABLE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçaeux, *l'Hiſtoire des Imperatirces Romaines*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris ce 4 May 1722.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leur Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut Nôtre bien amé MATTIEU DE LAUNAY Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaittoit faire Imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre *Les Femmes des douze Ceſars, & ſuite des Femmes des douze Ceſars où l'Hiſtoire des Imperatrices Romaines*; mais craignant que d'autres Libraires où Imprimeurs ne s'aviſaſſent de luy conterfaire ledit Ouvrage, ce qui luy feroit un tort conſiderable, il nous avoit en conſequence fait ſuppiier de luy accorder nos Lettres de Privileges ſur ce neceſſaires. A ces cauſes, voulant traiter favorablement le-

dit Exposant, Nous luy avons permis & permettons, par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en telles Volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de huit années consecutives, à conter de la datte desdites Presentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage, cy-dessus ennoncé, eu tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois milles livres d'amande contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages, & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrages sera fait dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie: & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé, qui aura servi de copie audit Ouvrage, sera remis dans

le même état ou l'Approbation y aura été donné, ès mains de nôtre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau Darmenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre dit très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau Darmenonville, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la Copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, soit foy ajoûtée comme à l'Original: Commandons au Premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le quatriéme jour du mois de Septembre, l'an de Grace mil sept cens vingt-deux, & de nôtre Regne le huitiéme. Par le Roy en son Conseil. CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 229, N. 355, conformement aux Reglemens & notamment, à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 23 Octobre 1722.

BALLARD, Sindic.



LES IMPERATRICES ROMAINES.



'Empire Romain ne fut jamais si florissant que sous le Regne d'Auguste, qui à proprement parler en fut le fondateur. Ce Prince par le bonheur de ses Armes, par sa moderation, & par la Sagesse de son Gouvernement sçut faire respecter son autorité sans la rendre odieuse; & quoique les premieres experiences de la servitude, revoltent pour l'ordinaire les cœurs accoûtumez à l'independance, & à la liberté, les Romains, qui avoient été si jaloux de la leur, s'accoûtumerent insensiblement à cette nouvelle domination, parcequ'Auguste eut soin d'en temperer le poids.

Mais l'on ne ſçauroit diſconvenir qu'il ne ſoit redevable à l'Imperatrice Livie d'une partie de ſa gloire. Ce que ce Prince a fait de plus judicieux, de plus prudent & de plus meſuré, a été le fruit des ſages conſeils de ſon Epouſe, & je ne ſçay ſi la grandeur d'ame qu'il fit paroître dans le pardon accordé à Cinna & aux complices de ſa conſpiration, n'a pas illuſtré ſon Regne auſſi glorieuſement que la plus brillante de ſes Conquêtes : Perſonne n'ignore que ce fut ce fameux entretien qu'il eut avec Livie, qui le détermina au pardon, de ces grands hommes ; & il eſt certain que rien n'affermit Auguſte ſi ſûrement ſur le Trône, que la grace qu'il accorda à ceux qui vouloient l'en renverſer. Generoſité politique, qui luy fut inſpirée par Livie, laquelle penſoit les choſes bien plus finement qu'Auguſte. *

Les Imperatrices qui s'aſſirent ſur le Trône avec les ſucceſſeurs d'Auguſte, & qui ſont connus ſous le nom des douze Ceſars, n'eurent pas l'habileté, la grandeur d'ame, la prudence & la politique de Livie; elles ne s'y firent voir au contraire que par

* *Eoque facto ita ſibi omnium animos devinxit, ut non modo inſidiæ contra ipſum nullæ deinde componerentur, ſed opinio quoque omnis earum intercideret. Livia autem potiſſima tum Cornelio ſalutis cauſa.* Dio.

de mauvais endroits, & elles firent à l'Empire des fletrissures plus honteuses que les Empereurs les plus decriez, qui, pour la plus part, ne furent que l'Instrument dont se servirent leurs Epouses pour satisfaire leurs passions. Cejonie en troublant l'Esprit de Caius, par le breuvage qu'elle luy donna, se chargea des horreurs de son Regne. Messaline & Agrippine par leur cruauté, leur ambition, leur avarice & leur libertinage, furent les fleaux les plus cruels, qui ayent jamais affligé Rome & les Provinces. Julie, Popée & Domitia firent retentir l'Empire de l'infamie de leur vie. Telles furent les premieres Imperatrices.

Plotine à la verité, contribua à remettre l'Empire dans sa premiere splendeur. Elle eut les bonnes qualitez de Livie sans avoir ni son orguëil, ni sa fierté ; mais des Imperatrices qui luy succederent peu eurent ses vertus, & beaucoup renouvellerent les crimes des Messalines & des Julies, c'est ce que nous allons voir dans l'Histoire de leur vie.

Domitia & ceux qui avec elle avoient resolu de faire tuer Domitien, avoient offert l'Empire à plusieurs avant de faire leur coup ; mais aucun n'avoit osé l'accepter, parce que ceux à qui ils s'adressoient regardoient leur offre comme un

piege, qu'on tendoit à leur fidelité. Nerva dans cette occasion se laissa surprendre à l'eclat de l'autorité souveraine, & se rendit aux instances des Conjurez.

Il étoit petit-fils de M. Cocceius Nerva, ce Jurisconsulte fameux, qu'Auguste honora de son estime. C'étoit un homme sage, moderé, d'une humeur fort paisible, amateur des Lettres & des Sçavans. 1) Domitien le craignoit, parce que certain Devin avoit predit qu'il seroit un jour Empereur, & cette magnifique prediction avoit alarmé ce Tyran, qui fut souvent tenté de faire mentir ce faiseur d'horoscope, aux depens de la vie de Nerva. Mais quelque Astrologue qui aimoit Nerva, & dans la science duquel Domitien avoit grande confiance, luy persuada que Nerva n'avoit que peu de jours à vivre, & par ce stratagême il le guerit de ses soupçons.

D'abord que la nouvelle de la mort de

1 Martial fait un beau portrait de Nerva, à qui il donne les plus belles qualitez.

Recta fides, hilaris clementia, cauta potestas.
Jam redeunt, longi terga dedere metus.
Hoc populi, gentesque tuæ pia Roma precantur.
Dux tibi, sit semper talis, & iste diu.

Et Ausonne parlant de cet Empereur, dit :

Nerva senex, princeps nomine, mente parens.

Domitien se fut repanduë, Nerva fut declaré Empereur. Les Pretoriens luy rendirent sur le champ les premiers hommages, mais dans le tems que le nouveau Cesar étoit agreablement occupé à cette flateuse ceremonie, le bruit courut que Domitien n'étoit pas mort. Nerva en fut si effrayé qu'il en perdit à l'instant la parole; mais Parthene le rassura par les fortes protestations qu'il luy fit, que Domitien ne vivoit plus, & qu'il étoit hors d'état de luy nuire.

Le Senat apprit avec joye l'election de Nerva, & la confirma par ses suffrages; parce qu'il connoissoit le merite de ce Prince, & esperoit un heureux changement dans les affaires. Il éprouva bien-tôt en effet qu'il ne s'étoit pas trompé dans son jugement. Le nouvel Empereur rapella tous ceux que son Predecesseur avoit banis, & leur rendit leurs domaines; il vuida l'epargne des biens de ceux que la cruauté de Domitien en avoit depoüillez, il fit de severes Loix contre les Delateurs, & punit de mort les Esclaves & les Affranchis qui avoient accusé leurs Maîtres. Il défendit qu'on luy dressa des Statues d'or ou d'argent, vendit sa vaisselle, ses meubles & quantité de ses terres pour survenir aux besoins de l'Etat; donna en plusieurs occasions les temoignages les plus genereux d'une extrê-

me bonté, & fit les règlemens qu'il jugea necessaires pour reformer les abus qui s'étoient introduits : mais parce qu'il étoit timide, & n'avoit pas assez de fermeté pour entreprendre de changer certaines coûtumes qu'il étoit important d'abolir, connoissant d'ailleurs qu'on méprisoit sa viellesse, il chercha un homme qui eut de la vigueur, & de la resolution pour l'associer à sa Dignité, & ce fut de Trajan qu'il fit choix pour l'elever à l'Empire.

On ne sçauroit assurer que Nerva n'avoit point de femme ; mais il est je pense difficile de prouver solidement qu'il en eut, & les raisons que quelques modernes raportent pour faire voir que lors de l'adoption de Trajan la femme de Nerva étoit en vie, ne me paroissent pas assez fortes pour pouvoir me faire ambrasser ce sentiment. On ne peut pas croire qu'il eut des Enfans, il n'y a nulle apparence qu'il eut cherché un successeur dans une famille étrangere : quoiqu'il en soit, il ne pouvoit faire de plus digne choix, que celuy qu'il fit de Trajan pour rendre à l'Empire son ancienne gloire. Il adopta donc Trajan qui commandoit alors une puissante Armée dans la Germanie ; luy donna la qualité de Cesar, & le surnom de Germanicus, & à ces honneurs éclatans, il ajoûta

quelques jours après le Titre d'Empereur & la puissance du Tribunat : le faisant ainsi son collegue dans l'autorité souveraine qu'il luy laissa bien-tôt toute entiere par sa mort.



PLOTINE

Femme de Trajan.

M. Ulpius Trajanus étoit Espagnol de nation, 2) natif de la ville d'Italica, d'une famille à la verité peu illustre; mais fort ancienne. 3) Son Pere se distingua dans la guerre que l'Empereur Vespasien fit aux Juifs; ses belles actions le firent connoître des Empereurs, luy gagnerent leur estime, & luy meriterent le consulat & les orne-

2 Trajan a été le premier etranger qui ait occupé le trône de l'Empire. Tous ses predecesseurs avoient été ou Romains, ou Originaires d'Italie. Victor croit que Nerva a été le premier Empereur etranger, mais il se contredit luy-même, en ce qu'il dit que Nerva étoit de Narni, d'où il faut conclure qu'il ne doit pas être regardé comme etranger, puisque Narni est une Ville d'Italie dans l'Ombrie, apellée par les Anciens Narna, ou Narnia, ou Nargnia, nom que les Habitans prirent à la place de Nequinum, qui étoit selon Pline le premier nom de cette Ville, lequel exprimoit leur caractere malin & feroce. Narni se vante d'être la Patrie de Nerva & d'un Pape du nom de Jean, dans un ancien vers qui l'exprime ainsi :

Imperio genui Nervam, mitraque, Joannem.

3 *Aggreditur regimine viridi Trajanus in avo.*
Belli laude prior, catera Patris habens.

Trajan avoit la tête faite en maillet, plate par dessus, avec les eminences devant & derriere assez considerables.

mens du Triomphe. Trajan lorſqu'il fut adopté étoit dans la force de ſon âge, également eloigné des ſallies de la jeuneſſe & des lenteurs de la vielleſſe : (*a* ſa perſonne n'avoit rien de deſagreable, ſa taille quoiqu'un peu materielle, étoit proportionée, ſon front large, le cou charnu, ſa tête aſſez groſſe marquoient en luy un homme vigoureux & prudent : (*b* ſon viſage fut toûjours ſerain, on ne vit jamais le chagrin, la triſteſſe, ni la colere, y changer la douceur, & y alterer l'air de Majeſté qu'il y étaloit : la blancheur de ſes cheveux le faiſoit encore reſpecter, mais rien ne le rendit ſi digne de l'Empire & de l'amour des Peuples, que ces belles qualitez guerrieres, civiles & politiques, qu'une rare alliance réunit en ſa perſonne. Habile dans le metier de la guerre qu'il avoit exercé depuis ſon enfance, il fit douter ſi l'on devoit plus eſtimer en luy, ou le General qui donnoit les ordres ſi à propos, ou le Soldat qui les executoit, le premier avec tant de fidelité & de valeur. Sobre, vigilant, infatigable, il enſeignoit à ſes Troupes par ſon exemple à ſouffrir la ſoif, la faim, & les plus dures incommoditez, & s'attiroit leur amour, en faiſant avec elles les mêmes travaux. Eloigné de tout faſte & de tout

a *Dio lib. 68.* b *Spon. recher. cur. d'antiq.*

orgueïl, on le voyoit commercer familiairement, avec ses Soldats sans se depoüiller toutes fois de cette autorité qui contient dans le respect, & qu'on rendroit méprisable si on l'avilissoit trop. Vrai dans ses discours & dans ses manieres, incable de déguisement & d'artifice ; il n'aimoit point ces tortueux détours de la politique, ni ces dehors composez qui rendent l'homme impenetrable, & qui font qu'on n'approche certaines personnes qu'avec défiance. Trajan n'en causa jamais, & n'en fut jamais atteint. (c Il cherchoit à se faire aimer, & non à se faire craindre. Il alloit sans gardes chez ses amis, s'invitant familiairement chez eux, où se dépoüillant pour ainsi dire de l'éclat de sa gloire, il se faisoit voir comme un particulier & comme leur égal. Les Hommes de Lettres furent souvent l'objet de sa generosité & de sa magnificence, & quoiqu'il n'eut point d'étude, il connoissoit le merite, il l'aimoit, & ne le laissoit jamais sans récompense. Il est difficile de trouver des Princes qui ayent eu tant d'amour pour la justice ; s'il se relâcha la dessus ce ne fut que lorsqu'il avoit à prononcer contre ses interêts : & sans rapporter cet exemple qu'on pretend que S. Gregroire

c *Xiphilin, in Trajan. Aurel v. Vict.*

admira tant : 4) & qui à donné lieu à l'histoire de la delivrance de l'ame de Trajan, des peines de l'enfer, ce qui n'est qu'une vraye fable, on pourroit en citer d'autres que personne ne revoque en doute, & qui marquent dans Trajan un grand fond d'équité. Ennemi des oppressions & des tyrannies des Intendans & des Commis du Fisc, qui exigeoient les impôts avec des vexations, pour l'ordinaire plus insupportables que les impôts même, il ne remplit point ses coffres du sang des Peuples : ne reglant jamais ses revenus sur les depences qu'il vouloit faire, mais mesurant ses dépenses sur ses revenus legitimes, il n'exigeoit des Provinces que le moins qu'il pouvoit, & il avoit le plaisir de voir qu'elles donnoient sans peine, parcequ'il demandoit sans violence. Il traita toûjours le Peuple avec bonté, & le Senat avec respect, marquant au premier son amour, & à celuy-cy son estime. De sa Cour furent bannis

4 Les Auteurs de cette Histoire raportent que S. Gregoire le Grand, allant en procession, avec le Clergé Romain, à la Basilique de S. Pierre, & passant par la place Trajane, entre les Monumens qu'on y voyoit & qui regardoient Trajan, admira sur tout un bas relief, qui representoit ce Prince lorsqu'il alloit combattre les Daces, descendant de son cheval pour écouter les plaintes d'une veuve dont on avoit massacré le fils, & faisant arrêter sa Cour & son Armée pour rendre justice à cette mere affligée. ils ajoûtent que le Saint Pontife trouvant

les Delateurs & les Flateurs qui ſont deux fleaux extremement à craindre auprès des Princes. Ses Affranchis eurent un pouvoir borné, il n'en choiſit même que parmi ceux qui avoient de la probité, auſſi furent-ils preſque tous du goût du Peuple, parce qu'ils étoient du choix du Prince.

Je ſerois infini, ſi je voulois raporter tout ce que les Hiſtoriens nous diſent des belles qualitez de Trajan ; mais je trahirois auſſi la verité de l'Hiſtoire, ſi je diſſimulois ſes défauts & ſes vices. Il fut ſujet aux excez du vin, s'abandonnoit à cette paſſion avec ſi peu de reſerve qu'il paſſoit les nuits à boire comme Adrien ſon ſucceſſeur l'avoüa depuis, en ſe vantant d'avoir obtenu ſon adoption en luy tenant compagnie. On ne luy a point reproché l'amour des femmes, mais on l'a accuſé, & avec fondement, d'avoir été adonné à un autre & plus honteux & plus brutal : 5)

dans cette action un grand amour pour la juſtice fût touché de la perte éternelle d'un Empereur ſi equitable, & que s'étant mis en prie e il demanda à Dieu qu'il delivrât des peines de l'enfer l'ame de Trajan, ce qui lui fût accordé, comme le lui revela un Ange, qui l'avertit toutes fois de ne plus demander de pareilles graces. On peut voir dans Baronius & dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique du P. Noël Alexandre les raiſons qu'ils alleguent pour refuter cette Hiſtoire.

5 On accuſe Adrien d'avoir eu pour Trajan des complaiſances bien plus criminelles. On ne peut point diſſimuler le brutal amour

il ne fût pas non plus exempt de vanité, il la marqua même par des endroits assez bas & indignes d'un Prince qui se piquoit de bons sens, car (*d* outre qu'il permit qu'on l'appellat Seigneur ce qu'Auguste ne voulût jamais souffrir, 6) & qu'on offrit des sacrifices à ses Statuës : impieté que Tibere avoit défendu, il avoit encore la demangeaison de faire dresser à sa gloire de magnifiques Arcs de Triomphe, & mettre son nom sur tous les Bâtimens qu'il faisoit ou construire ou reparer : ridicule affectation, qui dans la suite (*e* le fit appeller par un de ses successeurs *l'herbe Parietaire*.

Tel étoit Trajan, que Nerva choisit pour luy succeder & pour rendre à l'Empire son ancien éclat. Il ne trompa point l'atten-

d *Dio lib* 55. e *Aurel vict. in constanti.*

qu'avoit Trajan pour les garçons. Dion, qui dit de si belles choses à la louange de cet Empereur, ne nie point qu'il n'ait été fort adonné à cette detestable passion, & Julien dans son festin dit ingenieusement, que lorsque Trajan parut on cria à Jupiter de garder de prés son Ganimede.

6 Le Peuple Romain ayant deferé à Auguste le titre de Seigneur, ce Prince le refusa & le regarda comme une injure. Il défendit même par un Edit qu'on luy donnât ce titre, qui avoit trop de rapport à la servitude. *Dominus servorum Princeps senatus Imperator militum.* C'est ainsi que la Divine Providance avoit inspiré cette moderation à Auguste, comme si elle luy eût voulu faire avoüer que sous son régne étoit né le Veritable Seigneur Jesus-Christ Redempteur des hommes.

te qu'on avoit de luy ; mais il faut convenir aussi qu'il doit une partie de la gloire de son Regne à Plotine son Epouse. l'Histoire ne nous apprend ni sa Famille ni sa Patrie. (*f* Il y en a qui croyent qu'elle pouvoit être Sœur où proche Parente de Pompeïus Planta Gouverneur de l'Egypte & que Trajan aima toûjours beaucoup ; mais ce qu'il y à de certain, c'est que tous ceux qui parlent de cette Imperatrice, luy donnent de magnifiques Eloges. Trajan l'avoit épousée long-tems auparavant que Nerva l'eut adopté : elle n'étoit pas jolie, son visage avoit même quelque chose de serieux qui ne la rendoit pas trop agreable ; mais qui répondoit assez à la gravité du haut rang où elle fut élevée : ses manieres étoient pourtant pleines de grace & d'honêteté : sa fortune n'étouffa pas sa moderation : on ne pût jamais luy reprocher d'avoir été fiere où orgueilleuse. Bien-loin d'ambitionner ces Titres fastueux que les Imperatrices qui l'avoient precedée recherchoient, & qu'elles usurpoient avec autant d'orgueïl que d'injustice, elle refusa au contraire ceux que le Senat luy offroit avec beaucoup d'empressement, & rien ne releva tant sa modestie, que la comparaison que l'on en faisoit avec l'insolente va-

f Tristan. comment. Hist. r q.

nité des Princesses, qui s'étoient arrogées le superbe Titre de Meres de la Patrie, dont elles étoient le cruel fleau, & qui avoient deshonoré par leurs crimes le Trône que Plotine illustroit par ses vertus. Jamais Princesse n'a été plus judicieuse : ses avis étoient pleins de bons sens, ils tendoient toûjours au bien public & à la reputation de Trajan ; aussi de l'aveu d'un Empereur, qui connoissoit bien mieux le vray merite que la vraye Religion, qu'il abandonna par une infame Apostasie, Plotine contribua beaucoup à la gloire de Trajan & à la splendeur de son Regne.

On n'eût à blâmer en elle aucun de ces vices éclatans ni de ces défauts grossiers des autres Imperatrices : on ne luy reprocha ni les profondes trahisons de Livie, ni les inclinations dépravées de Messaline, ni l'ambition, la cruauté & l'avarice d'Agrippine : sa vie fut exempte de ces crimes, & si l'on ne peut pas dire qu'elle ait été sans défaut, on ne peut point luy refuser non plus la loüange, de ne s'être jamais écarté des regles du devoir & de la bienseance.

Je n'ay garde d'avoüer les Eloges excessifs que luy donne (*g* Pline, qui l'appelle une femme d'une vertu à l'abri de

g Plin. Epist. ad Roman. l. b. 9.

tout ſoupçon, dans des termes qui ſemblent même dire quelque choſe de plus ; mais un Panegirique n'eſt pas un garand trop ſeur de la ſageſſe de la perſonne qui eſt loüée, lors ſur-tout que le Panegiriſte en a reçû de grands bienfaits. Je n'ignore point que tous les Hiſtoriens ne conviennent pas tout à fait de cette rigide vertu, que Pline prête à Plotine ; & après tout ſi l'on examine de près l'inclination que cette Imperatrice eut pour Adrien, peut-être trouvera-t-on autant de politique dans ſa ſageſſe que dans l'eloge de Pline: l'on démêlera aſſés facilement les vrais motifs qui firent toûjours agire Plotine avec tant d'adreſſe & d'empreſſement pour les interêts de ce Prince, & l'on trouvera que la Protectrice cachoit la Maîtreſſe. Pluſieurs judicieux Auteurs ont fait ce delicat diſcernement, & ont remarqué que Plotine ſe ſervoit de ſa politique pour rafiner ſes paſſions & ſur-tout ſon amour pour Adrien. Il eſt vray que cette Imperatrice ſçut ſi bien meſurer ſes demarches & donner à ſa conduite un ſi beau dehors de ſageſſe, en ſe défendant toute ſorte de meſſéance, qu'on n'y trouva jamais rien à reprendre ; mais ce ſoin, cette attention, cette retenuë affectée ne purent la défendre contre le bruit public, & on l'a toûjours ſoupçonnée d'avoir eu

pour Adrien des ſentimens de tendreſſe.

Plotine étoit à Cologne avec Trajan, lorſqu'on apporta à celuy-cy les nouvelles de ſon adoption. Nerva les luy ecrivit luy-même. Cette adoption qui faiſoit honneur au diſcernement de Nerva, en faiſoit auſſi d'autant plus à Trajan, que ſon merite en étoit le ſeul motif, (*h* Nerva l'ayant preferé à tous ſes Parens & à tous ſes amis, & l'ayant aſſocié à ſa Dignité, quoiqu'il fût Etranger & éloigné de Rome. Ce choix fût approuvé par tous les ordres de la ville, par les Legions & par les Provinces, & l'on peut dire que tout l'Empire d'accord avec Nerva ſur le merite de Trajan, luy donna agreablement ſon ſuffrage: le nouvel Empereur ne pût point quitter l'Alemagne où ſa preſence étoit neceſſaire, il y reſta encore trois mois, & juſqu'à ce qu'ayant reglé toutes choſes, il partit avec ſon Epouſe Plotine pour aller prendre poſſeſſion de ſa Dignité à Rome où il étoit fort deſiré: ils furent reçûs dans cette Capitale de l'Empire, avec les plus ſinceres démonſtrations d'une joye generale, au bruit des acclamations du Peuple & des eloges qu'il luy donnoit & à l'Imperatrice ſon Epouſe: celle-cy n'en parut jamais plus dignes, & ſa modeſtie en cet-

h *Dio lib.* 68.

te occasion eut plus d'admirateurs que sa fortune : car comme au retour du Capitole, où Trajan & elle étoient allez en arrivant, elle montoit les degrez du Palais suivie d'une multitude infinie de monde, qui luy rendoit l'hommage de son respect, elle se tourna vers le Peuple, & voulant luy donner une modeste assurance que l'éclat du Trône ne l'avoit point ébloüie, (*i* elle protesta hautement qu'elle entroit dans le Palais telle qu'elle souhaitoit d'en sortir : sentimens de moderation qu'on n'avoit gueres trouvé jusqu'alors dans celles de son rang, & qui ont assuré à Plotine l'estime de la posterité.

Trajan dont les vertus avoient fait esperer un regne de douceur & d'equité, justifia l'idée avantageuse qu'on avoit de luy, il s'appliqua à policer la ville, à reformer les abus, à faire d'utiles reglemens : (*l* il rendit aux Patrons 7) le droit

i *Dio. lib. 68. Xiphilin. in Trajan.*
l *Dio lib. 68. Xiphilin. Aurel. Vict. Eut op.*

7 *Di tibi dent quidquid Princeps Trajane mereris*
Et rata perpetuo, qui tribuere, velint:
Qui sua restituis spoliato jura patrono
Libertis exul non erit ille suis.
Dignus es ut possis totum servare clientem :
Ut liceat tantum, vera probare potes. Mart. Ep. 34. X.

Il y en a qui croyent que ce fut Nerva qui fit cette sage ordonnance, laquelle Trajan ne fit que faire executer; mais Martial en donne toute la gloire à Trajan.

qu'ils avoient sur leurs Affranchis duquel Domitien les avoit depoüillez, & ôta à ceux-cy l'audacieuse liberté qu'ils avoient d'accuser leurs Maîtres, funeste permission qui avoit si souvent ouvert la porte aux plus horribles calomnies : & après avoir sagement pourvû à la sureté du Public, il luy donna le plaisir des jeux, des festes, des plus agreables spectacles. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit assisté à ces divertissemens avec tant de satisfaction, parce qu'on ne s'y étoit pas trouvé avec si peu de danger. La cruauté des Empereurs precedens rendoit insensibles à ces plaisirs les timides Spectateurs, que la crainte tenoit sans cesse alarmez : ceux que la bienseance où l'apprehension de déplaire au Prince, amenoient au Theatre, au Circque, à l'Amphiteatre, n'y étoient jamais sans de vives alarmes, parce qu'on avoit souvent vû un horrible massacre succeder au plaisir du spectacle. Mais sous Trajan tout le monde vecût sans crainte & sans frayeur ; on n'avoit à craindre d'autre mort que celle que demandoit la Nature ou qu'exigeoit le crime. Ni l'avidité du Prince, ni ses soupçons, ni sa cruauté, ni l'avarice de l'Imperatrice, ni ses vangeances, ne hâtoient la fin de personne. On n'écoutoit les Delateurs que pour leur fermer la bouche, & pour punir leur malice : les Ri-

chesses ne rendoient pas criminels leurs possesseurs : l'Empereur faisoit son bonheur, du bonheur de ses sujets. Tel étoit le noble soin de Trajan soutenu par celuy de (m Plotine qui l'entretenoit dans ces loüables sentimens, & qui très souvent offroit à ses lumieres, des avis dans lesquels l'Empereur trouvoit plus de prudence que dans ceux des têtes les plus sages.

Mais une attention trop appliquée aux besoins de la Ville, rendoit Trajan moins soigneux des Provinces, où les Intendans, profitant de la bonté de l'Empereur & de la confiance qu'il avoit en eux, exerçoient les concussions les plus criantes avec d'autant plus de hardiesse, qu'on n'osoit les déferer au Prince, qui sous pretexte de ne vouloir pas oüir des Delateurs, refusoit d'entendre de miserables opprimez, & qui ne pensoit point qu'en croyant fermer l'oreille à la calomnie, il fermoit les yeux sur les exactions & sur les injustices : ceux d'entre les malheureuses victimes de l'avidité de ces Sang-suës qui ne purent point faire aller leur plaintes jusqu'à Trajan, ne trouverent point la-même prevention dans l'esprit de Plotine, & s'en firent écouter : elle voulut s'instruire à fond de ces affreux

m *Victor Epist. in Julian.*

desordres, & des violences de ces petits Tirans : elle apprit que tout ce qu'il y avoit de gens riches dans les Provinces, étoit l'objet de leur persecution, & que pour échaper à leur malice, il falloit qu'on se livrât à leur cupidité. On l'informa qu'un des Commis du Fisc avoit ramassé des richesses immenses par la rapine : elle fût penetrée de pitié pour ces pauvres opprimez, & d'indignation contre les oppresseurs : elle éclaira Trajan sur ce dangereux abus, luy fit le détail de toutes ces voyes funestes dont se servoient les Intendans pour s'enrichir en pillant les Provinces : elle luy representa le tort infini que ces vexations faisoient à sa reputation, puisqu'il sembloit autoriser des injustices qu'il ne punissoit point : enfin elle parla avec tant de bon sens & de force, que Trajan reconnoissant son tort remedia promptement à ces desordres & reprima les entreprises des Intendans, des Commis du Fisc & de ces sortes de gens, par des reglemens qui mirent long-tems les Provinces à couvert de leurs voleries.

Tout le monde sçut que l'Empire devoit ces sages Edits & ces salutaires précautions au zele de Plotine & à la prudence de ses conseils, & le Senat par une très juste reconnoissance luy decerna le

Titre d'Auguste, qu'il avoit accordé par flaterie aux plus infames Imperatrices. Marcienne Sœur de l'Empereur reçut aussi le même Titre, parce qu'on voulut honorer en elle des vertus semblables à celles de Plotine; mais une même modestie leur fit refuser cet honneur que d'autres avoient usurpé, elles crurent que la moderation de Trajan qui venoit de refuser le Titre de Pere de la Patrie duquel il étoit si digne, étoit pour elles une leçon de modestie qu'elles devoient suivre, elles protesterent (*n* qu'elles ne se pareroient pas de la qualité d'Auguste, tant que Trajan refuseroit celle qu'on luy avoit decerné, & elles ne la prirent en effet ou ne souffrirent qu'on la leur donnat, qu'après que l'Empereur eut reçû avec le Titre de Pere de la Patrie, celuy de très bon, *Optimus*, qui marque si bien la haute opinion qu'on avoit de la bonté de son cœur & de sa tendresse pour le Peuple.

Ces honneurs parurent à Trajan de nouvelles obligations de s'appliquer aux besoins de l'Empire : il y donna tous ses soins ; & un des plus glorieux pour luy, & en même-tems des plus avantageux à la Republique, fût de n'elever aux Charges que des personnes de merite & de pro-

n *Plin. panegir.*

bité, en quoi son choix fût toûjours si applaudi, qu'il sembloit qu'il eût recueilli les suffrages du public avant que de le declarer : il est vray que son amitié & son estime faisoient l'éloge de ceux à qui il en faisoit part : sa Cour ne fût jamais composée que de gens d'honneur & de merite.

Adrien son cousin y tenoit le premier rang par sa naissance & par les qualitez de son esprit : Licinius-Sura dont l'Empereur se servoit pour declarer ses volontez au Senat & au peuple fût toûjours le depositaire de ses secrets les plus intimes. On y voyoit Jules Servien Senateur d'une naissance illustre & d'un merite si accompli que Trajan l'estimoit digne de l'Empire, Tatien qui conjointement avec l'Empereur avoit été Tuteur d'Adrien; Pline fameux par son erudition, par son éloquence & par sa politesse; Lucius Quietus Prince Maure, comparable aux plus grands Capitaines, par son intrepidité & par son experience dans le metier de la Guerre; Palma & Senecion si cheris du Prince; Tacite si connu par son Histoire & par la profondeur de ses maximes; Celsus enfin & beaucoup d'autres grands hommes lesquels par leur merite justifioient le choix de l'Empereur qui les honoroit de sa bienveillance. Il y avoit encore à la Cour

d'autres Perſonnages qui tenoient un rang diſtingué : Frontin illuſtre par ſes exploits militaires, par ſon habilité dans le droit, & par la capacité avec laquelle il avoit rempli les plus beaux emplois : Saturnin dont le ſentiment decidoit ſouverainement du ſort des Ouvrages d'eſprit ; Martial 8) dont les pointes avoient eu tant de vogue durant le regne de Domitien & qui continua ſes Epigrammes juſqu'à ce que ne ſe voyant pas ſi bien careſſé à la Cour de Trajan qu'à celle de Domitien : il ſe

8 Martial étoit Eſpagnol de nation. Il alla à Rome étant fort jeune & s'adonna à l'étude des Belles Lettres. Il frequenta quelque tems le Barreau, mais ne ſe trouvant gue es propre pour cette profeſſion, il mit toute ſon aplication à compoſer des Epigrammes. Elles étoient fort du goût de la Cour de Domitien, & cet Empereur accorda pluſieurs graces à ce Poëte. Mais après la mort de Domitien Martial n'eût pas la même faveur auprès de Nerva & de Trajan, quoi que pour leur faire la Cour il fit à leur honreur de flateuſes Epigrammes : le peu de cas qu'on fit de luy l'obligea à ſe retirer à Bilbilis ſa Patrie où il mourût. On a porté ſur ſes Ouvrages differens jugemens ; les uns ont fort eſtimé ſes Epigrammes, les autres les ont fort mepriſées. Il ne me convient pas de dire mon ſentiment après que Politien, Pontanus, Scaliger d'un côté, Volateran, Paul Jove d'un autre ; ont dit, le leur ; mais on ne peut point diſconvenir que dans les Epigrammes de Martial il y a bien peu d'honêteté, & que ce n'eſt pas tout à fait ſans raiſon, que des modernes ont trouvé que ce Poëte affectoit trop les pointes. On ne ſçauroit non plus luy pardonner d'avoir loüé Domitien aux depens de ſon honneur en donnant des éloges aux crimes de ce Tyran par une baſſe flaterie ; & c'eſt peut-être le ſujet pour lequel Trajan ne fit pas un trop grand cas de ſes loüanges.

retira dans sa patrie, Juvenal 9) celebre par la mordacité de ses Satires qui l'avoit fait éloigner de Rome & beaucoup d'autres dont il seroit ennuyeux de rapporter les noms.

Au reste, le beau sexe ne faisoit pas moins d'honneur à la Cour de Trajan, & l'Imperatrice Plotine n'avoit pas une Cour peu polie : la Princesse Marcienne si cherie de l'Empereur son frere, Matidie fille de cette Princesse, & les Princesses Matidie, & Sabine filles de cette dernier tenoient le premier rang par leur naissance & par leur merite. Pauline sœur d'Adrien & Domitia leur mere y paroissoient avec avantage. La fille de Servien que Fuscus-Salinator épousa, Calpurnie femme de Pline étoient encore regardées avec distinction.

9 Juvenal, natif d'Aquin en Italie, après avoir renoncé à la Declamation, s'adonna à composer des Satires. Il se dechaîna étrangement contre les vices de son tems, mais sa Verve n'ayant pas sçu épargner Ceux qui étoient dans la faveur auprès de Domitien, & sur tout le Comedien Paris, il fut éloigné de la Cour sous d'honorables pretextes. Il revint à Rome, après la mort de Domitien, & mit au jour quelques-unes de ses Satires. On croit que certains vers de sa septiéme Satire furent cause de sa disgrace, parce qu'il y mordoit sans menagement le Pantomime de l'Empereur.

...... Sed cum fregit subsellia versu.
Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven.
Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres dabit Histrio &c.

C

Comme l'Empereur n'avoit point d'enfans de ſon mariage avec Plotine : les Princeſſes Sabine & Matidie ſes petites nieces en étoient plus reſpectées. On les regardoit comme ſi elles étoient filles de Trajan : auſſi avoit-on pour elles les égards qui étoient dûs à leur rang, & tout ce qu'il y avoit de grand & de diſtingué dans Rome leur faiſoit une Cour aſſiduë. Marcienne étoit veuve lorſqu'elle arriva à Rome avec Trajan, à ſon retour de Cologne ; & il y a apparence que ſa fille Matidie l'étoit auſſi puiſque les Hiſtoriens ne diſent pas ſeulement les noms de leur maris. Ces Princeſſes eurent toûjours pour Plotine une reſpectueuſe déferance, & Plotine ne laiſſoit paſſer aucune occaſion ſans leur donner des marques de ſa conſideration & de ſon eſtime ; on ne vit jamais une ſi belle union.

Sabine étoit l'ainée des filles de Matidie & celle que Trajan aimoit le plus ; on la regardoit comme l'heritiere de l'Empire. Adrien fut un des plus empreſſez auprès d'elle, & quoique ſon cœur n'eût pas tant de part à ſes empreſſemens que ſon ambition, il ne laiſſoit point d'affecter une grande paſſion, & de la temoigner à la Princeſſe, parce qu'il étoit très perſuadé que s'il pouvoit parvenir à l'e-

pouser, ce mariage luy seroit très avantageux pour sa fortune : il fit pour cela des dépenses qui ruinerent fort les affaires de sa maison, sans beaucoup avancer celles de son cœur ; car quoiqu'il *o*) fut bienfait, qu'il eût de l'esprit, du sçavoir & des manieres fort galantes, Sabine n'étoit gueres sensible ni à son merite ni à tout ce qu'il faisoit pour luy plaire, & jamais il ne seroit devenu l'époux de cette Princesse, si Plotine ne se fût servie du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de Trajan, pour porter cet Empereur à faire ce mariage, qui n'étoit pas trop de son goût ; car Trajan n'aima jamais sincerement Adrien, & ce ne fut qu'avec indifference qu'il vit son Parent faire la cour à Sabine, & aspirer à son alliance.

L'Imperatrice qui vouloit assurer l'Empire à Adrien, regardoit ce mariage comme un coup de partie. Sabine portoit pour dot à son Epoux l'esperance de succeder à Trajan, & Plotine regardoit comme une chose fort importante pour elle qu'Adrien regnat après son Epoux : assurée d'avoir bonne part au gouvernement. Ainsi, sollicitée par ses propres interêts, & par son inclination pour Adrien, cette habile femme banda toutes les forces de

o *Spon. rechere. cur. d'antiq.*

ſon eſprit, pour faire donner à ce Prince Sabine pour Epouſe, malgré l'averſion ſecrete qu'avoit pour luy l'Empereur, & nonobſtant l'indifference que témoignoit la Princeſſe. Mais comme elle étoit extremement ruſée & qu'elle pouvoit à juſte titre être appellée comme Livie, un Uliſſe habillé en femme, elle fit ſonder l'Empereur par Sura qui étoit ſon Confident le plus intime, & à qui il ouvroit ſon cœur ſans reſerve: & prenant enſuite elle-même ſon tems pour propoſer à Trajan ce mariage, elle fit tant que l'Empereur y donna enfin ſon conſentement.

Cette grande alliance n'avança pas trop la fortune d'Adrien: Trajan ſemblant oublier qu'il eut l'honneur de luy appartenir de ſi près, le negligeoit entierement tandis qu'il avançoit des Favoris, dont l'aggrandiſſement ne devoit pas luy être tant à cœur, & qui n'avoient peut-être pas le merite de l'Epoux de Sabine. Plotine fit faire à l'Empereur ces reflexions, & le Conſulat que Trajan donna à Adrien fut le fruit de ſa ſollicitation.

Dans ces ſoins obligeans que Plotine prenoit de la fortune d'Adrien, les plus clairvoyans crurent remarquer un peu de tendreſſe: & l'attachement d'Adrien pour l'Imperatrice, ſes ſoins empreſſez, ſon de-

vouëment à ses volontez, furent regardez moins pour des sentimens de recconnoissance & d'estime, que pour un retour d'amour. Quoiqu'il en soit il faut rendre cette justice à Plotine, qu'elle menagea toûjours sa conduite avec tant de circonspection, & qu'elle sçut si bien concerter toutes ses démarches, qu'elle ne donna jamais aucun sujet de prise à la critique la plus austere. Si sa vertu n'eut pas un vray merite, elle eut une grande reputation. Il faut convenir qu'elle sçut se servir fort heureusement de sa politique : car quoique dans son amour, dans ses complaisances, & dans ses empressemens pour Trajan, il entrât beaucoup d'art, cet Empereur eut toûjours de grands égards pour elle, & marqua avoir pour sa sagesse une idée plus avantageuse, que celle qu'avoient bien des gens qui s'imaginoient peut-être mal-à-propos que Plotine dans ses tête-à-tête negligeoit cette regularité concertée, qui imposoit à Trajan & aux yeux du vulgaire.

Après que l'Empereur eut donné une nouvelle face à la Ville, par le bon ordre qu'il y établit, par les beaux édifices dont il l'orna, & par la reformation de plusieurs abus que Domitien avoit ou introduit ou souffert : & que Nerva n'a-

voit pû corriger, il songea à redonner à l'Empire son ancien lustre, & à en humilier les Ennemis que la lacheté de Domitien avoit enhardis à tout entreprendre. Decebale Roy des Daces étoit un de ceux qui avoient fait un plus grand outrages aux Romains. Ce Prince, aussi grand Capitaine que bon Négociateur, (p habile à profiter des conjonctures, & plein de ressources dans ses malheurs, après avoir défait en deux occasions les legions Romaines, avoit vendu cherement la Paix à Domitien, en exigeant un tribut qu'on luy payoit regulierement tous les ans & qui sembloit être un honteux monument des Triomphes des Barbares. 10) Trajan qui n'avoit jamais vû qu'à regret payer ce tribut, qu'il regardoit comme une tache

p *Dio.-l.b.* 57.

10 Martial flateur à son ordinaire, à l'égard de Domitien, fit une Epigramme lors de la revolte des Daces, & dit queces Barbares ne meritent pas que l'Empereur prenne les armes contre eux, comme s'ils n'étoient pas assez redoutables pour se faire craindre. Il ajoûte que comme un Aigle ne s'avise pas de prendre une Mouche, ni un Lion un Lievre. Domitien ne doit pas non plus faire attention aux mouvemens des Daces.

Quid nunc sæva fugis placidi Lepus ora Leonis?
Frangere tam parvas non didicere feras.
Servantur magnis isti cervicibus ungues.
Nec gaudet tenui Sanguine tanta sitis.
Præda canum Lepus est. Vastos non implet hiatus;
Non timeat Dacus Cæsaris arma puer.

qui fletrissoit la gloire de Rome, avoit resolu de se vanger à son tour sur les Daces des succez qu'ils avoient eu sur les Romains, & d'éfacer dans leur sang la honte du Traité qu'ils avoient fait avec Domitien, & dont ils avoient eux-mêmes dicté les dures & ignominieuses conditions. Il saisit le premier pretexte qui s'offrit de leur déclarer la Guerre, & partit de Rome à la tête de ses Legions ayant pris avec luy Adrien.

L'Approche de l'Empereur étonna grandement les Barbares. Decebale, n'ignoroit point que ce n'étoit pas les Romains qu'il avoit vaincu; (q mais Domitien Prince effeminé, fondu dans les delices, ennemi du travail & de la fatigue, & peu capable d'ambition : & il étoit persuadé qu'il

q *Dio. lib.* 68.

Cependant nous lisons que Decebale Roy des Daces sçût se faire craindre des Romains ou plutôt de Domitien, puisque cet Empereur fut obligé d'acheter la Paix à des conditions peu honorables : le Poëte ne laissa pas de regarder cette Paix comme un Triomphe de Domitien sur les Barbares, & de mettre ce Prince au dessus de Vespasien, & de Tite qui tous deux avoient été occupez à la Guerre des Juifs, & qui avoient comme partagé l'honneur de la victoire; au lieu que Domitien avoit eu seul la gloire d'avoir reduit les Daces.

Frater Idumæos meruit cum patre triumphos:
Quæ datur ex Dacis Laurea, tota tua est.

n'étoit pas si facile de vaincre Trajan, qu'il connoissoit pour un Empereur brave, experimenté, aussi bon Soldat qu'habile Capitaine. Il ne tint pas à luy d'éviter d'en venir aux mains ; mais Trajan aimoit trop la gloire pour se contenter d'avoir fait une menace fanfaronne. En effet, comme assez près du Camp des Ennemis on eut presenté (r à l'Empereur un gros Champignon sur lequel étoit écrit en latin : que les Daces & les Peuples voisins prioient Trajan de s'en retourner, & de ne pas rompre la Paix. Ce Prince bien-loin d'écouter leurs remontrances, leur livra la Bataille : elle fut une des plus sanglantes qui eût été donné, & l'on peut dire en un sens qu'elle fut fatale aux vainqueurs même, à qui il en coûta beaucoup de sang, car du côté des Romains, il resta sur le Camp de Bataille beaucoup de morts, outre un nombre infini de blessez, dont le malheur fournit à l'Empereur une occasion de faire éclater sa bonté : car comme on manquoit de linge pour bander les playes des blessez, il mit sa Casaque en pieces & sacrifia ses habits Imperiaux à la misere de ces pauvres Soldats.

Trajan, au reste, dans cette Guerre, fit tout ce que l'on pouvoit attendre de

r Xiphilin, in Trajan.

sa capacité. Il penetra jusques dans la Ville Capitale du Païs à travers mille dangers, prit la sœur de Decebale & le Château où elle s'étoit retirée, & contraignit ce Prince à implorer la clemence du vainqueur, qui luy accorda la Paix à des conditions, dont la dureté vangeoit l'ignominie de celles qu'il avoit exigé de Domitien. Mais ce qu'il y a de bien digne d'admiration dans la conduite de Trajan est, qu'après avoir prescrit les conditions de la Paix, maître de luy-même au milieu de ses victoires, n'oubliant jamais sa moderation, non pas même parmi les lauriers de ses triomphes & les acclamations des Legions, il exigea que Decebale envoyât des Ambassadeurs au Senat pour luy demander la confirmation du traité.

Si ce fut pour les Romains un spectacle agreable de voir les Daces, si insolens de leurs victoires, forcez de reconnoître l'autorité du Senat & de luy demander la Paix après leur malheur; ce fut aussi un jour bien glorieux à Trajan, lorsqu'on vit ces Ambassadeurs entrer dans le Senat les mains jointes comme des Esclaves, servir de Herauts aux victoires de l'Empereur, par l'humble aveu qu'ils faisoient de leur défaite. Rome eut bien-tôt un spectacle plus doux dans la personne de Trajan mê-

me qui y arriva couvert de gloire. Le Senat luy decerna le Titre de Dacique, qu'il avoit si dignement merité, & l'honneur du Triomphe : ce fut le premier qui eut eu pour sujet la défaite des Daces. Cette ceremonie fût suivie de plusieurs combats de Gladiateur, & de tous ces plaisirs qu'on avoit coûtume de donner au Peuple.

Trajan eut la satisfaction de trouver dans Rome le même ordre que sa sagesse y avoit établi, & que la prudence de Plotine y avoit entretenu avec une certaine facilité, qui marquoit en elle un genie capable des plus grandes choses. L'Empire n'eprouva jamais une plus heureuse & plus aimable domination. Les Provinces ne craignoient plus les entreprises des Ennemis, ni celles des Maltotiers : la valeur de Trajan empêchoit les incursions de ceux-là ; sa justice arretoit les extortions de ceux-cy ; chaque particulier joüissoit de ses biens sans alarme. La Ville ne vit plus le sang de ses Citoyens couler dans ses ruës ; l'epée de l'Empereur ne fût jamais funeste qu'aux Ennemis de la Republique. Les Familles n'avoient à craindre ni la cruauté de Plotine, ni son avarice, ni son ambition : jalouse du bien Public, elle ne cherchoit qu'à rendre chaque particulier heureux. Personne n'eût

à se plaindre de son autorité, & l'on peut dire que si Trajan étoit la terreur des Barbares, Plotine faisoit les delices de Rome. Elle ne se distinguoit des Dames Romaines, (ſ ni par le faste de ses habits, ni par la fierté de sa demarche, ni par le nombre de ses domestiques, ni par l'orguëil de ses manieres, ni par la difficulté de son accez; mais par sa generosité, par son inclination & sa facilité à faire du bien, par la moderation de ses mœurs, par son amour pour la gloire de Rome, par la bonté de son cœur, & par une douceur & une certaine complaisance qu'elle avoit pour tous ceux à qui elle pouvoit accorder quelque grace: aimables qualitez qui luy attiroient le cœur & la confiance de tout le monde.

L'étroite union dans laquelle elle vécut avec Marcienne sa belle sœur, fût encore le fruit de sa sagesse & de son estime pour le merite de cette Princesse. L'emulation, l'envie, la jalousie ne refroidirent jamais leur amitié: elles se prevenoient par de mutuels temoignages de tendresse & de consideration: on ne vit point entre elles une opposition de volontez, parce qu'entre elles regnoit une conformité d'inclinations & de sentimens,

ſ Plin. panegir.

& ce bon accord fut la source de sa parfaite tranquilité de la Ville & de la Cour, où l'on n'étoit pas dans la triste necessité d'exercer la penible politique de menager si bien les hommages que l'on rendoit à Marcienne, que Plotine n'en fût point choquée, & où l'Imperatrice voyoit sans chagrin rendre à la Princesse des respects, dont elle n'étoit pas jalouse, comme la Princesse souffroit sans envie & sans peine, que l'Imperatrice reçût les devoirs, que luy attiroit son rang.

Plotine garda la même conduite à l'égard de Matidie & des deux Princesses ses filles. Elle eut tant de menagemens pour elles, entra avec tant de complaisance & de zele dans leur interêt, eut pour elles des manieres si gracieuses, si prevenantes, si genereuses, qu'elle ne leur fit jamais sentir la superiorité de son rang; (*t* & l'on doit avoüer que l'élevation de Plotine ne fit que donner de l'éclat à sa moderation. Cet heureux accord, cette parfaite union, donna beaucoup de satisfaction à Trajan. Il voyoit avec joie cette bonne intelligence regner entre Plotine son épouse, qui luy étoit fort chere, & qu'il estimoit beaucoup, & les Princesses sa sœur & ses nieces pour lesquelles il avoit une

t Plin, lib. 16.

grande tendresse. Ainsi n'ayant rien qui luy donnât de l'inquietude dans son Palais, il donna toute son attention aux besoins de la Ville & des particuliers: il interrompoit souvent ses plaisirs pour rendre la justice, (*u* & on le vit plus d'une fois, s'arrêter dans le Portique de Livie, dans le Marché ou Fort d'Auguste, & dans d'autres lieux, y écouter avec patience & avec douceur, les plaintes qu'on luy fasoit, & faire rendre à un chacun ce qui luy étoit dû avec un zele aussi admirable qu'il est rare.

Cependant tandis que Trajan, sur la foy du Traité de Paix qu'il avoit fait avec les Barbares, occupoit toute son attention du soin de la Ville, qu'il embellissoit tous les jours, & où il faisoit regner la justice, Decebale pratiquoit sourdement les Princes voisins, & les animoit à la revolte: & afin de les obliger à joindre leur armes aux siennes, il leur representoit artificieusement que ses interêts étoient les leurs; qu'ils devoient regarder les Romains comme leurs Ennemis communs; qu'ils ne devoient nullement douter, qu'après que la Dace auroit été conquise, leurs Etats ne devinssent la proie de l'ambition de ces insatiables vainqueurs, que l'amour de la liberté devoit les engager à prevenir ce malheur,

u *Dio. lib.* 68.

en s'opposant tous ensemble aux desseins de l'Empereur : Et au même tems que ce Prince rusé tentoit par ses Emissaires, la fidelité de ses voisins, il fortifioit ses places, faisoit de grosses provisions d'Armes & de munitions, levoit des Troupes, recevoit les Deserteurs de l'Armée Romaine à sa paye, & par tous ces preparatifs, il menaçoit les Provinces de l'Empire d'une prochaine irruption. Ces mouvemens annoncerent ses desseins : Trajan en fut bien-tôt informé. Il communiqua ces nouvelles au Senat, & après qu'on eut declaré Decebale ennemi de l'Empire, & qu'on eut resolu de le punir de sa perfidie, l'Empereur partit pour le combatre.

Ce fut durant cette expedition que Trajan fit faire sur le Danube ce (11 fameux Pont qui passa pour un des plus beaux, des plus hardis, & des plus curieux Ouvrages de l'Univers : il penetra ensuite dans le Païs des Ennemis, & reduisit Decebale à de si grandes extremitez, que ce Barbare craignant d'être pris, & de servir d'ornement

11 Trajan, craignant que si le Danube venoit à se glacer son Armée ne pût être secourue, fit faire ce beau Pont dont on a tant parlé. L'on assure que ce fut l'Architecte Julius-Lacer, qui fit ce merveilleux Ouvrage.

Pontem perpetui mansurum in secula mundi,
Fecit divina, nobilis arte Lacer.

au Triomphe des Romains,se tua de desespoir. L'Empereur luy fit couper la tête & l'envoya à Rome. Il soûmit toute la Dace, la reduisit en Province, y mit des Colonies, donna son nom à plusieurs Villes, distribua à ses Troupes les richesses que Decebale avoit cru mettre en lieu de sureté, en les cachant dans des fosses qu'il avoit fait faire dans le Canal d'une Riviere dont il avoit detourné le cours, & mit absolument fin à une Guerre qui tenoit depuis long-tems Rome en inquietude. Trajan se signala beaucoup dans cette expedition, & son exemple anima si fort les Soldats, que l'on raconte qu'un Cavalier qui fut blessé, & qui voulut se faire penser, ayant connu que sa blessure étoit mortelle, & qu'il n'y avoit pas de guerison a esperer, au lieu de s'affliger & de perdre courage, voulut signaler les derniers momens de sa vie, par une action

Les Romains pour faire un plus grand outrage aux Barbares à la vûë desquels ce Pont fut construit firent graver sur les pilastres cette inscription.

PROVIDENTIA AUG. VERE PONTIFICIS VIRTUS ROMANA QUID NON DOMET? SUB JUGUM ECCE RAPITUR ET DANUBIUS.

L'Empereur Adrien fit depuis abbatre une partie de ce Pont, pour ôter aux Ennemis de l'Empire la facilité de faire des irruptions dans les Provinces.

qui marque bien glorieusement l'intrepidité de son courage : car (x étant retourné au combat, il se battit avec plus de fureur, parce qu'il n'avoit plus rien à menager, tua plusieurs Barbares & fit des merveilles, jusqu'à ce que la perte de son sang éteignit ses forces, & sa vie, sans éteindre son courage.

L'Empereur ayant reglé toutes choses dans la Dace s'en retourna à Rome : il y fut reçû avec de grandes & sinceres demonstrations de joie. On luy decerna l'honneur du Triomphe, on érigea des Trophées à sa gloire, & l'on en voit encore un superbe monument dans la Colonne Trajane, 12) élevée dans la place qui porte le même nom, & qui fut la chose que l'Empereur Constance admira le plus dans Rome ; comme elle est encore aujourd'huy un des restes de la magnificence Romaine que les curieux admirent le plus.

La conqueste de la Dace, porta la reputation de Trajan jusques dans les Royau-

x Dio. lib. 68.

12 La Colonne Traiane est un des plus beaux & des plus admirables ouvrages d'architecture qu'on puisse voir. On y voit representé toutes les victoires, les batailles & les belles actions de Trajan. Ce Prince la fit cōmencer à son retour de la guerre des Daces, & elle ne fut achevée que sept ans aprés. Plotine fit placer au sommet

mes

mes les plus éloignez, & le rendit respectable aux Peuples les plus Barbares. Les Nations, dont à peine l'on connoissoit le nom, luy rendirent l'hommage de leur respect & de leur estime, & honorerent ses victoires par de superbes Ambassades. L'on vit jusques aux Indiens, venir des extremitez de la Terre pour luy demander son alliance : & ces Etrangers qui furent les admirateurs de sa vertu, furent aussi les témoins de la magnificence, qu'il fit éclater dans ces fameux combats de Gladiateurs & des Bêtes sauvages, dans ces jeux, dans ces courses, dans tous ces differens spectacles, dont le plaisir dura cen tvingt-trois jours.

Ces divertissemens n'occupoient point si fort Trajan, qu'il s'oubliât dans une molle oisiveté : il fit voir qu'il n'étoit pas moins grand dans la Paix que dans la Guerre. Il s'appliqua avec une vigilance infatigable à soulager la Ville affligée par les fleaux les plus cruels : il donna les plus genereux témoignages de son amour pour les Citoyens, dans l'attention qu'il eut à repa-

de la colonne l'Urne dans laquelle étoient les cendres de Trajan, & depuis le Pape Sixte V. à la place de l'Urne fit mettre la Statuë de S. Pierre, laquelle a consacré pour ainsi dire ce superbe monument d'antiquité, à la Religion, & à la pieté de ce Souverain Pontife qui l'a reparé.

rer les malheurs que causerent la Peste, les ambrasemens, la famine, les tremblemens de Terre, & un extraordinaire d bordement dû Tibre. Il embelit la Ville par la construction de plusieurs nouveaux Bâtimens, & sur tout de ce fameux Cirque, dont la structure & la magnificence publioient la grandeur d'ame de cet Empereur; outre cela il eut soin de faire observer les Loix avec une grande exactitude. Trois Vestales, qui avoient manqué contre leurs vœux, en firent une epreuve fâcheuse: quelques severes que fussent les peines dont leurs fautes etoient punies, & sur tout celles qui faisoient brêche à leur Virginité, Emilie, Martia, & Licinte n'en craignirent point les rigueurs; elles eurent un commerce galant avec trois Chevaliers Romains, autant temeraires & aussi peu scrupuleux qu'elles. Butece étoit le premier Auteur de cette perilleuse intrigue, & il la conduisit avec tant d'adresse & de circonspection qu'elle ne sauta aux yeux de personne. Les Vestales à la faveur de leur habit respectable & de la sainteté de leur institut, se menageoient des plaisirs secrets, & faisoient de sacrileges attentats à leurs vœux, qu'elles affectoient en Public d'observer avec beaucoup de regularité: leur vigilence à entretenir

le Feu sacré de Vesta servoit de couverture au feu de leur criminelle passion. Les Chevaliers de leur côté, interessez à garder le secret, étoient très attentifs à ne faire aucune demarche qui peut l'eventer. Les mêmes peines étoient reservées à leur crime, les mêmes raisons les engageoient à prendre les mêmes precautions. Cette galanterie devoit être penible : il falloit tromper les yeux du Public, & ceux de la grande Vestale, laquelle étoit un severe Espion, qui avoit sans cesse les yeux ouverts sur tous les pas de ses Riligieuses. Cependant ce triumvirat galant auroit triomphé de l'un & de l'autre, si un malheur n'eût découvert ce mystere. Butece avoit parmi ses Domestiques un Valet qui étoit du secret, car dans ces sortes d'affaires, on ne peut se passer de quelque Commissionnaire. Celuy-cy piqué, pour je ne sçai quelle raison, contre son Maître, ne crut pas pouvoir se mieux vanger, qu'en le denonçant pour son sacrilege, & en revelant le commerce que luy & ses complices entretenoient avec les trois Vestales. De pareils attentats n'étoient jamais pardonnez à Rome. Trajan, sur la plainte du Domestique fit informer du sacrilege : il n'y eut que trop de preuves que ces Chevaliers & les Ves-

tales étoient coupables, & l'Empereur, très ſevere contre ceux qui commettoient ces ſortes de crimes, les condamna au ſuplice qu'ils meritoient.

Cette ſeverité fut ſans doute plus juſte que celle qu'il exerça contre les Chrêtiens, contre leſquels il donna de ſanglans Edits, qui furent executez avec une barbare cruauté. Pline, qui gouvernoit alors la Bithinye, écrivit à l'Empereur, qu'après avoir examiné toutes choſes, il ne trouvoit point que les Chrêtiens fuſſent coupable; que leurs maximes étoient pleines de ſageſſe, & leurs actions exemptes de crimes; & ſur cette remontrance, l'Empereur, qui connoiſſoit Pline pour un homme très ſenſé, & très raiſonnable, fit un ſecond Edit par lequel il défendit qu'on recherchât les Chrêtiens pour leur Religion: mais il ordonna en même tems, que s'ils étoient déferés & convaincus ils fuſſent punis, en quoy cet Empereur, qui aimoit tant la juſtice, ſe contrediſoit luy-même bien groſſierement, car en défendant de rechercher les Chrêtiens, il les déclaroit innocens, & en ordonnant cependant de les punir quand ils ſeroient déferez & convaincus, il les jugeoit coupables: tant il vray que la prudence qui n'eſt pas conduite par les lumieres de la Foy, tombe dans la contra-

diction & n'est qu'une vraie folie.

En ce tems-là, mourut Licinius-Sura, l'ami le plus sincere qu'eut Trajan, qui lui devoit même en partie l'Empire. L'Empereur fut extremement affligé de sa mort, il fit donner à ses cendres une superbe sepulture, &, dans la magnifique statuë, qu'il fit ériger à l'honneur de son Favori, il donna un témoignage de sa reconnoissance & de sa douleur. Et certes, dans Sura, Trajan avoit un ami fidele, vray, zelé, & digne de la confiance dont il l'honoroit, malgré les artificieux détours de certains esprits malins, qui jaloux de la faveur de ce Courtisan, qu'ils vouloient rendre suspect au Prince, avoient voulu luy faire acroire qu'il avoit de mauvais desseins sur sa vie. L'Empereur qui n'étoit pas capable de concevoir un soupçon si injurieux à la fidelité de son ami, de l'affection de qui il avoit des preuves très-sûres, fit voir qu'il ne croyoit point Sura capable d'un si noire attentat, (y & ferma pour toûjours la bouche à l'imposture, sans pourtant faire de la peine aux Imposteurs, qui s'étoient couverts d'un beau dehors de zele pour ses interêts : car s'étant un jour invité luy-même chez son Favori, il renvoya ses Gardes & ses Officiers,

y Dio. Lib. 68.

& y resta seul ; ensuite il demanda le Barbier, & le Medecin de Sura, se fit faire la barbe & couper le poil des sourcils, prit le Bain, se mit à table & soupa tranquilement, sans laisser paroître aucun soupçon de ce dont on l'avoit averti, & le lendemain à son lever, il dit agreablement à ses Courtisans que si Sura en vouloit à sa vie, il avoit eu une belle occasion de faire son coup.

Sura étant mort, tout ce qu'il y avoit à la Cour de gens qui faisoient quelque figure, aspirerent à luy succeder dans la faveur qu'il avoit auprès du Prince. Adrien par son esprit, par son sçavoir, par sa naissance, & par l'honneur qu'il avoit d'être Parent & allié de Trajan, pouvoit sans doute soutenir la qualité de son Favori ; mais tout son merite n'étoit pas capable de luy faire remplir la place de Sura, si Plotine ne fût venuë à son secours. Elle parla pour luy, elle menagea délicatement ses interêts, & sçut enfin si adroitement tourner le cœur de l'Empereur du côté d'Adrien, que Trajan, toûjours complaisant pour l'Imperatrice, revêtit Adrien du Consulat, luy donna le Gouvernement de la Syrie, le fit le depositaire de ses secrets, quoyqu'il n'eut pas en luy la confiance qu'il avoit en Sura ; & par une glo-

rieuse preference, il luy donna le commendement de l'Armée sous ses Ordres dans la Guerre des Parthes, ne sçachant pas sans doute que ces bien-faits qu'il croyoit accorder à l'Epoux de sa niece, tomboient sur l'amant de sa femme.

Je ne raporteray point tout ce que Trajan fit dans cette Guerre que son ambition luy fit entreprendre, il faudroit faire une Histoire exprès. z) Plotine le suivit en Orient aussi bien que la Princesse Matidie, & donna dans les Provinces êtrangeres les mêmes exemples de moderation qu'elle avoit donné à Rome : l'Empereur au reste n'eut pas toûjours d'heureux succez. Le Siege d'Atra arrêta ses Conquêtes : car il fut obligé de le lever après avoir perdu beaucoup de monde, sur tout au dernier assaut qu'il livra en personne, & où il donna des marques d'une grande valeur, lorsque piqué de la resistance opiniâtre des Assiegés, il eut quitté ses ornemens Imperiaux pour combattre parmi les Soldats, & avec moins de menagement qu'il ne convenoit à sa Dignité.

Ce Siege fut le dernier de ses exploits, car d'abord après qu'il l'eut levé, il se sentit incommodé, & l'on crut que sa

z D.o. lib. 68.

maladie étoit un effet de la trahison d'Adrien ; mais beaucoup jugerent que c'étoit une hidropisie jointe à une paralisie sur une partie de son corps. Trajan nonobstant son indisposition resolut de retourner à Rome, où le Senat l'invitoit d'aller recevoir le prix de ses victoires. Il remit le Commandement de l'Armée à Adrien, qu'il avoit fait Gouverneur de Syrie, & prit le chemin de Rome accompagné de l'Imperatrice, & de la Princesse Matidie. Ils arriverent à Selinonte Ville de Cilicie laquelle fut depuis appellée Trajanople ; mais l'Empereur s'étant trouvé plus incommodé qu'à l'ordinaire à cause des chaleurs de la Canicule, il s'y arrêta : son mal ne fit qu'augmenter de plus en plus, & un flux de ventre étant survenu il l'emporta.

Plotine qui durant le cours de cette maladie avoit eu le tems de prevoir la mort de Trajan, ne songea qu'aux interêts d'Adrien, qui étoit pour lors à Antioche : & comme elle craignoit que son absence ne luy fût prejudiciable, elle mit en œuvre tous les ressorts de sa politique pour luy assurer l'Empire. Nous avons déja dit que Trajan n'aima jamais Adrien, bien-loin de songer à le declarer son successeur, il voulut mourir sans s'en choisir aucun

aucun ; soit qu'il voulût imiter en cela Alexandre, qu'il avoit pris pour modele ; soit que ne jugeant pas Adrien digne de l'Empire, il voulut laisser au Senat & aux Legions la liberté de se donner un Maître.

Plotine connoissoit combien il étoit important pour Adrien, qu'on crût que Trajan l'eût adopté, & declaré son successeur ; le respect que le Senat & les Troupes avoient pour toutes les volontez de l'Empereur assuroit, pour ainsi-dire, le Trône à celuy qu'il paroîtroit avoir choisi, & Adrien n'étoit peut-être ni assez aimé, ni assez estimé pour pouvoir se flater qu'on le preferât à beaucoup d'autres grands hommes, qu'on jugeoit dignes de cette haute fortune. Elle n'eut garde de proposer à Trajan Adrien pour successeur de peur qu'il ne s'expliquât pour un autre ou qu'il ne témoignât de l'éloignement pour ce Prince : mais à peine l'Empereur eut rendu l'esprit, que Plotine qui tint cette mort fort secrete, introduisit un de ses Courtisans, sur qui elle pouvoit conter, dans la chambre de Trajan, & l'ayant fait mettre dans le lit, elle fit entrer plusieurs Senateurs & plusieurs Officiers, (*a* en presence desquels le malade postiche declara d'une voix basse

a Spartian. in Adrian.

& mourante qu'il nommoit Adrien pour ſon ſucceſſeur.

Plotine fit ſur le champ écrire au Senat des Lettres ſur cette adoption ; & comme elles ne pouvoient point être ſignées par Trajan qui étoit mort, elle les ſigna, pretextant que l'Empereur, à cauſe de ſon indiſpoſition, n'avoit pas pû les ſigner, & au même tems, elle dépêcha un exprès à Antioche, pour donner avis à Adrien de la mort de Trajan. Au reſte cet Empereur fut generalement regretté de tout l'Empire. Rome n'a jamais verſé des larmes plus ſinceres. Celles de Plotine furent ſans doute plus politiques, elle trouvoit des motifs de conſolation de la mort de Trajan, dans l'attachement & la conſideration qu'Adrien avoit pour elle ; cependant elle ne laiſſa point de donner des témoignages publics de ſa douleur, & après avoir fait brûler à Selinonte même le corps de l'Empereur & enfermé les cendres dans une Urne d'or, elle prit le chemin de Rome. Adrien qui étoit venu en diligence d'Antioche, mit luy-même l'Urne dans le Vaiſſeau, & s'en retourna après avoir, ſans doute, donné à Plotine des marques de ſa reconnoiſſance.

Plotine & Matidie porterent à Rome le depôt qu'on leur avoit confié. L'Urne fut

reçuë par tous les ordres de la Ville avec des respects impies, & on la plaça sur la superbe Colonne que Trajan avoit luy-même fait élever dans la place qui porte son nom. L'Imperatrice Plotine eut le même pouvoir & la même autorité qu'elle avoit eu sous Trajan. Adrien qui luy devoit l'Empire, eut pour elle les égards à quoy l'obligeoit sa gratitude envers sa bienfactrice ; mais rien ne marqua tant son attachement pour Plotine que la douleur qu'il eut de sa mort. Il s'habilla de noir & parut en deüil durant neuf jours, il fit dresser un Temple à l'honneur de cette Princesse, il composa des vers à sa loüange, luy fit enfin accorder l'Immortalité, & luy dedia une belle Basilique dans la Ville de Nismes.



JULIE SABINE

Femme de l'Empereur Adrien.

CE n'est point dans l'élevation du rang, & dans les postes brillans que l'on trouve un solide bonheur, les grands chagrins suivent les grandes fortunes. Avec les Rois vont s'asseoir sur le Trône la tristesse, le dépit, les jalousies, les sollicitudes les plus ameres. L'Imperatrice Sabine élevée à l'Empire, fut la victime malheureuse de sa grandeur : elle ne fit Adrien Empereur que pour le rendre son Tyran & son implacable Persecuteur, elle trouva l'esclavage le plus dur, dans la plus éclatante dignité du monde.

Julie Sabine étoit fille de Matidie niece de Trajan & petite-fille de Marciene sœur de ce Prince, desquelles le nom resta inconnu dans l'obscurité de la fortune mediocre de leurs maris, dont l'on ne sçait point même le nom, jusqu'à ce que Trajan ayant été elevé à l'Empire, elles eurent part à sa fortune. Marciene & Matidie sa fille étoient Veuves, lorsque Nerva adopta Trajan, & de là vient, sans dou-

te, que l'Histoire a laissé dans l'oubli le nom de leurs maris, lesquels selon toutes les apparences n'étoient pas fort considerables dans l'Empire. Mais Trajan ayant été revêtu de la Puissance Souveraine sa gloire rejaillit sur tous ceux de son sang; & dès-lors Marciene sa sœur, Matidie sa niece, & les jeunes Princesses Sabine & Matidie filles de sa niece Matidie, furent regardées avec la distinction qui étoit dûë à leur rang. Le Senat qui ne ménageoit ni les titres ni les honneurs lorsqu'il s'agissoit de flater le Prince & de luy faire la cour, leur decerna les plus pompeux ; il les declara Augustes : & comme Trajan avoit une grande consideration pour sa sœur, & beaucoup de tendresse pour ses nieces, la Cour, la Ville, & les Provinces eurent pour elles le même respect & la même déference qu'on avoit pour l'Imperatrice.

Sabine étoit l'aînée des filles de Matidie, & parce que Trajan n'avoit point d'enfans, elle étoit regardée comme sa fille, & avoit pour dot l'esperance de l'Empire ; magnifique perspective qui donnoit un grand relief à son merite, & relevoit merveilleusement ses belles qualitez. A ces grandes esperances de fortune, Sabine joignoit une beauté avec laquelle peu d'autres pouvoient entrer en comparaison &

une sagesse qui ne se dementit jamais : (*a* elle allioit la gravité des mœurs, à la modestie de son visage : ennemie de tous les plaisirs & de tous les divertissemens où il entroit la moindre messeance, elle portoit par-tout un exterieur grave & composé, qui marquoit son humeur severe, & ce fut de son air serieux & melancolique, qu'Adrien prit pretexte dans la suite de luy reprocher des manieres brusques & un naturel fâcheux, (*b* bizarre, chagrin & incommode ; mais les plaintes d'un Epoux sont suspectes, & il ne doit pas être toûjours crû, sur les défauts qu'il attribuë à une Epouse qu'il n'aime point.

De tous ceux qui avoient de l'empressement pour Sabine & qui aspiroient à l'honneur de l'avoir pour Epouse, Adrien étoit sans contestation le plus remarquable. Outre l'avantage qu'il avoit d'être Parent de Trejan & de l'avoir eu pour Tuteur, il possedoit de belles qualitez, qui brilloient en luy avec d'autant plus d'éclat, qu'il sçavoit parfaitement bien cacher les défauts qui pouvoient l'obscurcir. Il étoit grand, bien fait, d'une taille degagée, portant ses cheveux bouclez, & une barbe épaisse qu'il eut soin de ne point faire

a *Tristan. comm. hist.* b *Spartian. Adrian.*

raser (*c* parce qu'elle cachoit quelques défauts naturels qu'il avoit au menton. Il avoit un temperamment si robuste qu'il fit à pied une grande partie de ses voyages n'ayant presque jamais la tête couverte, même dans l'hyver ; un esprit vaste, poli, penetrant & capable des sciences les plus arbstraites ; aussi n'y a-t-il point eu d'Empereur qui ait sçû plus de choses que luy.1) Sa memoire étoit prodigieuse : il se souvenoit de tous les lieux où il avoit passé, des Rivieres qui s'étoient trouvées sur les routes, il sçavoit le nom de tous les Soldats qui servoient dans ses Armées, il avoit une si grande vivacité d'esprit & une si heureuse facilité à composer soit en vers soit en prose, qu'il répondoit sur le champ en vers, si on luy parloit ainsi, & cela avec autant de justesse que s'il eût eu le tems necessaire pour préparer sa réponse. Mais ce Prince eut aussi de grands défauts : il étoit cruel, dissimulé, fourbe, débauché, vain, envieux, & de plus jaloux du merite d'autrui : (*d* il avoit un fond inépuisable d'ambition, & non content d'avoir sur le reste des hommes une superiorité de rang, de

c *Spor. rech. er. cur. an. d'ant. Spartiam.* d *Dio lib. 69.*

1 Adrien publia des Livres sous le nom de Phlegon son Affranchi. C'est l'Histoire de sa vie. Phlegon avoit luy même mis au jour des Ouvrages qui étoient de sa composition & qu'on estimoit beaucoup.

puissance, d'élevation, il vouloit en avoir une de science, d'esprit & d'habileté, ne pouvant souffrir ceux qui passoient pour plus habiles que luy, lesquels il persecuta cruellement comme il arriva à Apollodore, 2)

2 Apollodore natif de Damas étoit un habile Architecte, & un de ceux dont Trajan se servit pour la construction de ce fameux Pont qu'il fit faire sur le Danube, & de plusieurs autres beaux Edifices. Adrien étoit present à une conversation que Trajan eut un jour avec cet Architecte, au sujet d'un bâtiment que l'Empereur vouloit faire faire : & comme Adrien vouloit sçavoir de tout, il dit son sentiment qui étoit peut être opposé à celuy d'Apollodore L'Architecte se voyant contredit sur une matiere dans laquelle il se croyoit beaucoup plus entendu qu'Adrien, luy répondit d'un air méprisant : *Allez vous mêler de peindre vos citroüilles, parce que ce dont nous parlons n'est pas de votre portée*. Cette raillerie piqua vivement Adrien, qui s'amusoit dans ce tems-là à cette sorte de peinture & s'en faisoit gloire, & il en conserva un souvenir ulceré qui le tems ne pût guerir; car dès qu'il fut élevé à l'Empire, il ne chercha qu'un pretexte pour se vanger d'Apollodore. En effet il le bannit de Rome. Mais dans peu il porta plus loin son ressentiment, & Apollodore luy en donna le sujet par une autre raillerie. Adrien ayant fait élever un Temple à l'honneur de Venus & de Rome même, il en envoya le modele à Apollodore, comme pour sçavoir son avis, mais en effet pour luy faire voir qu'on pouvoit se passer de luy, & que sans son secours on étoit en état de faire de beaux Ouvrages. Apollodore l'examina & y trouva des défauts, & ne se souciant pas de ménager l'Empereur, il luy fit remarquer que les statuës de Venus & de Rome qu'on avoit placé dans le Temple, & qui étoient representées assises, étoient trop hautes à proportiõ du Bâtiment; car, ajoûta-t'il en plaisantant, lorsqu'elles trouveront bon de se lever & de sortir du Temple, elles ne le pourront point, à moins qu'elles ne sortent en se courbant. Adrien qui croyoit avoir fait la plus belle chose du monde, fut mortifié lorsqu'il remarqua luy-même cette

& comme il seroit arrivé à Favorin, si ce Sophiste, par une fine politique, n'avoit sçû luy donner l'honneur de la Victoire dans une dispute qu'ils eurent ensemble sur un mot : 3) tant il étoit dangereux

faute, à laquelle il ne pouvoit point apporter de remede, qu'en abbatant le Temple qu'il n'avoit pas assez élevé, & il fut en même tems si fâché contre Apollodore, qu'il le fit mourir, sous pretexte de quelque crime.

3 Favorin natif de la ville d'Arles, Hermafrodite selon quelques-uns & Eunuque selon d'autes, étoit habile Philosophe très versé dans la Langue Grecque & dans la Latine. Aprés avoir été long-tems dans la faveur auprès de l'Empereur Adrien, il s'attira ensuite ses mauvaises graces, moins par sa faute que par la legereté de ce Prince. Il disoit qu'il s'étonnoit de trois choses, de ce qu'étant Gaulois il parloit si bien grec ; de ce qu'étant Eunuque, on l'avoit accusé d'adultere, & de ce qu'étant haï de l'Empereur, on le laissoit vivre. L'on raconte que dans une conversation qu'il eut un jour avec Adrien, ce Prince le reprit sur un mot qu'il soutenoit n'être pas d'usage, quoiqu'il fut très bon. Favorin pouvoit citer en sa faveur l'autorité des celebres Auteurs ; mais comme il n'étoit pas moins rusé Courtisan qu'habile Saphiste, il ceda à l'Empereur, & s'avoüa repris avec raison. Ses amis s'étonnerent qu'il eut cedé, ayant pû défendre l'expression dont il s'étoit servi & qu'Adrien avoit condamnée, en rapportant l'autorité de tant d'auteurs qui s'étoient servis des mêmes termes. Mais Favorin se moquant de leur fausse delicatesse, les regarda avec un œil goguenard, & leur dit en plaisantant : Eh quoy, vous ne voulez point trouver bon que je croye qu'un homme qui a trente Legions à sa disposition, est le plus habile homme du monde *Non recte suadetis familiares, qui non patimini me illum doctiorem omnibus credere qui habet triginta Legiones.* L'Empereur Tibere, tout jaloux qu'il étoit de son pouvoir, ne crut point qu'il pût l'étendre jusques sur l'usage de la langue, ni qu'il pût obliger ses sujets à recevoir un mot, ou les empêcher de se servir d'une

de faire avec luy assaut d'érudition ou d'éloquence.

Adrien avec toutes ces belles qualitez ne pût pourtant jamais s'attirer l'estime de Trajan, soit que cet Empereur ne l'aimât pas naturellement, soit qu'il entrevît dans son Parent beaucoup de défauts malgré son adresse à les cacher, soit que des Courtisans qui étoient dans la faveur, l'indisposassent contre luy. Servien qui avoit épousé Pauline & en qui l'Empereur avoit une entiere confiance, avoit été le premier à avertir Trajan qu'Adrien dissipoit son bien; & ce Prince, qui tout genereux & tout magnifique qu'il étoit, n'aimoit point ces dépenses inutiles qui partent d'une prodigalité sans jugement, avoit aigrement blâmé la conduite d'Adrien; aussi quelque assidu que celuy-cy fût auprès de Sabine, Trajan n'eut jamais l'envie de la luy donner.

Il est constant qu'Adrien n'aimoit point Sabine, & que ses empressemens pour cette Princesse, étoit des démarches de sa politique. Plotine recevoit les témoignages de sa tendresse, & Sabine ceux d'une bienséance forcée. Le rang de Sabine, sa fortune,

locution reçûë, & il souffrit qu'un Senateur luy dit qu'il pouvoit donner droit de Bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots.

l'Empire qui étoit comme sa dot, faisoient tout son merite aux yeux d'Adrien : cela flatoit l'ambition de ce Prince, mais ne captivoit pas son cœur, esclave peut-être du merite de Plotine. Adrien cependant étoit trop habile pour ne pas sçavoir envelopper son cœur, & donner à ses feints empressemens la ressemblance d'une inclination veritable ; mais cet artifice n'auroit pas surpris Trajan, si les soins officieux de Sura qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de cet Empereur, joints aux persuasions importunes de Plotine, qui vouloit faire reussir ce mariage, n'eussent enfin pris le dessus, & vaincu l'éloignement qu'il avoit pour cette alliance à laquelle il ne consentit qu'à regret & comme par force. (*e* L'on connut en effet la violence qu'il s'étoit faite, au peu de cas qu'il fit d'Adrien, quoyqu'il fut devenu pour ainsi-dire son beau-fils en épousant sa niece Sabine, & il n'est personne qui ne croye qu'il ne le choisit point pour son successeur, & que l'élection d'Adrien fût l'Ouvrage de l'Imperatrice laquelle par un tour de son adresse, l'eleva à l'Empire par une adoption simulée où finement menagée, en quoy elle fût assistée par Tatien ancien Tuteur d'Adrien ; & par Similis Senateur dont la pro-

e. *Dio. lib.* 69.

bité étoit dans Rome en recommandation, & qui, dans cette occasion, rendit à Adrien de bons offices dont il fut très mal recompensé.

Adrien étoit à Antioche lorsqu'on luy rendit la Lettre de Plotine qui luy apprenoit la mort de Trajan. Il se fit d'abord declarer Empereur sans attendre les suffrages du Senat, sous pretexte que la Republique ne pouvoit point rester sans Chef, & ce fut la raison qu'il allegua lorsqu'il écrivit au Senat pour le prier de confirmer son élection. Il luy protesta qu'il ne feroit jamais mourir aucun Senateur ; promesse qu'il accompagna des plus horribles sermens, qu'il viola fort souvent : car comme il étoit fort inconstant dans ses amitiez, il persecutoit ceux qu'il avoit aimé & à qui il avoit les obligations les plus essentielles ; conduite assez bizarre qui, dans la suite, engagea Similis Prefet du Pretoire, Officier plein d'honneur & de merite, à se retirer à la Campagne où, eloigné du tumulte, des affaires & des dangers de la Cour, il passa sept années dans les douceurs & la tranquilité de la solitude, & conta pour rien le reste de sa vie, qui avoit precedé le calme de sa retraite ; ce qu'il voulut apprendre à tout le monde, en faisant mettre sur son Tombeau. *Cy gît Si-*

lis, qui a été sur la terre soixante & seize t, & qui en a vécu sept. 4)

Le nouvel Empereur n'eut pas plutôt re- les affaires de l'Orient, qu'il alla à ome, où il ne doutoit point que sa pre- ice ne fût necessaire : il y fut reçû avec plus grandes marques de joye. Le Se- t luy decerna le Triomphe qui avoit été eparé pour Trajan, & luy donna le Ti- de Pere de la Patrie. Sabine fut aussi clarée Auguste, & le Senat, voulant don- r un témoignage particulier de son esti- & de son inclination pour [illegible]iece de rajan, & peut-être pour faire la cour à Irien, l'honora d'un nouveau titre & l'a-

Similis étoit un Sena- r Romain, qui par sa deration & par un me- solide faisoit l'o ne- ır de Rome. Il fut un ceux qui contribue-ent plus à la f rtune d'A- en. Cet Empe eur luy na la Charge de Prefet Pretoire ; mais comme Sena eur n'ambitionnoit la faveur des Grands, ni [illegible] des Emplois, il ne ce ta qu'avec repugn n aussi il s'en démit bien pour se retirer dans une Campagne qu'il avoit au- près de Rome, où il passa sept années dans les plaisirs innocens de la solitude. Il mourut dans un âge fort avancé, après avoir pro- testé qu'il n'avoit compté pour rien les années qu'il a- voit passé à la Cour, & dans les emplois exposé aux re- vers de la fortune, aux artifices des De'a eurs, & à l'inconstance de la faveur, & fit mettre sur son tom- beau cette inscription:

H c jacet Similis
Cujus atas multorum annorum fuit.
Ipse septem duntaxat annos
Vixit.

pella la nouvelle Cerès. (*f* L'Empereur celebra son entrée dans Rome par des jeux & par un magnifique spectacle qu'il donna le jour de sa naissance, il distribua quantité d'argent, & tâcha de se concilier l'amour de tout le monde par ses largesses; mais en même-tems, il se comporta si mal, à l'égard de l'Imperatrice son Epouse, qu'il fit paroître qu'il ne l'avoit jamais aimée. En effet, comme il ne l'avoit épousé que pour s'approcher du Trône après lequel il soupiroit, dès qu'il en fut en possession & que Sabine n'eut plus rien à luy faire esperer, il ne luy laissa que la servitude du plus dur engagement : sort ordinaire de ces mariages dont l'interêt ou la politique forment les liens; car comme ce n'est que le bien que le soupirant recherche, il est assez indifferent pour la personne, & il ne reste à l'épouse que le vif, mais inutile desespoir d'avoir acheté fort cherement des chaînes qu'elle ne peut ni rompre ni supporter. Sabine en fit une experience fâcheuse. Adrien qui, pendant que Trajan vécut, avoit paru si empressé auprès d'elle, fut à peine sur le Trône, que las de se contrefaire, bien-loin d'avoir des égards pour sa personne, & de la reconnoissance pour la dignité qu'elle luy avoit procuré,

f Faber, c. 8,

it au contraire que des mépris offen-
s, & des manieres brutales & injurieu-
, & la traita moins en Imperatrice qu'en
ave. *g*) Une conduite si injuste & si
mable, ne pouvoit être sans doute que
s-difficilement justifiée, cependant A-
en voulut s'excuser sur le naturel bizarre,
difficile de l'Imperatrice *h*) son épouse,
nt il disoit que l'humeur étoit insuppor-
ble, & c'est là l'excuse ordinaire des mau-
is maris. Mais Sabine ne fut pas muet-
sur la conduite d'Adrien, quand elle
: qu'il se recrioit sur la sienne, elle
oit trop sensible aux injurieux traitemens
elle recevoit pour les souffrir sans se
aindre : car un jour que l'Empereur eut
ur elle quelques manieres offançantes, elle
y reprocha son ingratitude, & ses façons
: faire, indigne d'un Prince; elle crut mê-
e luy donner de la confusion, en in-
ruisant le public de ses peines & de son
alheur, & en déplorant hautement la
iste fatalité de son sort qui l'avoit atta-
hé à un homme intraitable, *i*) d'un es-
rit si mal tourné, & d'un cœur si mal
it; mais en évaporant ainsi ses chagrins,
abine se soulageoit peu, & gâtoit de plus
n plus ses affaires. Adrien que sa digni-
é mettoit hors de prise, & qui s'embar-

g *Aurel. Vict.* *h* *Spartian.* *i* *Aurel. Vict. in Adrian.*

raſſoit peu des jugemens qu'on pouvoit porter ſur ſa conduite, n'en devint ni moins fâcheux, ni plus moderé à ſon egard, il parut même qu'il la ménagea moins depuis ſon emportement ; car il parvint à cet excès de brutalité, que de la traiter avec la même indignité qu'il auroit traité une Servante, & il fut même ſur le point de la repudier : mais des raiſons de bienſeance l'ayant empêché de pouſſer juſques-là ſon ingratitude, il ne garda plus de ménagement, & luy marqua ſon mépris par des endroits honteux qui ont fletri ſon nom d'une infamie horrible. Car, non content de ſe livrer à des plaiſirs étrangers, & de porter par les attentats de ſes infames feux, le deshonneur dans des familles de diſtinction, ſans épargner même, k.) celles de ſes amis, il devint folement amoureux d'un jeune garçon, appellé Antinoüs, originaire de Bithinie, dont il abuſa par une effroïable brutalité, & porta à des excès incroïables ſa honteuſe foibleſſe pour cet infame objet de ſa paſſion, pour lequel il eut toûjours les plus aveugles complaiſances. Une débauche auſſi deteſtable ne pouvoit ſans doute qu'irriter l'impatience de Sabine l) & aigrir ſes chagrins, elle regarda Adrien comme un monſtre dont elle

k *Spartian.* l *Triſtan. Comm. hiſt.*

devoit

voit fuir l'approche ; & son aversion
ur luy. devint si grande & si invinci-
:, qu'elle fit son possible pour ne pas
y donner un fils, de peur qu'un suc-
seur de son sang, heritier de ses vices, ne
: la ruine du genre humain ; elle n'eut
s honte de se venter de ce crime. (5
Cette division qui regnoit entre Adrien
Sabine, eut pour témoin tout l'Empi-
Cette Imperatrice suivit son Epoux
ns ses voyages, & l'on sçait qu'Adrien ne
que voyager durant tout son regne, m)
curiosité l'ayant conduit dans toutes les
ovinces de l'Empire, où il ne fit que
urir malgré les frimats, & les in-
mmoditez des plus rudes saisons, com-
e le luy reprocha un jour le Poëte Flo-
s dans des vers badins où il luy dit, que
l étoit obligé d'aller parcourir la Breta-
ne, & d'aller souffrir les froids de la Scy-
ie, il ne voudroit pas à ce prix être Ce-
r ; raillerie à laquelle Adrien qui étoit
oûjours prêt pour la replique, répondit
ar une autre à laquelle le Poëte ne trou-
a pas son conte ; car l'Empereur se ser-

m *Spartian.*

5 *Hujus uxor Sabina, dum* *ope servilibus injuriis affi-* *ue ad mortem voluntariam* *mpulsa quæ palam jactabat* *quod immane ingenium pro-* *tulisset, & elaborasse ne ex* *eo humano generi pernicio-* *gravidaretur.*

vant de la même pensée, & presque des mêmes termes de Florus, dans des vers de même mesure qu'il fit sur le champ, luy dit qu'il ne voudroit pas être Florus, pour aller courir les Cabarets & les Tavernes, & pour se laisser devorer à la vermine, luy faisant entendre qu'il étoit plus seant à un Empereur de voyager, qu'à un Poëte d'aller croupir dans les Tavernes. 6)

L'œil du Prince fait la destinée de ses sujets, si l'on peut ainsi l'exprimer : un regard favorable attire à celuy sur qui il le jette les respects de tout un peuple, & un regard d'indignation écarte de celuy qui en est foudroyé, & ses amis & les indifferens, comme si son malheur étoit conta-

6 Florus, à ce que l'on croit, étoit de la celebre Famille des Annæes, qui donna les Seneques & Lucain. Adrien l'estimoit assez & ne luy sçut pas mauvais gré des railleries qu'il fit sur ses voyages dans ces vers :

Ego nolo Cæsar esse
Ambulare per Britannos
Scythicas pati pruinas.

L'Empereur luy répondit par ces vers :

Ego nolo Florus esse
Ambulare per Tabernas
Latitare per popinas
Culices pati rotundos.

Un sçavant Critique a remarqué judicieusement que parmi les Romains il n'étoit pas moins honteux à un honnête homme d'être trouvé dans une Taverne que dans un lieu suspect.

gieux : l'inclination des hommes suit toûjours celle du Souverain. Sabine du vivant de Trajan voyoit à ses pieds tout ce qu'il y avoit de grand dans Rome, elle étoit le but precieux où visoient les ambitieux desirs d'Adrien, qui luy faisoit une cour assiduë ; mais à peine celuy-ci devenu Maître, eut fait éclater ses mauvais sentimens pour l'Imperatrice, qu'elle fut non seulement abandonnée de presque tout le monde, mais encore maltraitée de plusieurs à qui l'Empereur donnoit cette liberté. Dès-lors on perdit toute sorte de respect pour Sabine, & il n'y eut personne qui ne prît la temeraire hardiesse d'attenter à son repos, & de luy faire de la peine. Entre ceux qui portérent le plus loin cette licence, Suetone Sécretaire d'Adrien, & Septicius-Clarus Prefet du Pretoire, se distinguerent par un endroit si brutal, & ils porterent si loin leur insolence, que l'Empereur, à l'insçû de qui ils insultoient à la Princesse son épouse, quelque plaisir qu'il eût de la voir humiliée, ne put apprendre l'attentat de ces deux Officiers sans indignation, il les priva de sa confiance & même de son amitié. Il dépoüilla Suetone de sa Charge, qu'il donna à Heliodore 7) qu'il aimoit alors autant

7 Suetone ayant été dépoüillé par Adrien de la Charge de Secretaire, ce Prince la donna à Hélio-

qu'il le haït depuis, & traita Clarus en ennemi. *n*) Adrien n'aimoit point Sabine : il la maltraitoit, & engageoit même plusieurs de ses Courtisans à avoir à son égard de mauvaises manieres, mais c'étoit manquer de respect auprès du Prince, & attenter sur ses droits que d'oser insulter l'Imperatrice, & luy faire de la peine sans sa permission. Je sçay que plusieurs ont attribué la disgrace de Suetone & de Clarus, à la trop tendre compassion qu'ils témoignoient aux maux de Sabine ; mais je ne vois point d'assez forte autorité pour appuyer cette conjecture, comme je le fais voir dans les Notes.

C'étoit en Angleterre, qu'arriva la disgrace de Suetone. Adrien qui y voyageoit, y apprit la mort de Plotine, & par les témoignages qu'il donna de sa douleur, il fit voir qu'il avoit eu pour elle autant de tendresse que d'estime. Le sort de Sabine n'en devint pas plus heureux, & Adrien pour n'avoir plus Plotine à aimer où à ménager ; ne fut ni plus humain ni plus

n *Spartian.*

dore Sophiste qu'il aimoit beaucoup dans ce tems-là. Cette élévation d'Heliodore donna de la jalousie à Denis de Milet autre Sophiste qui étoit aussi dans la faveur & que l'Empereur avoit fait Chevalier Romain. Denis qui n'avoit pas mauvaise opinion de luy même &

ndre à l'égard de son épouse : elle fut
ujours l'objet de ses plus dures per-
cutions, & Antinoüs celuy de ses plus
andes complaisances : mais la funeste
ort de cette infame victime de son in-
ontinence, fut pour ce Prince un nou-
eau & plus amer sujet de tristesse, car
on dit que l'Empereur étant sur le bord du
Nil avec son Favori, celuy-ci tomba dans
e Fleuve & s'y noya. Si nous n'aimons
nieux croire avec un Historien, *o*) qu'il
immola dans l'execrable sacrifice qu'il
t pour prolonger sa vie ; ce que son art
nagique luy avoit enseigné pouvoir faire,
n immmolant un homme qui s'offrît vo-
ontairement à la mort pour luy : genero-
té qu'il n'avoit pû trouver que dans son
Antinoüs. Quoyqu'il en soit, Adrien à la
nort de cet abominable Favori, fit les folies
es plus extravagantes, il pleura comme une
emme, & pour soulager sa douleur, ou
bien par reconnoissance pour la generosi-
té d'Antinoüs, il luy fit élever des Tem-
ples & des Statuës, & fit mettre au rang

o *Dio. lib. 69.*

qui se croyoit bien plus digne qu'Heliodore de l'Employ qu'on venoit de luy donner, le traita un jour d'ignorant, & luy dit que l'Empereur pouvoit bien le faire son Secretaire, mais non pas le faire Orateur,

des Dieux la honte de tous les hommes.

Les voyages continuels d'Adrien ne contribuerent pas peu à dissiper son chagrin; mais la coûtume qu'il avoit pris d'aller toûjours tête nuë, même durant les plus grands froids, & les fatigues de courses altererent si fort sa santé, qu'il tomba dans de fâcheuses incommoditez. Son âge déjà avancé, le peu d'esperance de guerir de ses maux, & le mépris qu'on commençoit d'avoir pour sa vieillesse, le firent songer à se choisir un successeur. Il jetta d'abord les yeux sur Servien son beau-frere, & ensuite sur Fuscus Salinator petit-fils de Servien; après quoy, changeant de sentiment, il pensa à Nepos son intime ami, à Gentianus & à beaucoup d'autres qui luy devinrent odieux, comme si le dessein qu'il avoit eu de leur donner l'Empire, les avoit rendus coupables du crime de l'en avoir voulu dépoüiller. Enfin (p contre le sentiment de tout le monde, il choisit Lucius Aurelius Cejonius Commodus Verus qu'il adopta pour quelques raisons secretes, & le declara Cesar, quoyqu'il sçût 8) à ce qu'on pretend, qu'il ne luy sur-

p Spartian. Dio Xiphil.

8 L'on dit qu'Adrien qui sçavoit fort bien dresser un Horoscope, étoit persuadé que Verus qu'il avoit adopté

vivroit point, & qu'il ne seroit jamais Empereur. En effet Verus mourut à son retour de la Pannonie, le jour même qu'il devoit prononcer un fort beau discours, qu'il avoit composé ou fait composer à l'honneur de son bienfaicteur. *

Cette mort mit Adrien dans de nouvelles irresolutions, sur le choix d'un successeur; mais il le fixa enfin sur Tite Antonin qu'il adopta, à condition que celuy-ci adopteroit Marc Aurele, & Lucius Verus fils de celuy qui venoit de mourir. Cet-

ne vivroit pas long tems aprés son adoption. On luy entendit chanter souvent ces vers de Virgile :

Ostendent terris hunc tantum fata neque ultra
Esse sinent.

Un de ces Sçavans; dont l'Empereur étoit toûjours environné, ayant un jour voulu continuer ces vers & dire :

Nimium vobis romana propago.
Visa potens, superi, propria hac si dona fuissent.

Adrien répondit que cela ne pouvoit point convenir à Verus, mais bien ce qui suit :

Manibus date lilia plenis.
Purpureos spargens flores, animamque nepotis
His saltem accumulem donis & fungar inani
Munere.

L'on ajoûte qu'aprés qu'Adrien eut adopté Verus, qu'il sçavoit devoir bien-tôt mourir, il dit en raillant, qu'il avoit adopté un Dieu & non un fils, Adrien avoit beaucoup aimé Verus, & trop pour la reputation de l'un & de l'autre, car les malins donnerent à cette adoption de honteux motifs,

te action fit beaucoup d'honneur à son discernement ; mais il la ternit étrangement par les cruautez dont il signala la derniere année de sa vie. Servien son beaufrere & Fuscus furent les premiers immolez à sa fureur ; & Adrien, pour luy donner un pretexte, les accusa d'avoir aspiré à la tyrannie. Catilius Severus Prefet de Rome, fut degradé parce qu'il avoit songé à se saisir de l'Empire, & il perdit la Dignité qu'il possedoit, pour avoir voulu s'élever à celle que son ambition recherchoit. Mais la victime la plus illustre & en même tems la plus infortunée, fut l'Imperatrice Julie Sabine, que ce cruel Empereur fit mourir lorsqu'elle trouvoit dans les maux de son Epoux l'esperance d'un meilleur sort. Adrien, après l'avoir persecutée impitoyablement, ne voulant pas qu'elle trouvât dans sa mort un motif de joie & une ressource à ses chagrins, la traita avec tant de cruauté, qu'il la contraignit à se faire mourir, ou peut-être il l'empoisonna, comme plusieurs le crurent. Ainsi perit cette Princesse infortunée, par la trahison & par la brutalité de celuy qu'elle avoit élevé à la souveraine puissance. Il ne laissa point de luy procurer la consecration & d'en faire une Deesse, comme si son impieté, par cette Apotheose, eût pû rendre heureuse

après sa mort, celle que sa fureur avoit rendu si malheureuses durant sa vie. Le Senat par cette sacrilege ceremonie augmenta le nombre de ses Divinitez, il accorda des honneurs injustes à celle à laquelle plusieurs de ce corps en avoit refusé de ligitimes sur la Terre.

La mort d'Adrien suivit de près celle de Sabine. Ses douleurs s'aigrirent tous les jours, & au lieu de trouver quelque soulagement dans la science des Medecins, il se plaignit qu'ils l'avoient tué. Il se fit porter à Bayes dans la Campanie, pour chercher la guerison de ses maux dans le changement d'air; mais comme bien-loin d'observer le regime qui pouvoit les alleger, il mangeoit au contraire les viandes qui luy étoient les plus nuisibles, il hâta sa fin. Il la sentit venir dans de grandes sollicitudes sur l'avenir : il les exprima dans des vers 9) qu'il fit, & qui ont rendu celebres les derniers momens de sa vie défaillante. Il mourut enfin à Bayes entre les bras de Tite-Antonin qu'il avoit fait venir, & son corps fut brûlé dans la Maison de Ciceron à Puzol.

9 S'il est vray qu'Adrien fut inquiet sur la destinée que son ame devoit avoir après qu'il auroit cessé de vivre, le tems auquel il fit ces vers, n'étoit gueres le tems de badiner :

Anima uagula, blandula
Hospes, comesque corporis
Quæ nunc abibis in loca
Pallida, rigida, nudula,
Nec ut soles dabis jocos.

Un des plus sçavans & des plus celebres Academiciens que nous ayons, à tourné ces vers en ceux-ci :

Ma petite Ame, ma Mignone,
Tu t'en vas donc, ma Fille? & Dieu sçache ou tu vas:
Tu pars seulette & tremblotante helas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?



FAUSTINE LA MERE

Femme d'Antonin le Debonnaire.

LE nom de Faustine est autant fameux dans l'Histoire, que celuy de Messaline, & connu par d'aussi honteux endroits. Dans les Imperatrices qui ont porté ces deux noms, l'on trouve les mêmes vices, les mêmes inclinations, les mêmes dereglemens ; car je ne vois point que la femme de Marc-Aurele ait droit de rien reprocher à l'épouse de Claude, & que l'on puisse dire que Faustine la mere, ait été plus sage que Statilie Messaline, que Neron épousa, après qu'il eut tué Popée.

Annia Galeria Faustina étoit fille d'Annius 1) Verus & sœur d'Ælius Verus, que l'Empereur Adrien declara Cesar, & qui mourut bien-tôt après avoir reçû cet honneur. Sa famille étoit très-ancienne, & ses ayeux qui étoient originaires de Fayence 2)

1 Annius Verus est apellé aussi Cejonius Commodus. Plusieurs luy donnent le nom de Lucius Aurelius, d'autres le nomment simplement Verus.

2 Fayence que les Italiens nomment *Faënza*, est située entre Imola & Forli dans la huitiéme region de l'Italie. Elle est fameuse par sa vaisselle. Pline parle fort des beaux Lins qu'elle produit.

avoient exercé dans Rome les plus beaux & les plus importans emplois avec autant de suffisance que de probité ; mais la splendeur de sa naissance, & le credit que son frere avoit auprès d'Adrien, qui ne l'aimoit sans doute que trop, ne contribuerent peut-être pas tant à sa fortune, que sa beauté. Ses Medailles nous la representent avec tous les traits d'une personne fort aimable. (*a* Elle avoit un air tendre & gracieux, une humeur enjoüée & folâtre, des manieres libres, une complexion amoureuse, & elle aimoit avec ardeur les plaisirs & les divertissemens, & y attachoit son ame, funeste penchant qui la conduisit aux plus grands dereglemens.

Elle avoit pour mere Rupilia Faustina fille d'un certain Rupilius Bonus Consulaire d'une famille peu connuë, & sans doute fort obscure. (*b* Il y en a même qui pretendent qu'il n'est traité de Consulaire, que pour avoir eu l'honneur de porter les Ornemens de Consul, ou tout au plus pour avoir té subrogé à cette Charge ; car son nom ne se lit point parmi les Consuls ordinaires. 3)

a Capitolin. in Tit. Antonin. *b Casaubon not. in Capit. l.*

3 Après qu'Auguste eut fait le partage des Provinces soumises à l'Empire Romain comme je l'ay rapporté dans les Notes du premier Tome, celles qui étoient du partage du Peuple furent gouvernées par des Senateurs qui avoient été Consuls ou Preteurs. Ils portoient tous

Il y a apparence que ce fut la beauté de cette (c Romaine, qui luy procura l'illustre alliance qu'elle fit en devenant l'Epouse d'Annius-Verus, qui d'un côté, descendoit de la race de Numa-Pompilius, & d'un Roy des Saletins, de l'autre; quoyqu'il en soit, de ce mariage naquit Faustine, dont nous parlons, & qui fit de si honteuses taches à l'éclat de sa naissance.

Si Verus & son Epouse prirent soin d'inspirer la vertu à leur fille, il faut avoüer qu'ils travaillerent sur un fond fort ingrat, & l'on ne peut attribuer qu'à la depravation de son naturel, les impudicitez dont elle se soüilla; malheureuse inclination qu'elle eut commune avec Ælius Verus son frere, dont la vie fut si licentieu-

c *Eutrop.*

le titre de Proconsuls, & n'exerçoient leur charge & leur pouvoir qu'au nom du Senat. Comme il falloit beaucoup de Proconsuls, & qu'en ne faisant que deux Consuls par an, on ne pouvoit point avoir beaucoup de sujets pour leur donner le Gouvernement des Provinces, on faisoit plusieurs Consuls dans une année, sans pourtant qu'il y en eût plus de deux à la fois: mais aprés que les premiers Consuls avoient exercé leur charge durant quelque mois, on leur substituoit d'autres Consuls qu'on appelloit les petits Consuls; & que les sçavans appellent aujourd'huy les Consuls Subrogés. Les deux premiers Consuls de chaque année étoient les seuls reconnus durant toute l'année dans les Provinces. On les appelle Consuls ordinaires, pour les distinguer des subrogés.

se, & dont les débauches donnerent tant de chagrin à son épouse Fadille, qui en fit assez souvent des vacarmes fort importuns, & fort inutiles.

Faustine outre la noblesse de son extraction & le merite de sa beauté, avoit des manieres fort engageantes ; elle badinoit avec grace, railloit avec esprit, & dans sa personne étoient répandus beaucoup d'agrémens ; (d mais elle faisoit tout avec une certaine liberté fort opposée à la modestie de son sexe : c'étoit sur tout dans les parties de plaisir, que s'affranchissant des regles de la bienseance, elle donnoit carriere à sa belle humeur, ne mesurant ni ses paroles, ni ses actions ; faisant paroître en tout de grandes dispositions au libertinage. Il est vray qu'on pouvoit attribuer l'indiscretion de ses discours & l'irregularité de ses démarches, aux saillies d'une jeunesse volage, plutôt qu'à la force du panchant, & on avoit lieu d'esperer que le mariage fixeroit un cœur, qui, dans la vivacité de ses desirs naissans, étoit incapable de retenuë, & que la raison corrigeroit les défauts de l'âge ; mais rien ne put vaincre la resistance de son temperament ; & ses passions se fortifiant par l'habitude, ne trouverent ensuite aucun frein assez fort,

d *Capitolin.*

pour retenir leur fougue.

Il y a apparence que l'humeur trop gaye de Faustine porta ses Parens à la marier de bonne heure, & certainement ils ne pouvoient luy donner un Epoux plus digne de tous ses empressemens, que Tite-Antonin Romain, d'une noblesse ancienne & d'un merite accompli. Il tiroit son origine de la Ville de Nismes en Languedoc, d'où ses ayeux étoient sortis pour aller habiter en Italie. Sa famille demeura durant quelque tems dans l'obscurité ; mais elle fut illustrée par les deux Consulats, qu'exerça Titus-Aurelius qui fut élevé par son merite à cette haute dignité, après avoir passé par tous les degrez d'honneur. Il eut pour fils Aurelius-Fulvius qui s'acquit la reputation d'un homme droit & incorruptible, & qui fut aussi honoré du Consulat : celuy-ci eut de son Epouse Aria-Fadilla, Titus-Aurelius-Fulvius Bojonius-Antoninus, connu depuis son élevation à l'Empire sous le nom d'Antonin, & qui fût un des plus grands Princes que Rome eut vû sur le Trône : aussi avoit-il reçû de la nature & de la fortune, tous les avantages & toutes les vertus qu'on peut souhaiter dans un Monarque. (*e* Il étoit d'une taille avantageuse & propor-

e Capitolin. Spon.

tionnée, d'une phisionomie aimable, étalant sur son visage toûjours serain, un air de douceur & en même tems de majesté qui luy gagnoit tous les cœurs, & l'on trouvoit que dans les traits il avoit beaucoup de ressemblance avec Numa-Pompilius, dont il faisoit revivre les vertus. (f Il étoit liberal sans prodigalité, magnifique sans faste, poli sans affectation, d'un commerce aisé & agreable, enjoüé dans ses entretiens, exempt d'ambition dans sa vie privée, d'orguëil & de fierté dans ses dignitez, & partout honnête homme. Il se faisoit estimer par sa probité, par son érudition & par son éloquence, & se faisoit aimer par sa moderation, par sa bonté, par sa douceur; vertus qui firent la gloire & de son regne, & qui luy acquirent le surnom de Debonnaire, qui fait plus d'honneur à sa memoire, que tous ces Titres pompeux qu'on donnoit aux autres Empereurs, & où il y avoit plus de flaterie & de vanité, que de merite & de verité.

De si rares qualitez, firent bien-tôt con noître Antonin & luy procurerent les plus beaux emplois. Il exerça la Quêture avec magnificence, la Pretuie avec splendeur, & tout avec tant de sagesse & de capacité, qu'on le jugea digne du Consulat; écla-

f *Marc. Anton. de Vit. 1. lib. 1. Eutrop. Aur. l. Vict.*

tante dignité, dans laquelle il eut pour collegue Catilius-Severus Senateur ambitieux, qu'Adrien auroit fait Empereur s'il n'eut découvert qu'il souhaitoit trop de le devenir.

Ce fut durant l'exercice de ses importans emplois qu'il épousa Faustine: mariage, qui fut la source de tous ses chagrins, parce qu'il l'attacha à une personne d'un caractere fort opposé au sien. Faustine dans le printems de sa vie, ne demandoit que jeux, réjoüissances, divertissemens. Antonin dans la maturité de son âge où il étoit pour lors parvenu, étoit grave & circonspect, & sa retenuë n'étoit gueres du goût d'une jeune personne, dont l'humeur badine ne cherchoit qu'à folâtrer & à rire.

Une Epouse de ce caractere, est d'assés difficile garde. La fidelité conjugale se trouve fort exposée dans les irruptions de son temperament, & il est fort à craindre qu'une femme qui aime tant les divertissemens, n'en prenne quelqu'un qui ne soit pas tout-à-fait innocent. Faustine née avec un cœur tendre & ardent pour les plaisirs, regarda comme une contrainte gênante, la bienseance & la retenuë que le mariage exigeoit d'elle. Le merite d'Antonin ne pût la défendre contre des attentats, que formoient sur son honneur des Amans em-

pressez, qui par leurs maximes empoisonnées, & leurs seductrices adulations l'entretenoit dans les vicieuses inclinations avec lesquelles elle étoit née. (g Elle vécut d'abord après son mariage avec sa liberté ordinaire : elle donna ensuite dans la galanterie, & secoüant peu à peu toute pudeur, elle s'engagea si fort dans le crime, que ses desordes servirent de matiere à la raillerie publique.

On ne sçauroit disconvenir qu'Antonin ne fût pleinement instruit des infidelitez de sa femme, dont elle faisoit retentir toute la Ville. Peu jalouse de sa reputation, elle ne se soucioit pas de sauver même les apparences. Les démarches, les manieres & les libertez qu'elle se permettoit, tout marquoit la dépravation de son cœur, & quand Antonin n'auroit pas eu assez d'esprit pour connoître son malheur, il avoit des amis trop attachez à ses interêts, pour luy laisser ignorer que son épouse étoit la fable de Rome. Cependant il n'usa point de severité à son égard, & quoyqu'il connût toute la honte de sa conduite, & que son cœur en fût penetré d'une amere douleur, il dissimula son chagrin & le renferma dans son ame.

g. Capitolin. in Tit. Anton.

Le libertinage n'eſt ſans doute jamais excuſable ; mais celuy de Fauſtine l'étoit d'autant moins, que pluſieurs puiſſantes conſiderations devoient la retenir dans les bornes d'une conduite reguliere. Elle avoit un Epoux dont elle poſſedoit toute la tendreſſe & qui étoit digne de la ſienne. Son mariage avec Antonin ne l'avoit point entierement ſouſtraite à l'autorité de ſes Parens, dont elle devoit craindre les corrections ; elle devoit d'ailleurs des exemples de ſageſſe aux enfans qu'elle avoit, & leur éducation auroit dû être l'objet de ſes ſoins, & la dérober à ſes plaiſirs ; mais ſa paſſion triompha toûjours de ſa raiſon : elle ſuivit ſes deſirs & non les avis qu'on luy donnoit, elle ne craignit ni le reſſentiment de ſon Epoux qu'elle connoiſſoit incapable de vangeance, ni l'indignation de ſes Parens dont elle mépriſoit les leçons ; & au lieu d'inſpirer par ſon exemple la vertu à ſes enfans, elle fraya cette voie de diſſolution dans laquelle nous verrons marcher Fauſtine, la ſeul fille qui luy ſurvéquit, laquelle, formée ſur un ſi infâme modelle, devint un monſtre horrible d'impureté.

Si Galerius-Antoninus & ſon frere, fils de Fauſtine, moururent avant ou après l'élevation de leur Pere à l'Empire, c'eſt un fait

sur lequel les Sçavans ne sont pas d'accord, & l'Historien n'en dit rien ; 4) mais elle nous aprend que l'aînée des filles dont on ignore le nom, & qui avoit été mariée à Lamia-Silanus, mourut avant le départ d'Antonin pour l'Asie, 5) où l'Empereur l'envoya avec le caractere de Proconsul. Faustine l'y accompagna, & elle se seroit volontiers passée sans doute de faire ce voyage qui l'enlevoit à ses delices de Rome, où sa beauté, ses complaisances & sa gayeté luy attiroient tant d'adorateurs ; mais il fallut

4 Un moderne dit que Faustine eut de son mariage deux fils, & une fille qui fut mariée à M. Aurele, mais il est sûr qu'elle eut une autre fille qu'on maria à Lamia-Silanus. Nous devons à Tristan la découverte des noms d'un des fils d'Antonin qu'il appelle Galerius-Antoninus, mais je ne crois point avec luy qu'ils fussent vivans lors de l'adoption de leur pere. Car il y a apparence qu'Adrien n'auroit pas obligé Antonin de se choisir des successeurs Etrangers, s'il en avoit pû choisir dans sa famille. On peut même conjecturer avec fondement qu'Adrien n'auroit pas appellé Verus à l'Empire si Antonin eut eu des enfans pour luy succeder, puisque quoiqu'il eut adopté Ælius-Verus Cæsar pere de Verus, il n'avoit nullement le dessein de le declarer son successeur, mais il songeoit à choisir un sujet plus propre pour gouverner l'Empire, comme en effet il adopta Antonin.

5 Quoiqu'on donnât le Gouvernement des Provinces du partage du Peuple à des Senateurs qui avoient été indifferemment Preteurs ou Consuls, l'Asie & l'Afrique étoient particulierement destinées pour ceux qui avoient été Consuls. On regardoit l'Asie comme un des plus importans Gouvernemens, à cause de l'utilité qu'en recevoit la Ville de Rome. Le Proconsul qui étoit envoyé en cette Province ne pouvoit y aller que par mer, & il falloit qu'il allât descendre à Smyrne qui étoit la Ville *Ma-*

qu'elle suivît malgré elle son Epoux en Orient. Il y reçut des presages de la Souveraine puissance à la quelle il devoit parvenir, & y donna des témoignages éclatans d'une moderation & d'une douceur que nul accident ne pouvoit surprendre; l'on raconte même qu'il signala son entrée dans son Gouvernement, par un acte de bonté qui est une belle preuve de sa *debonnaireté*.

Cette illustre Proconsul étant arrivé à Smyrne, se logea dans la Maison du So-

trice. L'Empereur Antonin ordonna par un Edit qu'il donna à la priere des Asiatiques, qu'à l'avenir les Proconsuls destinés pour Gouverner l'Asie iroient par mer : & ce fut dans le dessein d'épargner de grandes dépenses qu'étoient obligées de faire les Villes par où passoient ces Magistrats qui les fouloient par leurs passages. Il falloit aussi que la Flote du Proconsul abordât au lieu où avoient acoutûmé d'aborder les autres Proconsuls; car tous les Proconsuls entroient dans la Province par le même endroit. On aimoit mieux que le Proconsul n'emmenât pas avec luy sa femme, mais il ne luy étoit pas défendu; on l'avertissoit toutesfois qu'il se rendoit responsable de toutes les actions de sa femme. Le Proconsul nouveau marquoit le jour auquel il arriveroit dans sa Province au Proconsul à qui il succedoit, afin qu'une arrivée inopinée ne causât pas de trouble. Il défendoit aux Habitans des Villes qui se trouvoient sur sa route de venir au-devant de luy, & les exhortoit de le recevoir chacun dans leur Ville. C'étoient là les principales formalités qu'observoient les Proconsuls. Auguste avoit auparavant défendu aux Provinces de rendre aucun honneur extraordinaire aux Gouverneurs durant l'exercice de leur charge, ni deux mois après, parce que plusieurs Gouverneurs achetoient ces honneurs en souffrant beaucoup de crimes.

phiste Polemon, 6) parce qu'outre qu'elle étoit la plus commode, elle n'étoit point habitée, à cause que le maître n'étoit point à Smyrne : le jour même qu'Antonin s'y logea, Polemon arriva fort tard. C'étoit un homme plein de luy-même, & d'une si sotte & si insolente vanité, qu'il se croyoit égal aux Dieux. La faveur où il étoit auprès de l'Empereur qui aimoit assez les gens de cette profession, soûtenoit sa fierté & le rendoit si impertinent, qu'il ne ménageoit personne : Cela parut dans cette occasion. (b Ce Sophiste ayant trouvé sa Maison occupée par le Proconsul qui venoit d'arriver, remplit la ruë de ses emportemens, & après s'être plaint fort brutalement de l'entreprise d'Antonin, il eut la lâche dureté, de luy faire dire qu'il vouloit qu'il sortît sur l'heure de sa Maison, & qu'il n'avoit qu'à aller chercher gîte ailleurs, sans faire reflexion, ou sans vouloir se rendre à celle qu'on luy faisoit faire, qu'il devoit

b *Philostrat. vit. Polem.*

a Il ne faut pas confondre ce Polemon avec d'autres Philosophes de ce nom. Celuy dont nous parlons étoit natif de Laodicée de Carie. Il tint un rang fort considerable à Smyrne, & fut député vers l'Empereur Adrien par les Habitans. Adrien reçut avec honneur ce Député, & luy donna des marques de son estime. Cela enfla l'orgueil de ce Sophiste, qui devint si insolent, qu'il ne regardoit personne au-dessus de luy.

garder des ménagemens avec un Proconsul qu'il étoit d'angereux d'irriter, qu'il ne pouvoit point exiger qu'à une heure si induë, la femme d'un Proconsul Romain fatiguée d'un long voyage quittât son lit & en cherchât un autre parmi les tenebres ; qu'il devoit du moins attendre au lendemain à demander sa Maison.

Un Gouverneur qui n'auroit pas eu toute la moderation d'Antonin, auroit puni l'incivilité de Polemon, & l'emportement brutal de ce Sophiste impoli, l'auroit angagé à ne pas luy ceder la Maison qu'il avoit choisie pour son logement, & que l'autorité que luy donnoit sa dignité luy ermettoit d'occuper ; mais Antonin por-a plus loin sa bonté & sa complaisance, ar ne voulant pas rester un seul moment ans une Maison malgré le maître, il quitta Polemon son logis, quoyqu'il fut minuit, : employa une bonne partie de la nuit à en ouver un autre. Cette avanture au reste t sçûë à la Cour, & on y eut autant d'ad-iration pour la douceur d'Antonin, que indignation pour l'insolence du Sophiste. Irien qui aimoit Polemon eut du cha-in de son impolitesse, & craignant qu'el-ne fît pour Antonin un sujet de ressenti-nt contre ce Philosophe, il prit des mesu-pour le remettre dans ses bonnes graces.

Antonin se fit aimer en Asie, pour les mêmes vertus qui le faisoient aimer à Rome. *i*) Il tint une conduite si judicieuse & gouverna cette Province avec tant d'équité, de prudence, & de bonté, qu'il effaça la gloire de son ayeul, qui l'avoit gouverné avec une sagesse qui a été tant vantée. L'Empereur apprit avec joie la haute estime où Antonin étoit dans l'Orient, & comme il avoit beaucoup de confiance dans la solidité de ses conseils, il le rappella auprès de luy, pour prendre ses avis dans les affaires. Il y a apparence que Faustine ne fut pas fâchée de quitter l'Asie & de retourner à Rome pour y renoüer ses intrigues : en effet elle y renouvella ses galanteries, & plus son mari se faisoit estimer par la sagesse de ses mœurs, plus elle se décrioit par la licence de sa vie. Antonin devoroit en secret des plaisirs si cuisans, & par une trop molle clemence, il pardonnoit mal-à-propos des dereglemens qu'il auroit dû punir. C'étoit sans doute par des endroits plus glorieux, qu'il devoit chercher à meriter le Titre de Debonnaire ; mais soit qu'il fût incapable de la moindre violence, soit qu'il craignît que sa severité aigrît le mal qu'elle vouloit guerir, soit qu'il crût couvrir son des-

i Capitolin

honneur

honneur en le dissimulant, (k il permit toûjours à sa bonté de solliciter pour Faustine, qui ne manqua point de faire un très-mauvais usage de l'indulgence de son Epoux, & de fournir au Public la matiere les plus sanglantes railleries.

Rien n'enhardit tant au crime, que l'impunité & le mauvais exemple. Faustine ne vivoit tranquile dans son libertinage, que parce que ses excès n'étoient point punis. Antonin n'avoit pas la force de s'armer de severité contre une Epouse qui le deshonoroit, Annius-Verus dans une viellesse presque caduque & sur le panchant de sa vie, n'étoit point en état d'écclairer les démarches de sa fille, & Ælius-Verus au lieu de donner à sa sœur de sages leçons, luy donnoit au contraire de mauvais exemples, & comme si une même naissance leur avoit donné les mêmes inclinations, il se plongeoit dans les mêmes desordres. En effet jamais homme n'a été plus voluptueux : non content des plaisirs ordinaires, il en inventoit de nouveaux, & rafinoit sur ceux qu'avoient recherché les Princes les plus effeminez ; & entre les odieux monumens de sa lubricité que nous trouvons dans l'Histoire, (l il est parlé d'un lit d'une façon particuliere, où sur

k *Capitolin. in Tit. Antin.* l *Spartian. in Æl. Ver.*

des feüilles de Roses, & sous des couvertures de Lys, il commit tant de crimes avec ses infames Concubines. 7)

Fadille sa femme sentoit vivement l'injure que luy faisoit son Epoux ; mais comme elle n'étoit point à beaucoup près aussi souffrante qu'Antonin son beau-frere, elle ne fut pas maîtresse de son chagrin. Elle dit à Verus tout ce que luy inspira sa jalousie : elle luy reprocha ses infidelitez, & le mépris qu'il faisoit d'une Epouse qui avoit droit de ne pas se croire indigne des empressemens qu'il portoit à l'objet étranger, elle le pressa enfin si fort, qu'elle s'attira une réponse fâcheuse ; car Verus se voyant harcelé par Fadille qui revenoit assez souvent à la charge, luy dit un jour brusquement, *qu'on prenoit une femme pour soûtenir l'honneur & la dignité du mariage, & non pas pour en faire les délices, & qu'ainsi elle ne devoit point se formaliser qu'il cherchât des plaisirs hors de sa Maison.* 8) C'est ainsi que par les plus honteux dereglemens, Faustine & Verus de-

7 *Lectum eminentibus quatuor, anacliteriis fecerat, minuto, eticulo undique inclusum eumque fol is rosa quibus demptum esset album, replebat, jacensque cum concubinis, velamine de liliis facto se tegebat, unctus odoribus persicis.*

8 *Patere me per alias exercere cupiditates meas : uxor enim dignitatis nomen est, non voluptatis.*

venoient le ſcandale de Rome, tandis que Fadille & Antonin par la ſageſſe de leur conduite en faiſoit la gloire & l'ornement.

Les débauches de Verus ne nuiſirent pourtant point à ſa fortune. Adrien dont la ſanté s'affoibliſſoit tous les jours, voulant ſe preparer un ſucceſſeur, l'adopta, le fit Preteur, luy donna le Gouvernement de la Pannonie, le declara Conſul, & eut pour luy tant d'égards, qu'une Lettre de ce nouveau Ceſar étoit plus efficace auprès du Prince, que les plus vives ſollicitations des Courtiſans les plus accreditez. Cependant l'on pretend qu'Adrien qui connoiſſoit Verus pour un homme peu propre pour gouverner l'Empire, ne luy auroit jamais remis l'autorité ſouveraine; & que l'adoption qu'il avoit fait de ce Romain, étoit le prix infâme des brutales complaiſances qu'il avoit eu pour l'Empereur, lequel ne les avoit obtenuës qu'à cette honteuſe condition, qu'il ſçavoit ne devoir jamais avoir ſon effet; car il étoit très-perſuadé que Verus mourroit avant luy, ce qui luy faiſoit dire qu'il avoit adopté un Dieu & non un fils, & l'évenement verifia ſes predictions, Verus (*m* mourut quelque tems après ſon adoption, ſans avoir laiſſé d'autre marque de ſa dignité que la pompe de ſes funerailles.

m Spartian. in Æli Ver.

Quoiqu'Adrien n'eut aucune envie d'avoir Verus pour successeur, il ne sçavoit toutefois à qui laisser l'Empire ; mais les vertus d'Atonin le déterminerent en sa faveur ; car voyant que son mal augmentoit tous les jours, il convoqua le Senat & declara qu'il adoptoit Tite Antonin, & ayant fait son Testament il l'institua son heritier & son successeur à l'Empire, (*n* & ajoûta que c'étoit par le conseil & à la persuasion de Polemon qu'il avoit fait ce choix, afin que le prix & le merite de ce service fît oublier à Antonin l'injure qu'il avoit reçû de ce Sophiste à Smyrne.

Ce choix fut la source du bonheur public.. Jamais l'Empire n'eut un plus digne maître. Un des premiers soin du nouvel Empereur, fut de marquer sa reconnoissance à son bienfaicteur, en luy faisant decerner l'immortalité ; il crut qu'il devoit procurer une place dans le Ciel, à celuy qui luy en avoit donné une si brillante sur la Terre ; il n'y reussit pourtant point avec la facilité qu'il s'étoit promis. Le meurtre qu'Adrien avoit fait des plus illustres membres du Senat avoit rendu sa memoire odieuse, & bien-loin que l'on fût porté à luy accorder les honneurs divins,

n *Philostrat. vit. Sophist.*

étoit au contraire d'avis de casser tou-
ses ordonnances, & d'aneantir jus-
'aux vestiges de ses volontez.
Antonin fort affligé de cette resolution,
:ha de la combattre par des raisons qui
ıs le fonds étoient fort judicieuses. (*a*
representa au Senat que dans sa delibe-
ion il avoit beaucoup d'inconsequence,
isque, en cassant la disposition d'Adrien,
refusoient de le reconnoître pour Em-
eur, dans le tems qu'ils témoignoient
ɔir tant de joie qu'il le fût; car enfin,
ûta-t-il, si vous supprimez les dispo-
ɔns du feu Empereur, si vous ne vou-
pas executer les dernieres volontez d'A-
:n, ne cassez-vous point mon adoption
y est contenuë, & ne m'excluez vous
nt de l'Empire qu'il me donne par son
lament? & laissant couler quelque lar-
s, il attendrit les Sènateurs, & leur ayant
changer de resolution, il obtint ce qu'il
ılut; & le Senat fit un Dieu de celuy
avoit été son Tyran.
Antonin signala les commencemens de
Regne, par la grace qu'il accorda à
s ceux qu'Adrien avoit condamnez à la
rt; ne voulant pas, disoit-il, qu'on pût
reprocher d'avoir soüillé son entrée
ıs l'Empire par des executions si odieu-

Dio. lib. 70.

ses ; genereux sentimens, qui sauverent la vie à beaucoup de proscrits, lesquels furent autant de voix qui publierent sa clemence: en effet les Bannis furent rappellés, les Prisonniers furent mis en libertés ; les Arrêts de mort furent revoqués, & le Senat honnora ces témoignages de sa douceur, en luy decernant le surnom de Debonnaire & le Titre glorieux de Pere de la Patrie, qu'aucun Empereur n'avoit si bien merité. Le même Arrêt accorda à Faustine la qualité d'Auguste, & le Senat ne crut point qu'il pût refuser à cette Imperatrice un honneur qu'il avoit decerné à tant d'autres Princesses, malgré les crimes qui les en rendoient si indignes.

L'élevation de Faustine sur le Trône de l'Empire, le Titre pompeux qu'elle venoit de recevoir, le supreme rang qu'elle occupoit, luy demandoient un nouvelle maniere de vivre : elle ne pouvoit plus sans une extreme honte se permettre ces messeances & ces libertez qui l'avoient deshonnorée, & qui ne convenoient point à une Imperatrice sur laquelle tout Rome avoit les yeux ouverts ; mais ces considerations ne purent éteindre en elle le goût des plaisirs, & la passion avoit pris un empire si absolu sur son cœur, qu'il se revoltoit contre toutes les reflexions qui

ient à gêner son penchant.

ıprès que le nouvel Empereur se fut ac-
:té envers Adrien de tout ce que sa re-
noissance pouvoit exiger de luy, il étala
nagnificence envers le Peuple auquel il
:ibua de grandes sommes d'argent, il
a aux Troupes tout ce qu'Adrien leur
it legué, & leur fit en son particu-
des dons considerables. Les Villes d'I-
:, & les Provinces eurent aussi part
s liberalitez (*p* Faustine regarda com-
une prodigalité, la grandeur d'ame
on Epoux, & luy en fit de vifs repro-
:; elle luy dit avec un air chagrin, qu'il
oit se contenter d'avoir épuisé les fi-
ces par ces donatifs, sans vouloir dis-
: ses biens particuliers par des largesses
:iles. Personne n'auroit sans doute
d'une telle œconomie Faustine, qui
ɔit dû en avoir une plus loüable & plus
:ffaire ; & l'on ne se seroit point at-
lu qu'une femme si prodigue de son
neur eut été si ménagere de son bien.
:onin l'auroit certainement quitté d'ê-
ĩ œconome, si elle avoit voulu être
: sage ; mais il ne laissa pas de blâ-
une prudence si mercenaire en répon-
t à l'Imperatrice, que depuis qu'il é-
parvenu à l'Empire, il n'avoit rien qui

:apitolin. in Anton.

fut proprement à luy, parce que son bien s'étant confondu avec celuy de l'Etat, son patrimoine particulier, étoit devenu le patrimoine de la République ; paroles remarquables, qui marquent bien noblement la generosité de son cœur & son amour pour ses Sujets qu'il regardoit comme ses enfans ; aussi prit-il un soin particulier de les rendre heureux. Il extermina les Quadruplateurs ; 9) dans la bouche desquels l'esperance des confiscations rendoit les calomnies si dangereuses : il cassa aux gages tous les Officiers qui étoient inutiles au Public ; & il regardoit comme une chose injuste & honteuse que la Republique payât des gens qui ne travailloient point pour elle : il défendit à tous les Gouverneurs de rien exiger des Provinces : il ne confia l'administration des Charges publiques qu'à des personnes d'une probité reconnuë, il n'entreprit aucune Guerre que par necessité, plus attentif à maintenir la Paix dans l'Empire, qu'à en etendre les bornes ; plus jaloux de la tranquilité publique que de sa

9 Les Quadruplateurs étoient des Denonciateurs qui avoient la quatrieme partie des biens de ceux qu'ils accusoient. C'étoit des gens extremement dangereux, & qui faisoient un mal infini dans Rome ; parce que, pour s'enrichir, ils noircissoient de calomnies ceux qui possedoient d'amples Domaines, dont la quatriéme partie devoit leur revenir pour prix de leur delation.

propre gloire. Il avoit sans cesse dans la bouche cette fameuse parole de Scipion l'Afriquain, qu'il valoit mieux sauver un Citoyen que tuer mille Ennemis. Jamais Prince ne s'est servi de son pouvoir avec plus de moderation : il écoutoit tout le monde avec facilité, & même avec condescendance. L'approche de sa personne, n'étoit interdite à personne, il écoutoit le pauvre & le malheureux sans mépris ; on n'avoit pas besoin d'acheter la faveur d'un Courtisan pour aller jusqu'à l'Empereur, l'entrée du Palais étoit ouverte à quiconque vouloit parler au Prince ; son Regne ne fut point un Regne de trafic pour les Favoris.

Mais de toutes ses belles qualitez, la douceur & la bonté sont celles qui ont paru en luy avec plus d'éclat. Il ne se vangea jamais d'aucune injure, & ceux qui l'avoient le plus vivement offensé n'eurent point à craindre son ressentiment. Il donna en effet un bel exemple de cette moderation à Polemon, qui l'avoit traité à Smyrne avec tant de brutalité. Ce Sophiste ayant sçû qu'Antonin étoit monté sur le Trône, alla à Rome feliciter le nouvel Empereur sur son élevation. Son arrivée à la Cour rappella le souvenir de l'insolence avec laquelle il avoit refusé sa Maison à

Antonin, lorsqu'il y étoit allé excercer son Proconsulat, & on s'attendoit que l'Empereur traiteroit avec mépris, un homme qui l'avoit traité avec impolitesse ; mais Antonin qui sçavoit se mettre au-dessus de ses passions, regardant la vangeance comme une bassesse, reçut Polemon avec des démonstrations d'estime & de consideration, il l'embrassa même avec tendresse, luy fit donner dans le Palais un logement commode, & commanda en raillant qu'on le mît dans un appartement d'où il ne risquât point d'être délogé. Par ce trait ingenieux de raillerie, Antonin voulut faire comprendre au Sophiste qu'il n'avoit pas oublié son incivilité ; mais qu'il n'en avoit point le cœur ulceré : en effet ce ne fut jamais que par quelque trait de raillerie, qu'il fit sentir à Polemon sa faute, afin qu'il s'en corrigeât ; ce qui marquoit aussi que ce n'étoit ni par stupidité, ni par lâcheté qu'il ne se vangeoit point ; mais par vertu & par grandeur d'ame : exemples touchans de douceur & de moderation, lesquels en luy assurant l'amour du Senat & du Peuple, servoient de leçon à tous ceux qui étoient auprès de sa personne ; car c'étoit pour les instruire, & pour leur enseigner la douceur qu'il rappelloit l'outrage que luy avoit fait Polemon à

ıyrne. Il le fit fort agreablement un jour
ı'un Acteur qui avoit été chassé du Theâ-
: par ce Sophiste, fut se plaindre à An-
nin de cette violence; car (*q* ce Prince
y ayant demandé à quelle heure il avoit
: chassé, & l'Acteur luy ayant répondu
e c'étoit à midi; & moy, répliqua l'Em-
eur, je le fus à minuit, & je ne m'en
ignis point.

Il y avoit déjà trois années qu'Anto-
ı gouvernoit l'Empire avec cette sages-
& cette bonté qui faisoient la felicité
blique, lorsque Faustine sa femme mou-
dans sa trente-septiéme année. Ses dé-
ıches qui avoient causé à l'Empereur des
ıgrins si vifs & si cuisans, devoient luy
ır preparé depuis long-tems des mo-
de consolation, il ne laissa pas de re-
ter cette Imperatrice, malgré l'oppro-
de sa vie. Il luy fit accorder tous les
ıneurs qu'on avoit decernez aux autres
peratrices, & la fit mettre dans le Ciel,
le Senat avoit auparavant placé les A-
pines & les Messalines. Rupilie-Faus-
: étoit encore vivante; elle reçut les
nplimens que la bienseance fait faire
s ces occasions, 10) & eut la satis-

q Philostrat. vit. Polem.

Faustine, lorsqu'elle avoit trente six ans trois mois onze jours. On dedia une Inscription à Fau-

faction de voir l'Empereur son beau-fils, faire rendre à la memoire de Faustine des honneurs particuliers ; car Antonin non content de luy avoir fait décerner l'Apotheose, & d'avoir fait célebrer à sa gloire des jeux somptueux, luy fit bâtir un Temple, qu'il remplit des Statuës de cette infame Divinité, & par un privilege singulier, il fit ordonner qu'on porteroit solemnellement son image dans les spectacles du Cirque.

Après que l'Empereur eut soulagé sa douleur, par les honneurs qu'il fit rendre à la memoire de son Epouse, il se donna tout entier au gouvernement de l'Etat. Il répara les anciens Edifices, & en fit bâtir de nouveaux : il soulagea les Provinces, que la peste, la famine & les tremblemens de terre avoient fort desolées, & sur tout Cizique, 11) où croula pour lors

stine sa mere, & c'est de là que nous apprenons l'âge de cette Imperatrice, & que lors de sa mort, sa mere étoit vivante.

MEMORIAE
DIVAE FAUSTINAE AUG.
PIAEQ; CLARISSIMAEQ;
RELICTA MATRE INFELICISSIMA
VIXIT ANN. XXXVI. MENS. III.
DIEB XI.

11 Cizique étoit une des plus fameuses Villes de la Grece, soit pour sa grandeur, soit pour sa beauté. Elle étoit située dans une Isle dans la Propontide, laquelle

ce fameux Temple qu'on y voyoit, le plus beau & le plus grand qu'il y eut au monde. Il fit aussi rebâtir à ses propres dépens les Maisons que le feu avoit consumées à Carthage, à Narbonne & à Antioche, & l'on peut dire qu'il n'y eut point de Province où l'on ne trouvât quelque monument de ses liberalitez, de sa compassion ou de sa magnificence.

Jamais Prince n'a eû l'ame plus pacifique, & n'a été cependant plus redouté. Les Peuples les plus éloignez ploïoient sous son autorité, parce qu'ils aimoient sa douceur & sa droiture : il regnoit dans les Provinces aussi souverainement que dans Rome, son nom étoit respecté des Princes alliez de l'Empire Romain, des Etrangers & des Barbares même, & il maintint le repos & la tranquilité de la Republique par sa seule réputation, avec plus de gloire que ses Prédecesseurs n'avoient fait par la force des armes.

toit jointe par deux Ponts à la terre ferme. La Ville étoit celebre par ses Forteresses, ses Tours & la Forteresse tout de marbre. Mais l'ouvrage le plus digne d'admiration qu'on voyoit dans Cizique, étoit ce Temple superbe, qui, en grandeur & beauté, surpassoit tous ceux de l'Asie. Les colonnes avoient quatre aûnes d'épaisseur, cinquante coudées de hauteur, & chaque colonne n'étoit que d'une seule piece. Cizique n'est plus renommée que par le marbre que donne l'Isle de ce nom.

Un des plus grands services qu'il pouvoit rendre à l'Empire, fut d'inspirer des sentimens de vertu à Marc-Aurele, qu'il avoit adopté, & qui devoit luy succeder conjointement avec Lucius-Verus, conformément à la disposition d'Adrien. Il luy donna des Precepteurs de reputation, & fit venir exprès de la Ville de Chalchis le celebre Appollonius, dont l'arrogance fournit à Antonin une occasion de faire voir son extreme bonté. Ce Philosophe étant arrivé à Rome, au lieu d'aller droit au Palais, logea dans une Maison particuliere. L'Empereur ayant été averti de son arrivée, l'envoya querir pour luy remettre l'éducation de son fils adoptif; mais Apollonius plein de sa morgue Philosophique, regardant fierement l'Envoyé de l'Empereur, luy dit que ce n'étoit pas au Maître à aller trouver le Disciple; mais au Disple à aller trouver le Maître. Antonin ne s'offença point de cette impertinente & sotte vanité; mais il s'en mocqua, & tourna en ridicule ce Sophiste arrogant. Je suis surpris, dit-il, qu'un si grand Philosophe, ait trouvé le chemin plus long de son logis aux Palais, que de Chalchis à Rome; luy donnant à entendre par cette raillerie, que puisqu'il étoit venu exprès de Chalchis à Rome pour trouver son Disciple,

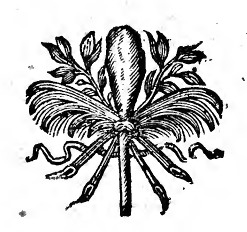
il pouvoit bien ſans ſe faire tort achever la route, & pouſſer juſqu'au Palais.

On ne peut point douter qu'Antonin n'ait eu un ſoin particulier, de l'éducation de Fauſtine ſa fille, puiſqu'il prit tant de précautions pour bien faire élever ſon fils adoptif. Mais il ne trouva point dans celle-là, de ſi heureuſes diſpoſitions que dans l'autre. Marc-Aurele ſe forma ſur les vertus d'Antonin. Fauſtine imita les crimes de ſa mere : nous verrons qu'elle porta l'impudicité aux plus affreux excès. Antonin n'en fut pas le témoin ; car il mourut dans la vingt-troiſiéme année de ſon Regne, après avoir gouverné l'Empire avec tant de ſageſſe, de juſtice, de moderation, de douceur, & même avec tant de gloire, qu'on auroit pû dire de luy avec beaucoup plus de raiſon, que de Trajan & d'Auguſte, qu'il ne devoit jamais naître ou qu'il ne devoit jamais mourir. Il donna ſur les dernieres années de ſa vie, ce fameux Edit que Saint Auguſtin 12)

12 S. Auguſtin parle de cette Loy, dont aucun Juriſconſulte ne fait pourtant point mention. Ulpien rapporte les termes d'Antonin dans la Loy 13 du Digeſte au titre *ad leg. Juliam de adult. Judex adulterii ante oculos habere debet & inquirere, an maritus pudice vivens, mulieri quoque bonos mores colendi auctor fuerit. Periniquum enim videtur eſſe, ut pudicitiam vir ab uxore exigat quam ipſe non exhibeat, &c.* Sur quoy Godefroy dans ſes Notes ſur cette Loy rapporte une belle pa-

a tant loüé, & par lequel il étoit défendu aux maris d'accuser leurs femmes d'adultere, lorsqu'ils étoient eux-mêmes coupables du même crime, & il soûmit ces maris infideles aux peines établies contre les femmes de ce caractere. Jamais Empereur n'a été tant regretté, ni de ses sujets, ni des Etrangers, qui avoient une si haute idée de son integrité, qu'ils le prirent souvent pour arbitre de leurs differens.

role de Lactance. *Exemplo enim est ut id exigas quod continentia docenda uxor est, ut e caste gerat. Iniquum præstare ipse non possis.*



FAUSTINE LA JEUNE

Femme de Marc-Aurele, surnommé le Philosophe.

L'Amour & l'étude de la Philosophie, ne sont pas dans les maris, un attrait qui leur attire toûjours les empressemens de leurs femmes. La trop grande sagesse des Epoux, est bien souvent la cause ou le pretexte des déreglemens de leurs Epouses ; & qui sçait si Faustine la Jeune auroit été si libertine, si Marc-Aurele eût été moins Philosophe? Elle étoit fille de Tite-Antonin, comme nous l'avons vû, & dans cet Empereur elle avoit le modele le plus achevé de toute sorte de vertus ; mais le poids de son panchant corrompu, l'emporta sur une si sage éducation. C'est fort inutilement, & presque toûjours sans fruit, que l'attention la plus soigneuse cultive un fond, quand la nature l'a formé ingrat & mauvais. Faustine née avec des inclinations dépravées, imita les crimes de sa mere, comme s'il eût été fatal à celles de ce nom d'être déreglées. Il est vray que si le visage est le

miroir de l'ame, l'on ne devoit pas attendre de cette Princesse une vie fort sage, sa Phisionomie annonçoit son humeur & le panchant de son cœur. Elle avoit la tête petite, (a le visage un peu avancé, le col long, les yeux petits, mais fort vifs, & tout l'air d'une étourdie : incapable de reflexion & de retenuë, de remords comme de scrupule, elle ne sçut jamais opposer aux saillies de son temperamment, les devoirs de la bienseance, & l'on trouve peu de Princesses qui ayent porté leurs crimes à des excès si honteux. Il est sans doute que la négligence avec laquelle Marc-Aurele éclaira sa conduite, & les complaisances aveugles qu'il eut pour elle, contribuerent beaucoup à son libertinage. C'est à des desordres affreux qu'aboutit pour l'ordinaire une licence impunie. Un mari qui veut faire l'aveugle sur la conduite de son Epouse, se trahit soy-même ; & il est très-dangereux de laisser une trop grande liberté à certaines femmes, lesquelles ne s'en servent que pour deshonorer la main trop indulgente, qui ne sçait pas tenir en bride leurs passions.

L'Empereur Adrien en adoptant Antonin, ordonna que celuy-cy donneroit Faustine sa fille à Verus ; mais dès qu'il

a *Spon. recher. Curi. d'Antiq.*

fut mort, Antonin (b qui voyoit une trop grande disproportion d'âge entre sa fille & Verus, prit une resolution opposée à l'intention d'Adrien, & forma le dessein de la marier avec Marc-Aurele, quoyqu'il eut déja fiancé Cejonie fille de Lucius-Cejonius-Commodus. 1)

Marc-Aurele étoit d'une des plus illustres familles de Rome. Il descendoit de la race de Numa-Pompilius, dont il faisoit revivre la sagesse & la pieté. Il s'apelloit Annius-Verus ; 2) mais dès qu'il eut été adopté, il prit le nom de Marc-Aurele. Ses ancêtres avoient toûjours tenus

b *Capitolin in Marc-Aurel.*

1 Il y a des Auteurs qui pretendent que Marc-Aurele avoit été accordé avec la Princesse Fabia fille d'Elius-Verus Cesar, qu'Adrien avoit adopté. M. de Tillemont le croit ainsi ; cependant Jules-Capitolin dit positivement que la fille de Lucius-Cejonius-Commodus luy avoit été destinée. *Usus est etiam Commodo Magister, cujus ei affinitas fuerat destinata*, & dans le même endroit, cet Historien en parlant de Marc-Aurele dit : *Virilem togam sumsit 15 ætatis anno, statimque ei L. Cejonii Commodi filia desponsata est ex Adriani voluntate.* Je sçay qu'il est surprenant que les Auteurs ne parlent point de cette fille de Cejonius, & qu'on ne peut pas bien démêler qui étoit ce Commodus qui fut un des Precepteurs ou des Maîtres de Marc-Aurele ; mais je ne vois pas que le silence des Historiens sur la vie & la destinée de cette Romaine, doive faire conjecturer que Marc-Aurele fiança Fabia, aprés qu'ils ont dit qu'il fiança la fille de Cejonius.

2 Marc-Aurele est trés-souvent marqué dans l'Histoire sous le nom d'Antonin : il est vray qu'on le distingue de son predecesseur par le pronom de Marc.

dans le Senat un rang distingué ; mais ses vertus personnelles le rendirent beaucoup plus illustre que sa naissance & que ses alliances, quoyqu'elles ambrassassent tout ce qu'il y avoit de grand & de considerable dans Rome. On voyoit en luy toute sorte de belles qualitez, sans le mélange d'aucun considerable défaut. Il fut grave dès son enfance; moderé, sobre, liberal, & il conserva la simplicité de ses mœurs, dans l'exercice de la Puissance Souveraine & dans tout l'éclat qui l'accompagne. Il passa la plus grande partie de sa jeunesse à l'étude de la Philosophie Stoïcienne. C'étoit avec des Philosophes qu'on le voyoit converser sans cesse; il affectoit leur air serieux & composé, se piquoit de les imiter jusques dans les petites choses, ne dédaignant pas même de porter à leur exemple une longue barbe & un grand manteau, & de se donner en spectacle au Public sous ce risible équipage. 3) Aussi luy

D'abord après sa naissance, il fut apllé comme son ayeul maternel, *Catilius Severus* : après la mort de son pere, il fut adopté par son ayeul paternel & prit son nom, *M. Annius Verus*. Adrien changea Verus en *Verissimus*, ensuite Tite Antonin l'adopta & luy donna les noms de *Marcus Ælius Aurelius Verus*. Après qu'il fut parvenu à l'Empire; il prit le nom d'Antonin ; mais pour le distinguer de l'Empereur qui avant luy a porté ce nom, on l'appelle ordinairement Marc-Aurele.

3 On ne trouve point d'Auteur qui dise que le surnom de Philosophe ait été

donna-t-on le surnom de Philosophe. Au reste ce fut de son application trop assiduë à l'étude de la Philosophie, que prirent naissance, ces incommodités (*c* qui altererent si fort sa santé, & auxquelles il fut sujet presque tout le tems de sa vie. 4)

Dès qu'Adrien fut mort, Antonin adopta Marc-Aurele, & resolut en même-tems de luy faire épouser sa fille, quoyqu'elle eût été destinée pour Verus. Faustine la mere en fit la proposition à Marc-Aurele; mais comme celuy-ci ne faisoit rien à la légere & qu'il mesuroit toutes ses démarches, il demanda du tems pour faire ses

c Dio. lib. 71.

donné à Marc-Aurele ni par le Senat ni par le Peuple, on ne le lit ni dans aucune Inscription, ni sur aucune Medaille, ni dans aucun Historien. C'est donc moins un surnom qu'une épithete, que la maniere de vivre de ce Prince luy a fait donner par les Ecrivains. Il affectoit en effet si fort d'imiter les Philosophes en toutes choses, que cela alla jusqu'à la manie : & je ne sçay si ce n'étoit point une grande foiblesse dans un Empereur Romain de porter le Manteau de Philosophe. Tertullien en eut aussi la même fantaisie & pour la justifier, il composa le fameux ouvrage *de Pallio*.

4 Marc-Aurele étoit naturellement d'un temperament sain, robuste & vigoureux : *In principio fuerat bona valetudine*, dit Dion ; mais son application à l'étude & aux affaires ruina sa santé. Il vécut pourtant près de soixante ans, sans prendre d'autres remedes que de la Theriaque, pour fortifier l'estomac & la poitrine. Ce remede devint fort commun ; & parce que l'Empereur qui en prenoit tous les jours s'en trouvoit bien, la Theriaque devint le remede à la mode.

reflexions. Cependant Antonin luy donna le Titre de Cesar, l'aggregea au College des Prêtres Saliens, le désigna Consul, & le revêtit enfin de tous les honneurs qui pouvoient donner du relief à un Prince qui devoit être son successeur. Ils n'enflerent point le cœur de Marc-Aurele. Imbu des maximes Stoïciennes, il se montra insensible à des honneurs qui auroient satisfait l'ambition la plus demesurée, & faisant son plus doux plaisir de l'étude de la Philosophie, il s'y donna tout entier.

Cependant le tems qu'il avoit demandé pour se déterminer sur le mariage proposé, étant expiré, Marc-Aurele reçut avec reconnoissance l'honneur qu'on luy offroit, & épousa la Princesse Faustine. Cette fête se fit avec toute la magnificence qui pouvoit convenir à un si grand mariage, & l'Empereur en fit le sujet des plus abondantes largesses. Mais ce qui combla bientôt sa joie, fut la naissance de la Princesse Lucille de laquelle Faustine accoucha. Marc-Aurele en devint plus cher à son beaupere, aussi reçut-il de luy la dignité de Tribun, & la puissance Proconsulaire. Ce nouveau degré d'élevation, bien-loin de donner atteinte à sa modestie, le rendit au contraire plus moderé ; & il fut autant soumis à Antonin que s'il eut été son fils.

Jamais on ne vit une si bonne intelligence, & un beau-pere & un gendre se donner reciproquement de si loüables marques d'inclination & d'estime.

Plusieurs esprits mal tournez ne pûrent souffrir cet heureux accord, s'imaginant que la faveur où étoit Marc Aurele auprès de l'Empereur étoit un obstacle à la leur. Il y a toûjours dans les Cours des Grands, de ces flâteurs corrompus & malins, qui croyent avancer leur fortune en s'insinuant dans l'esprit des Princes, par des rapports empoisonnez, qu'il font contre ceux dont ils veulent ruiner le credit, sous pretexte de zele, & les Rois les plus sages & les plus éclairez ne sont pas toûjours à l'abri de leurs artifices. (*d* Valerius Omulus étoit de ce mauvais caractere. Cet adroit & envieux Courtisan, qui avoit l'oreille de l'Empereur *5*) mettoit sourdement à profit toutes les occasions où il pouvoit jetter des défiances dans son esprit contre Marc-Aurele, & lorsqu'il pouvoit donner un

d *Capitolin in Antonin. Pium & in Marc-Anton.*

5 Omulus avoit été bien avant dans la faveur auprés de Tite-Antonin. Cet Empereur alloit quelquefois chez luy pour y manger, & il souffroit sans peine d'être raillé par ce Courtisan qui faisoit souvent le plaisant. On raconte qu'un jour Antonin étant allé chez Omulus, y admira des Colonnes de Porphyre qui étoient d'une grande beauté, & luy demanda

mauvais jour à quelque action de ce Prince ou de quelqu'un de sa famille, il avoit l'adresse de la revêtir de toutes les couleurs qui pouvoient luy donner la ressemblance du crime. L'Imposture & la ruse étoient dangereuses dans sa bouche ; car comme il ne manquoit point d'esprit, il sçavoit donner du poids aux choses les plus legeres, & il avoit le secret d'employer avec succès la raillerie pour venir à ses fins ; mais en faisant semblant de plaisanter, il portoit des coups mortels, ce qui étoit une malice très-rafinée. Omulus prit ce tour, pour faire prendre à l'Empereur de l'ombrage contre son beau-fils. Domitia-Calvilla 6) mere de Marc-Aurele, Princesse fort sage & qui se piquoit de pieté envers les Dieux, alloit regulierement tous les jours porter ses vœux à un Simulacre d'Apollon qui étoit dans son Jardin. Elle s'acquittoit de ce sacrilege devoir, un jour que l'Empereur & Omulus la voyoient dans une posture fort humble aux pieds de cette

d'où il les avoit eues. Omulus au lieu de répondre à l'honneur que luy faisoit l'Empereur d'admirer les ouvrages de sa maison, luy répondit brutalement que dans la maison d'autruy il falloit être sourd & muet : *Cum in alienam domum veneris & mutus & surdus esto.*

6 La mere de Marc-Aurele, que nous appellons Domitia-Calvilla, s'appelloit aussi Lucilla. Jules-Capitolin luy donne l'un & l'autre nom.

Statuë.

Statuë. Omulus qui voyoit Antonin fort attentif à la pieté de la Princesse, tâcha de donner un mauvais sens à cette action, qui méritoit au contraire ses éloges, & pour en décrediter le prix, il voulut insinuer à Antonin que sa mort étoit l'objet de la priere de Calville; car regardant l'Empereur avec un sourire malin, il n'est pas difficile, Seigneur, luy dit-il, de comprendre ce que demande à Apollon la mere de Marc-Aurele, c'est vôtre mort qui doit mettre entre les mains de son fils l'autorité souveraine.

Antonin dont l'esprit prudent & judicieux n'étoit pas capable de prendre facilement des défiances, ne donna point dans le piége qu'on luy tendoit, & ne diminua rien de son estime pour Calville & de sa tendresse pour Marc-Aurele. Le perfide Courtisan n'eut d'autre satifaction, que d'avoir dit sans succès une fade plaisanterie, & il ne luy resta peut-être que le chagrin d'avoir fait connoître son odieux caractere, comme c'est le fruit ordinaire que tirent de leurs impostures ces lâches Adulateurs, qui obsedent les oreilles des Princes.

Tite-Antonin étant mort, le Senat d'accord avec luy sur le merite de Marc-Aurele, le déclara seul Empereur; mais ce-

luy-ci qui étoit religieux observateur de sa parole, ne voulut pas manquer à celle qu'il avoit donné à Adrien, d'associer à l'Empire Lucius Verus ; il le fit, & quoyqu'il n'eût point trop bonne opinion de ce Prince, il le déclara son Collegue, luy donna le Titre de César & d'Auguste, & luy fit prendre des engagemens avec Lucille sa fille.

Ce fut alors que la Republique Romaine, eut pour la premiere fois deux Empereurs, qui la gouvernerent de concert avec une égale autorité ; car jusqu'alors la Puissance Souveraine n'avoit pas été partagée depuis que le Senat l'avoit remise à Auguste. Marc-Aurele fut bien-aise d'associer Verus à sa Dignité, & à son pouvoir, pour se débarrasser sur luy des soins penibles & tumultueux du Gouvernement, & pour avoir plus de tems pour vacquer à l'étude de la Philosophie. En effet il la cultiva sur le Trône avec la même application qu'il la cultivoit lorsqu'il n'étoit que particulier, & il ne crut pas dégrader sa Dignité en allant écouter les leçons des Philosophes de reputation dans les Academies, d'où il revenoit rempli de maximes de la plus austere sagesse.

Elles n'étoient gueres du goût de Faustine, dont l'humeur coquette & enjoüée,

ne s'accommodoit gueres d'une prudence si serieuse, & ne demandoit que des plaisirs & des divertissemens. Aussi dans le tems que, dans son Cabinet, Marc-Aurele s'enfonçoit dans ses meditations Philosophiques, Faustine sa femme oubliant sa naissance & son rang, se livroit à des divertissemens peu reglez, & l'Empereur trop occupé de son étude, se mettant peu en peine d'éclairer la conduite de son Epouse, elle sçut si bien tirer avantage de cette molle indolence, qu'elle osa ne rien refuser à ses desirs. L'Empereur Verus ne donnoit pas aux siens une satisfaction moins honteuse, & fit voir qu'à beaucoup près il n'avoit point les inclinations aussi nobles & aussi reglées que son beau-pere; mais les malheurs qui dans ce tems-là affligegerent la Ville & l'Empire, l'arracherent à ses divertissemens. Le Tibre inonda la Ville, renversa les plus beaux Edifices & ravagea la Campagne. Cette affliction fut suivie d'une famine horrible; & comme si tous les fleaux s'étoient unis pour punir les Romains, les Parthes après avoir chassé de Syrie Atidius Cornelianus qui en avoit le Gouvernement, déclarerent ouvertement la Guerre, qu'ils meditoient depuis plusieurs années.

Les Empereurs donnerent tous leurs

ſoins pour reparer les pertes qu'avoient cauſé l'inondatition & la famine, & après avoir envoyé des Generaux & des Troupes contre les Chattes & contre les Peuples de la Grande-Bretagne, qui menaçoient auſſi l'Empire d'une revolte, ils furent d'avis que Verus allât en perſonne en Syrie pour punir les Parthes de leur rébellion, & que Marc-Aurele reſtât à Rome où ſa preſence étoit neceſſaire. Le Senat autoriſa toutes ces reſolutions.

Marc-Aurele accompagna ſon Collegue juſqu'à Capouë, d'où il reprit le chemin de Rome; mais ayant bien-tôt appris que Verus étoit malade à Canuſe, il fit faire par le Senat beaucoup de vœux pour ſa gueriſon, & alla voir ſon beau-fils, qu'il ne quitta que lorſqu'il fut en état de continuer ſon voyage de Syrie. Ce fut dans ce tems-ci que Fauſtine accoucha de la Princeſſe Fadile, que Caracalla depuis fit mourir, & de laquelle nous aurons lieu de parler ailleurs. Elle mit encore au monde bien-tôt après Juſtine, qui ſelon quelques-uns mourut fort jeune; & qui ſelon d'autres imita les crimes de ſa mere. Celle-ci ſe ſoüilla des plus infames; elle renouvella les deſordres de Meſſaline, & j'avouë que pour peu que l'on aime l'honêteté, on ne peut les rapporter ſans horreur,

Je sçay cependant que les regles de l'Histoire obligent celuy qui l'écrit, à rapporter les vices comme les vertus de ceux dont il narre la vie ; & que pour décrire des traits honteux & des faits détestables, la plume de l'Historien n'en est ni moins sage, ni moins retenuë. Pour moy, je souhaiterois sçavoir rapporter avec plus de circonspection & en termes plus couverts des crimes si horribles ; mais à force de jetter des voiles sur la pensée d'un Auteur, on la cache entierement, & le Lecteur n'y trouve que celle de l'Historien ou du Traducteur. Après tout, quand on a lû l'Histoire de Messaline, de Julie & d'Agrippine, on ne peut point être surpris, de ce qu'on peut lire de Faustine, qui fut une parfaite imitatrice de leurs desordres. Car dans le tems que Marc-Aurele enseveli dans la solitude de son Cabinet, digeroit les projets qu'il faisoit pour humilier les Ennemis de l'Empire, ou épuroit son esprit par l'étude de la Philosophie, l'Imperatrice sa femme s'abandonnoit à son panchant, se soüillant dans les plus honteux dereglemens. La confiance qu'elle avoit dans la bonté de l'Empereur, l'enhardit à le deshonorer par un libertinage affreux. Elle ne se contenta point de chercher dans des Amans de sa naissance

& de son rang, les empressemens qu'elle ne trouvoit pas dans Marc-Aurele, occupé à des soins plus serieux, & d'accorder à d'Illustres Favoris des faveurs, que le mari trop studieux negligeoit, elle se livra à tout venant, & ses prostitutions devinrent publiques. Car s'étant peu à peu acoûtumée à ne rougir de rien, & ne craignant point du tout Marc-Aurele, qui fermoit les yeux sur ses débauches, elle accorda tout à ses infames appetits. Orphitus fut un de ses soupirans, & ses soupirs n'eurent qu'un trop heureux succès. Utilius & Moderatus, eurent part à ses faveurs, ou plûtôt à ses crimes, & Tertullus vécut avec elle dans une familiarité infame.

Le Public, qui conte pour ainsi dire tous les pas des personnes de ce rang, n'ignoroit point le libertinage de Faustine. Sur elle étoient ouverts les yeux de tout le monde, & la medisance qui n'épargne ni Noblesse ni Dignité, ni grandeur ni autorité, ne fit pas grace à l'Imperatrice. Marc-Aurele ne pouvoit qu'être instruit des excès de sa femme ; & il étoit sans doute très-difficile, que des galanteries que Faustine peu jalouse de sa reputation, mettoit en dépôt entre les mains de la rénommée, échapassent à sa connoissance. Il sçavoit

ſur tout que Tertullus avoit avec elle de honteuſes liaiſons, il les avoit ſurpris un joûr dînant eux deux tête-à-tête, & une ſi grande familiarité luy apprenoit aſſez qu'ils avoient encore des tête-à-tête plus ſecrets & plus criminels. Il eut même la dure mortification de voir que les impudicitez de Fauſtine, fourniſſoient au Theâtre la matiere des ſcenes les plus riſibles, (e puiſqu'un jour que cet Empereur étoit à la Comedie, les Acteurs eurent l'impudente temerité de luy reprocher ſa honte, & de l'inſtruire des proſtitutions de ſa femme, ſans fort déguiſer un ſujet qu'il auroit été aſſez hazardeux de joüer ſous un autre Empereur, lequel auroit ſans doute converti en veritable Tragedie cette piece Comique. Car un Acteur qui repreſentoit un mari ſtupide, ayant demandé à ſon Eſclave le nom du galand de ſa femme, l'Eſclave le nomma par trois fois en diſant que c'étoit Tullus; mais le mari affectant ne l'avoir pas bien entendu, & ayant demandé comment il s'appelloit, l'Eſclave en prenant un tour de plaiſant, luy repliqua qu'il s'appelloit Tertullus.7)

e *Jul. Capitolin in Marc-Anton.*

7 *Cum ſtupidus nomen adulteri uxoris à ſervo quæreret, & ille diceret ter Tullus, & adhuc ſtupidus quæreret, reſpondit ille jam dixi ter; Tullus dicitur.* La penſée du comique ne peut pas ſe rendre en françois.

Marc-Aurele eut sans doute besoin de tout le secours de sa Philosophie, pour devorer en secret des chagrins si cuisans, & en affectant de ne rien sçavoir des galanteries de sa femme, quoyqu'elle prît si peu de soin de les derober à sa connoissance, il exerçoit une dure politique. Cependant soit en Stoïcien, soit en politique, il dissimula les desordres de Faustine, il luy donna toûjours des marques de tendresse & d'estime, dont elle étoit si peu digne, & voulant sans doute faire accroire qu'il ignoroit les taches qu'elle avoit fait à sa vie, ou justifier l'insensibilité qu'il marquoit avoir à son deshonneur, il voulut instruire la posterité de la bonne opinion qu'il avoit de sa femme, (*f* en protestant dans ses reflexions morales, qu'il regardoit comme une faveur des Dieux d'avoir eû une Epouse d'un si bon caractere : inutile precaution qui ne put point défendre la reputation de l'Imperatrice contre le bruit Public.

Verus ne tenoit point en Syrie une conduite plus regulière que celle que Faustine tenoit à Rome, & nous verrons bien-tôt qu'il ne donna pas à son Collegue des chagrins moins sensibles. (*g* Cependant les Generaux Romains humilierent les Enne-

f Marc-Aurel. Anton. op. de seip.. g Capitolin in Ver.

mis de l'Empire par des ſuccès heureux, Verus s'en attribua le merite & la gloire, & après la fin de la Guerre il établit Avidius Caſſius Gouverneur de Syrie ; mais la conduite douteuſe de ce nouveau Gouverneur, ayant jetté des défiances dans l'eſprit de ce Prince, il écrivit d'abord à Marc Aurele, que dans Caſſius ils avoient un dangereux Ennemi à craindre.

Marc Aurele qui, par ſes maximes Philoſophiques, ſe mettoit dans l'indépendance de la fortune, ſoit qu'il regardât les avis de Verus comme des ſoupçons, que prenoit legerement un Prince qui ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs, ſoit qu'en ſevere Stoïcien il crût que les arrêts du deſtin fuſſent inévitables, répondit à ſon Collegue, que ſi les Dieux avoient deſtiné l'Empire à Caſſius, toutes la puiſſance des hommes ne ſçauroit renverſer les decrets du Ciel, & qu'il étoit plus juſte que l'on ſe ſoûmît avec docilité aux volontés du deſtin, que de faire contre elles des efforts, qui auſſi bien ſeroient inutiles. Dans ce raiſonnement il y avoit beaucoup plus de Philoſophie que de juſteſſe & de politique, auſſi verrons nous bien-tôt que lorſque Caſſius ſe fut ouvertement declaré, Marc Aurele enviſagea cette revolte ſous des idées bien differentes, & que ſa ſoumiſſion aux or-

dres du destin, ne fut ni si aveugle, ni si docile.

Verus chargea sa tête des Lauriers que d'autres avoient cueilli, & alla à Rome recevoir les honneurs du Triomphe qui étoit le prix d'une Victoire à laquelle il n'avoit aucune part, quoyqu'il se vantât des succès avantageux de ces Guerres ; ou plutôt il y allât continuer ces affreuses débauches, dont il avoit soüillé toutes les Villes de Syrie. On ne vit jamais une licence si monstrueuse ; & quand on lira dans le chapitre suivant les actions de ce Prince, on trouvera que c'est avec justice qu'on l'a comparé aux Caligula, aux Neron & aux Domitien, Empereurs les plus décriez, qui eussent occupé le Trône qu'il dèshonoroit luy-même par ses horribles excès. Son incontinence ne respectoit rien, elle portoit ses infames atteintes & sur les personnes les plus méprisables, & sur celles qui meritoient le plus son respect ; & si l'on doit ajoûter foy aux bruits qui coururent & qui ne trouverent que trop de creance dans les esprits, il porta ses abominables attentats sur l'honneur même de Faustine sa belle-mere, & n'eut pas honte de soüiller le lit de Marc Aurele son beau-pere & son bienfaicteur, par un inceste criant & par une odieuse ingratitude

L'on ne peut en effet gueres refuſer de croire capables d'un tel crime Verus & Fauſtine : l'un, revêtu de la puiſſance ſouveraine, étoit incapable de retenuë dans ſes infames paſſions ; l'autre n'avoit ni honte ni pudeur, & ils brûloient l'un & l'autre des mêmes feux. On dit même que Verus ne fit point un myſtere de ce crime; car comme s'il eût voulu s'honnorer & tirer gloire d'une ſi execrable ſaleté, il ſe vanta de ce commerce inceſtueux comme d'une conquête precieuſe, & ce fut à Lucille ſa femme qu'il eut la lâcheté de faire une ſi brutale confidence.

Lucille fut étrangement ſurpriſe de trouver une rivale dans ſa mere : car quoyqu'elle fût perſuadée que Fauſtine ne menoit pas une vie fort chaſte, elle ne penſoit point que cette Imperatrice pût porter ſes débordemens juſqu'au point de s'abandonner à la lubricité d'un beau-fils. Elle ne pût retenir ſon chagrin & ſa jalouſie, & oubliant pour un tems le reſpect qu'elle devoit à ſa mere, elle luy fit de ſanglans reproches des infames liaiſons qu'elle avoit avec Verus. Il eſt certains crimes ſi affreux, que ceux qui en ſont coupables cherchent toûjours à en éloigner d'eux & le ſoupçon & l'infamie, de quelque impudence qu'ils puiſſent armer leur front : & une femme eſt

un monstre, si, dans les reproches qu'on luy fait de ses débauches, elle ne montre quelque honte. Faustine familiarisée depuis long-tems avec le crime, n'eut pourtant point assez d'effronterie pour soutenir les plaintes de sa fille qui la couvroient de confusion; mais elle eut le cœur si fort ulceré contre Verus, que beaucoup crurent dans la suite que la mort de ce Prince étoit la punition de son indiscretion, & l'effet de la vangeance de Faustine.

Si Marc Aurele étoit instruit de toutes ces choses, il faut convenir qu'il avoit de belles occasions d'exercer sa Philosophie, & qu'il falloit, sans doute, avoir l'ame fort Stoïque pour dissimuler & pour souffrir une vie si licentieuse. Cependant le caractere de cet Empereur ne se démentit point, il parut toûjours insensible à son malheur, & fit semblant de ne rien voir de ce que tout Rome voyoit. Cette lâche complaisance ou cette ridicule insensibilité, ne servit qu'à entretenir l'Imperatrice dans ses habitudes, & l'enhardit à commettre ces crimes éclatants dont elle se noircit à Caïette. 8) Marc Aurele y étoit allé & Faustine avoit été de ce voya-

8 Caïette est une Ville du Royaume de Naples, ainsi appellée de Cajeta Nourice d'Enée qui mourut dans l'endroit où est la Ville.

ge. Ce fut dans cette Ville (*h* que cette Princesse emportée par sa passion se prostitua à ces monstrueuses dissolutions que l'on auroit de la peine à croire, si l'on ne les lissoit dans les Auteurs qui ont transmis à la posterité l'infamie de sa vie. Ce ne fut plus à des Senateurs seulement ou à des Chevaliers qu'elle prodigua ses faveurs, ç'auroit été pour elle des ménagemens trop contraignans, que de n'associer à ses crimes que des amans distinguez par leur noblesse ou par leur Dignitez, & de gêner sa passion par des considerations de bienseance & de delicatesse; ce furent des hommes de la plus ville condition, des hommes abjects & méprisables, quide vinrent l'objet de son inclination depravée; car comme elle ne trouvoit plus d'horreur dans le crime, elle ne garda aucun ménagement, elle mit pour ainsi-dire son honneur à l'encan. On la vit dans les Amphiteatres & sur le Port, faire passer comme en revûë devant elle les Matelots & les Gladiateurs tous nuds, & choisir ceux qui

h *Capitolin in Marc-Aurel. Victor.*

Tu quoque littoribus nostris aneia nutrix
Æternam moriens famam Cajeta dedisti.
Virg. 7. Æneid.

Cette Ville est entre Capouë & Terracine. On y voit le corps du fameux Connétable de France Charles de Bourbon.

luy paroissoient les plus propres pour satisfaire son insatiable lubricité, auxquels elle s'abandonnoit brutalement, donnant à tout l'Empire (*i* le honteux témoignage du plus horrible débordement, sans que l'obscenité de ce spectacle, sans que nulle reflexion, nulle raison de pudeur, de bienseance, d'honnêteté pût arrêter la fureur de ses infames feux, & la détourner d'un goût si bizarre & si dépravé. Jamais on ne vit un libertinage si prodieux. 9)

Ce fut peut-être durant ces débauches, que Faustine devint enceinte. On ne devoit attendre qu'un fruit corrompu d'une grossesse arrivée dans de si honteuses conjonctures. Le songe de l'Imperatrice n'aida pas peu à fortifier ces soupçons, & presagea le mauvais naturel de l'enfant qu'elle

i *Capitolin in Marc-Anton. Aurel. Victor.*

9 *In tantum petulantiæ proruperat, ut in campania sedens amæna littorum obsideret, ad legendos ex nauticis, quia plerumque nudi agunt, flagitiis aptiores*, dit Victor. *Faustinam satis constat apud Caietam conditiones sibi & nauticas & gladiatorias elegisse*, dit Capitolin. Faustine n'étoit pas la premiere qui avoit eu cette honteuse curiosité, Martial raille dans une Epigramme une Romaine qui sçavoit soutenir le spectacle d'un homme nud :

Invitas nullum nisi cum quo Cotta lavaris
Et dans convivam balne sola tibi.
Mirabar, quare numquam me Cotta vocasses
Jam scio me nudum, displicuisse tibi.

portoit. Elle étoit pour lors à l'Anuve, & elle songea qu'elle mettoit au monde deux Serpens, dont l'un étoit plus cruel que l'autre. Ce sinistre presage ne se verifia que trop au grand malheur de l'Empire, Faustine accoucha de deux jumeaux, de Commode, qui a été un des plus grands fleaux du genre humain, & d'Antonin qui n'auroit pas été d'un meilleur caractere s'il eût vécu. La dépravation du naturel de Commode, la malignité de son cœur, ses inclinations corrompuës, son panchant pour les Spectacles, son amour pour les Gladiateurs, firent toûjours croire & avec fondement, sans doute, que Marc Aurele n'étoit pas son pere, mais bien quelqu'un de ces Gladiateurs qui avoient eu part aux faveurs de Faustine. Je sçay qu'il y a des Auteurs qui pour mettre à couvert l'honneur d'Antonin ou celuy de Faustine, dont elle étoit si peu ménagere, ou pour cacher la honte de la naissance de Commode, ont fabriqué certaine Histoire au sujet de la grossesse de l'Imperatrice. Ils disent que Faustine ayant vû un Gladiateur de bonne mine, en sentit son cœur épris. Cette passion la jetta dans une maladie de langeur qui alarma Marc Aurele. Un si bon mary ne negligea rien pour procurer à sa femme le remede qui pouvoit la guerir, il luy demanda la cause

de son mal, & il apprit que cette langueur étoit l'effet de son amour pour un Gladiateur. Ce genre de maladie déconcerta un peu le flegme Philosophique de Marc Aurele, & parce, sans doute, que le remede, qu'il voyoit bien que Faustine auroit souhaitté, interessoit trop delicatement son honneur & sa gloire, il consulta les Chaldéens sur cette maladie de laquelle il leur expliqua la cause, & chercha dans leur science la guerison de Faustine. Ces Medecins furent d'avis qu'on égorgeât le Gladiateur qui avoit blessé le cœur de l'Imperatrice, & de luy en faire boire le sang. Marc Aurele fut aussi obligé d'entrer dans l'ordonnance de ces Chaldéens & de donner au remede la principale efficace ; car il étoit aussi porté par la réponse de ces sçavans, que l'Empereur coucheroit avec sa femme après qu'elle auroit bû la sanglante potion. Tout fut executé, & le succès fut heureux ; mais parce que l'imagination de Faustine avoit été échauffée par l'idée du Gladiateur, elle conçut Commode, qui porta du sein de sa mere les inclinations d'un veritable Gladiateur. Il est vray que l'Historien qui rapporte ce fait, nous dit que c'étoit un bruit de Peuple, qui ne trouvoit creance que parmi les esprits foibles, & il y a apparence

que, de l'humeur dont étoit Faustine, personne n'auroit jamais crû qu'elle fût femme à secher d'amour pour un Gladiateur, pour n'oser satisfaire sa passion, par retenuë, ou par delicatesse.

Il est étonnant que Marc Aurele qui étoit si fort amateur de la vertu, & qui très-certainement ne pouvoit point ignorer ses prostitutions de sa femme, ait eu la force de les dissimuler si long-tems, & qu'il ne fit point reflexion qu'en ne punissant point de si horribles desordres, il s'en rendoit complice & en partageoit l'horreur & l'infamie avec l'impudique Faustine Il ne pouvoit point au reste douter que tout Rome ne sçût la vie scandaleuse de son Epouse ; car parmi ses Courtisans, il s'en trouva qui furent assez jaloux de son honneur, pour oser luy faire des reproches d'un silence si peu politique. Ils luy representerent l'infamie dont Faustine dèshonoroit sa maison, & les outrages qu'elle faisoit à un Epoux & à un Empereur, aux interêts & à la gloire de qui tout l'Empire devoit s'attacher : que des crimes si criants & si honteux demandoient une punition éclatante ; que c'étoit presque autoriser les dissolutions de Faustine que de les dissimuler ; qu'une si mole clemence, étoit dans cette occasion une honteuse foiblesse ; que sa fem-

me meritoit qu'on luy ôtât une vie qu'elle avoit ternie par tant d'adulteres, de prostitutions & de débauches ; que du moins s'il ne vouloit pas faire mourir la fille d'Antonin, il devoit la repudier & faire pour toûjours divorce avec une Princesse qui avoit soüillé leur mariage, des infidelitez les plus honteuses & les plus punissables.

Marc Aurele écouta ces avis avec son flegme ordinaire, & répondit froidement à ces Courtisans zelez, que s'il repudioit Faustine, il falloit qu'il luy rendît sa dot, 10) voulant par là leur faire comprendre, qu'ayant reçû l'Empire de la liberalité d'Antonin qui luy avoit en même-tems donné sa fille, il ne pouvoit sans ingratitude la renvoyer, sans luy remetre la Dignité qu'elle luy avoit procuré. Cette réponse ferma pour toûjours la bouche aux amis de Marc Aurele. Ils ne se mirent plus en peine d'arrêter des débauches que le foible Empereur souffroit par un sentiment de gratitude & de generosité ; & Faustine, persuadée que la reconnoissance de son Epoux envers Antonin, luy seroit un abri contre la punition que meritoient les déloyautez qu'elle luy faisoit, continua impunément

10 Burrhus avoit fait la même réponse à Neron lorsque ce Prince vouloit repudier Octavie, qui luy avoit procuré l'Empire.

ſon libertinage & vécut dans les plus grands dereglemens. C'eſt ainſi que l'impunité, enhardit l'Auteur du crime & luy donne la licence de le commettre ſans crainte.

La conduite de l'Empereur Verus n'étoit pas plus reguliere, il s'abandonna aux débauches les plus affreuſes, & à la cruauté près, il ſe ſoüilla des vices des plus fameux Tirans. Mais la Guerre des Marcomans troubla bien-tôt ſes infames plaiſirs. La revolte de ces Barbares porta l'alarme dans Rome, & Marc Aurele avec toute ſa Philoſophie, ſe trouva dans de grandes perplexitez. Il n'oublia rien de ce que la ſuperſtition Payenne mettoit en œuvre pour ſe rendre les Dieux propices; 11) mais comme c'étoit à des Divinitez impuiſſantes qu'il adreſſoit ſes vœux, il fut obligé de ſe preparer à la défenſe, & de chercher dans la force & dans le courage des Legions, le ſecours que ſes ſacrile-

11 Marc-Aurele ayant conſulté ſes Dieux touchant l'iſſuë de la Guerre qu'il alloit entreprendre contre les Marcomans, les Prêtres de ces fauſſes Divinitez luy declarerent que pour avoir un heureux ſuccès, il falloit appaiſer la colere des Dieux, grandement irritez contre les Chrêtiens. L'Empereur qui étoit fort attaché à ſa ſuperſtitieuſe Religion, donna des Edits ſanglans contre les Chrêtiens, & il y en eut un nombre infini qui ſouffrirent le martyre. Deux des plus illuſtres furent S. Gervais & S. Protais freres, dont le pere & la

ges sacrifices ne pouvoient obtenir de ses Dieux. Cependant les Marcomans faisoient des dégâts dans les Province, & dans ce même-tems la peste faisoit des ravages dans Rome. Il n'y avoit point de jour que ce fleau ne laissât des marques de sa fureur dans presque toutes les familles de la Ville. Marc Aurele aporta toute la vigilance dont il étoit capable pour remédier à une si affligeante calamité, & après avoir donné les ordres necessaires pour regler toutes choses, il partit avec son Collegue, à la tête de son Armée, & se rendit à Aquilée.

L'Approche des Empereurs qui avoient fait de grands preparatifs pour cette Guerre, effraya les Barbares, & détacha de leur Ligue quelques Rois que les rebelles avoient adroitement attiré dans leurs interêts, & dans ce même tems les Quades, ayant perdu leur Roy, declarerent hautement qu'ils n'en vouloient point d'autre que celuy que les Empereurs voudroient leur donner. Ve-

mere avoient eu le bonheur de mourir pour la foy de Jesus-Christ. Ce fut à Milan que ces deux freres donnerent leur vie pour confesser le vray Dieu au milieu des affreux tourmens que leur fit souffrir le Prefet Astase. On me pardonnera si dans un Ouvrage profane je mets cette Note pieuse, qui regarde le martyre de deux Saints, dont le lieu de ma naissance porte le nom. C'est *Saint-Gervais* petite Ville du Diocese de Castres dans le Haut-Languedoc.

rus que ce voyage enlevoit à ses plaisirs & qui n'avoit quitté Rome qu'avec beaucoup de regret, souhaitoit fort d'y retourner : il representa à Marc Aurele que la Guerre étoit finie & qu'il n'avoit plus d'Ennemis à combattre, que la contagion ravageoit l'Armée, & qu'on l'exposoit au danger de perir entierement & sans ressource, si l'on ne ramenoit les Legions dans leurs quartiers. Marc Aurele qui pesoit les choses avec plus de sagesse, n'eut garde de donner dans les raisons ou dans les pretextes de son Collegue. Il luy fit comprendre que cette feinte soumission des Barbares n'étoit qu'un artifice adroitement concerté pour leur faire licencier l'Armée, afin de porter à l'Empire un coup plus sûr, lorsque les Legions auroient été congediées. Verus qui vouloit marquer de la déference pour les sentimens de son beau-pere n'osa plus insister ; mais après qu'ils eurent passé les Alpes, ce Prince qui n'aimoit point les fatigues de la Guerre, & qui plus il s'éloignoit de Rome, plus il desiroit d'y retourner, allegua tant de raisons à Marc Autele, qu'il luy persuada enfin de suspendre la Guerre, & d'aller prendre avec le Senat les mesures les plus justes pour reduire les Barbares.

C'étoit au commencement de l'Hyver

qu'ils-reprirent tous deux le chemin de Rome & dans la même voiture. Mais comme ils furent arrivez entre les Villes de Concordia & d'Altino, Verus fut attaqué d'une Apoplexie qui l'emporta. Marc Aurele continua ſa route juſqu'à Rome, où il fit faire à ſon Collegue de ſuperbes funerailles. Il luy procura les honneurs de l'Apotheoſe, & fit mettre au rang des Dieux le plus débauché des hommes : après quoy s'étant mis en état de reduire les Barbares, il marcha contre eux avec une Armée formidable. Celle des rebelles n'étoit pas moins redoutable, & elle étoit beaucoup plus nombreuſes ; car outre les Marcomans, il y avoit des bandes d'Alemans, de Quades & de Vandales. A ceux-là s'étoient joints les Sarmates & les Jazigyens, peuples accoûtumez aux fatigues de la Guerre, nourris dans les alarmes des Combats, & autant irreconciliables Ennemis de l'Empire, que les Marcomans même contre leſquels Marc Aurele avoit aſſemblé toutes ſes forces, quoyque la peſte les eût fort diminuées, & qu'elle eût fait de grands ravages dans les Legions Romaines. La conduite de l'Empereur ſupplea au nombre, & fut victorieuſe des Barbares. Ces avantages les étonnerent ; mais ne les abbatirent point ; car tirant une nouvelle reſſource de

leur desespoir, ils ramasserent toutes leurs forces, & resolurent de faire un dernier effort. Et certes l'on peut dire que jamais l'Empire Romain ne courut un plus grand peril, & il est constant que ses Legions n'auroient pû échaper à l'épée des Ennemis, si le Ciel flechi par les prieres des Chrêtiens qui servoient dans les Troupes de Marc Aurele, n'eût combatu pour ainsi dire pour elles.

L'Armée Romaine qui étoit sur les terres des Quades, s'étant par malheur logée dans un poste très desavantageux, les Barbares l'y assiegerent. (k Elle étoit comme prisonniere dans un lieu fermé par des Montagnes, des fossez & des détroits, d'où elle ne pouvoit sortir qu'en se donnant à discretion aux Ennemis, qui esperoient de la défaire sans coup ferir. Comme parmi les Romains il y avoit beaucoup de Soldats blessez & beaucoup d'autres qui étoient frappés de la peste, la contagion s'alluma de plus en plus & faisoit tous les jours des ravages horribles. Ce fleau devint encore plus cruel par la chaleur excessive qui faisoit étrangement souffrir les Soldats & les chevaux, parce qu'on manquoit absolument d'eau, ce qui rendit

k *Dio. lib.* 71.

la soif le plus insuportable de tous ces maux, de maniere qu'il sembloit que tous les malheurs se fussent unis comme de concert pour faire perir l'Armée. Les Barbares qui ne souffroient aucune de ces incommoditez & qui étoient instruits du triste état des Romains, attendoient une victoire assurée & d'autant plus avantageuse, qu'ils voyent bien ne devoir pas leur coûter la mort d'un seul Soldat, puisque sans en venir aux mains, il falloit que les Romains perissent de misere dans ce poste où ils étoient comme assiegez, ou que pour en sortir ils se livrassent à eux, ce qui étoit leur seule resource.

Marc Aurele n'ignoroit point le danger, & ne manqua pas d'implorer la protection des Dieux Tutelaires de l'Empire; mais ses prieres n'eurent aucun heureux succez, parcequ'elles ne s'adressoient point à celuy qui a seul le pouvoir d'ouvrir & de fermer les cataractes du Ciel. Dans cette extremité la plus fâcheuse où les Troupes Romaines se fussent trouvées, l'Empereur étoit fort ambarrassé; & comme il étoit dans ces cruelles perplexitez, le Prefet des Gardes Pretoriennes luy vint dire que dans l'Armée il y avoit une Legion composée de Chrêtiens qui ne deman-

doient

doient rien aux Dieux qu'ils adoroient, qu'ils n'eussent la confiance d'obtenir, & qu'il ne voyoit pas que dans cette occasion on dût negliger de leur faire demander à leur Dieu un secours dont ils avoient tant de besoin. Marc Aurele fit sur le champ appeller les Officiers de cette Legion, & les pria de demander au Dieu des Chrêtiens la délivrance de leurs maux. Ils la demanmanderent & ils l'obtinrent, le Seigneur ayant voulu manifester sa toute-puissance en faveur de ceux qui invoquoient son nom. Car à peine la priere des Chrêtiens fût finie, que le Ciel qui étoit fort serain s'obscurcit tout à coup, & aussitôt les Romains eurent la joie de voir tomber dans leur camp une pluye abondante, qui tempera la chaleur & rafraîchit les Soldats & les animaux, qui avoient plus souffert par la soif que par tous les autres maux, dans le tems que sur les Barbares il tomba avec violence une épaisse grêle accompagnée d'éclairs & de tonnerre éclatant, qui jetterent une si grande épouvante dans leurs cœurs, que saisis de frayeur il prirent la fuite, & laisserent leur camp & leur bagage aux Romains, qui les poursuivirent & en firent un grand carnage. Marc Aurele reconnut qu'il devoit ce signalé bienfait à la Legion des Chrêtiens. Il l'honnora du surnom glo-

rieux de *Fulminante*, & eut depuis les Chrêtiens en estime. 12)

Je sçay que les Ennemis de la Religion Chrêtienne pour affoiblir la verité de ce miracle, ont attribué ce celebre évenement aux enchantemens du Magicien Arnulphe, & que les flateurs, pour faire la cour à l'Empereur, publierent que c'étoit à sa pieté que les Dieux avoient accordé cette grace. Je laisse aux Lecteurs à voir dans les Auteurs de l'Histoire ce qu'on a dit pour refuter ces visions.

Cette victoire releva infiniment la gloire de Marc Aurele., & le rendit redoutable aux Barbares. Les Legions le proclamerent Empereur 13) avec un applaudissement general ; mais il ne voulut recevoir cet honneur,qui luy étoit si bien dû, qu'après que le Senat le luy eut confirmé par un décret qui luy decerna aussi le Titre de Germanicus. Le Senat ne pouvoit sans doute faire trop d'honneur au merite de ce Prince, le Senat,dis-je, qui canonisoit,pour

12 Cette Legion s'appelloit Melitine ; soit qu'elle eut été levée à la fameuse Ville de ce nom, soit qu'elle y eut son Quartier. On pretend que dès Trajan même elle avoit le surnom de Foudroyante, & que Marc-Aurele ne fit que le luy confirmer.

13 Ce mot d'Empereur a deux significations bien differentes l'une de l'autre. Dans le sens qu'on luy donne aujourd'huy, ce mot signifie une Dignité à laquelle est attachée une autorité souveraine & perpetuelle, telle que l'on accorda à Jules-

ainsi-dire, si souvent les vices les plus honteux des ces Tirans timides & flateurs : il prodiguoit le titres les plus pompeux, & s'il en accorda avec justice à Marc Aurele, il en donna sans raison à Faustine. Car dans le tems que cet Empereur honoroit le Trône par ses vertus & par le noble soin qu'il prenoit de défendre la Republique contre les efforts de ses Ennemis, & que par des victoires dûës à sa conduite il se rendoit digne des honneurs que le Senat & les Legions luy preparoient, Faustine se livroit sans reserve aux plus brutales voluptez, & devenoit par ses infames prostitutions l'opprobre & l'horreur de l'Empire, duquel Marc Aurele faisoit les délices & le bonheur. Cependant le Senat l'honora de ses éloges & luy decerna le Titre superbe de *Mere des Armées*, 14) lors même qu'elle meritoit des suplices & non pas des honneurs. Au reste les Barbares étoient tellement consternez que Marc Aurele les

Cesar, & ensuite à ses successeurs. Dans l'autre sens, ce mot d'*Imperator* est un honneur, un titre de gloire, une récompense que les Armées donnoient à leurs Generaux, après qu'ils avoient remporté quelque Victoire. Dion distingue ces deux significations en disant que Cesar-Auguste prit le nom d'Empereur : *non quale propter Victoriam tribui more vetusto solebat (id enim sæpius & antea & postmodum ex ipsis actionibus reportavit vicies quidem Imperator dictus) sed summa Imperii demonstraretur, quod patri quoque ejus julio & ejus filiis fuerat decretum.*

14 *Faustina quoque matre*

auroit entierement subjuguez, & auroit reduit leurs Pays en Provinces Romaines, si la nouvelle de la revolte de Cassius qui s'étoit fait déclarer Empereur en Syrie, ne l'eut obligé de porter ses armes contre ce rebelle, qui depuis long-tems nourrissoit un desir envelopé de monter sur le Trône, & qui avoit dans Rome de secretes intelligences. Ce fut alors que l'Empereur reconnut que les soupçons de Verus n'avoient pas été mal fondez, & que dans Cassius il avoit un dangereux adversaire. Cette revolte l'engagea à donner la Paix aux Allemans sous d'assez honnêtes conditions, & renvoyant à un autre tems le soin de mieux soumettre les Ennemis de l'Empire, il se disposa à aller combattre le sien propre.

Avidius Cassius descendoit de la celebre famille des Cassius, qui avoit tenu dans Rome un rang si distingué du tems de la Republique, de la liberté de laquelle elle avoit été toûjours fort jalouse. Celuy-cy avoit herité de la haine que ses ancêtres avoient marqué dans toutes les occa-

exercituum appellata est. L'Imperatrice Livie fut la premiere à qui le Senat devenu flateur, donna de semblables titres ; car on l'appella Mere de la Patrie. On voit dans l'Histoire une infinité de ces exemples. On fit frapper à l'honneur de Faustine une Medaille dans laquelle on luy donna le titre de Mere des Armées: *Diva Faustina Aug. Matr. Castrorum Consecratio.*

ſions, contre ceux qui s'arrogoient une trop grande puiſſance, & l'on dit que luy-même dans ſa jeuneſſe, avoit conſpiré contre Antonin le Debonaire; (*l* mais que ſon pere qui étoit très honnête homme l'avoit détourné de cet horrible deſſein. En luy on voyoit le bizarre aſſemblage des vertus & des vices les plus oppoſez entre eux. Tantôt on le voyoit ſevere, ſerieux & refroigné, tantôt humain, doux & poli. Quelquefois il affectoit une grande pieté & beaucoup de reſpect pour les Dieux, & peu après on luy voyoit mépriſer ce que la Religion avoit de plus ſacré. A certains jours il s'inondoit de vin & pouſſoit la débauche juſqu'à l'excès, & après il vivoit avec une frugalité & une temperance étonnante: tantôt il ſe livroit ſans aucune retenuë aux plaiſirs les plus brutaux, & tantôt il les fuyoit avec ſoin; de ſorte que ce mélange de bonnes & de mauvaiſes qualitez, le firent comparer à Catilina dont il n'étoit pas fâché qu'on luy donnât le nom. Il étoit ſi exact obſervateur de la diſcipline militaire, que ſa ſeverité tendoit à la cruauté; car il puniſſoit les moindres fautes des plus rigoureux ſupplices. Marc Aurele qui le regardoit comme un homme de ſervice, capable de contenir les Troupes dans le

l Vulcat. Gallic. in Caſſ.

devoir, luy avoit donné des emplois importans dont il s'étoit toûjours bien acquitté, & ce fut, sans doute, pour le récompenser qu'on luy avoit donné le Gouvernement de toute la Syrie, où, après avoir pris toutes ses mesures, il fit éclater sa revolte.

L'on dit qu'il y fut poussé par les sollicitations de Faustine. Cette Princesse (*m* en qui l'amour des plaisirs n'avoit point éteint l'ambition, s'imaginant que Marc Aurele, qui étoit presque toûjours malade, ne pouvoit pas vivre long-tems, & voulant chercher un appuy à ses enfans & s'assurer elle-même sur le Trône par quelque alliance, crut que dans l'Empire il n'y avoit point de personne plus propre à ses desseins que Cassius, de qui les exploits n'avoient pas moins de reputation que le nom, & dans cette vûë elle luy écrivit de se saisir de l'Empire d'abord qu'il apprendroit la mort de Marc Aurele & luy promit de l'épouser. Mais il n'y a pas apparence que Faustine ait jamais eû ce dessein ; car outre qu'il n'a jamais paru qu'elle fût ambitieuse, son vice capital ayant été le libertinage, nous avons les Lettres qu'elle écrivit à Marce Aurele, qu'elle exhorta à ne pas faire grace à Cassius ni à ses compli-

m *Dio. lib. 71.*

ces; ſentimens de vangeance qui la défendent de tout ſoupçon d'ambition. Il eſt plus vraiſemblable que Caſſius ſe laiſſant emporter à de folles eſperances, & ſe voyant à la tête d'une Armée conſiderable, aimé de ſes Troupes, reſpecté dans la Syrie, & pouſſé d'ailleurs par ſes flateurs & par ſon ambition, fit courir le bruit que Marc Aurele étoit mort; ſoit qu'il le crût ainſi, ſoit que par cette fauſſe nouvelle, il voulût engager l'Armée à ſe choiſir un maître, & ſe ſaiſir de la puiſſance Souveraine.

La nouvelle de cette revolte que Marc Aurele apprit à l'Armée luy donna beaucoup de chagrin. La reputation de Caſſius, la haute eſtime où il étoit & dans les Troupes & dans les Provinces, l'amour qu'avoient pour luy les Soldats le luy rendoient redoutable. L'Empereur tint d'abord cette nouvelle fort ſecrete; mais voyant que dans ſon Armée il ſe formoit déja des partis, il ne voulut plus faire fineſſe de la rebellion de Caſſius, de laquelle tout le monde étoit inſtruit; & ayant fait aſſembler les Legions il leur dit: qu'il leur parloit moins pour éclater en injures & en plaintes contre ſes Ennemis, que pour partager avec elles la douleur qu'il avoit d'être engagé à une Guerre Civile, & de

se voir trahi par un homme qui luy avoit témoigné beaucoup de fidelité, & qu'il n'avoit jamais offensé. (n » Quelle amitié, » ajoûta-t-il, sera desormais à l'abri de la » trahison ! quelle vertu sera hors d'at- » teinte ! Si cette revolte n'étoit formée » que contre moy, je la mépriserois ; & » je me metterois peu en peine de me dé- » fendre ; mais c'est contre vous comme » contre moy qu'il tourne ses armes, il » attaque la Republique, & nous ne pou- » vons la défendre qu'en versant le sang de » nos Citoyens. Pour moy, mes chers com- » pagnons, quoyque exposé comme je suis » à mille dangers dans ces Terres Etran- » geres, éloigné de Rome & de ma fa- » mille, chargé d'années & d'incommo- » ditez, je n'épargneray ni mes soins, ni » mes peines, pour faire rentrer Cassius » dans son devoir, c'est à vous à bien faire » le vôtre. La victoire est pour ainsi di- » re entre vos mains. Nous avons pour » Ennemis des Ciliciens, des Juifs, des Sy- » riens, des Egyptiens, Peuples effeminés, » qui ont été si souvent la matiere de nos » Triomphes. N'en craignez point la mul- » titude, vôtre valeur est une plus sûre res- » source que le nombre des Soldats. Cas- » sius a plus de reputation que de mérite,

n Dio. lib. 71.

« &

& quand il ſeroit même plus grand Ca- «
pitaine qu'il n'eſt, que peut faire un «
Lion à la tête des timides Chevreüils ? «
Vantera-t-on les exploits que Caſſius a «
fait dans la Guerre des Parthes ? N'eſt- «
ce pas à vôtre courage qu'il les doit ? «
N'en ſommes-nous pas redevables à la «
conduite des autres Generaux ? Je croy «
que ſa revolte a été l'effet de ſa fole cré- «
dulité, & que le bruit de ma mort ré- «
pandu dans la Syrie, l'a engagé teme- «
rairement dans une ſi aveugle entrepri- «
ſe ; ainſi la nouvelle qui luy aura appris «
que je vis & que je me porte bien, luy «
aura fait tomber les armes des mains ; «
mais quand même il n'auroit pas aban- «
donné ſon deſſein, mon approche le de- «
concertera, il apprendra vôtre valeur, «
il reſpectera ma Dignité. Si j'ay quel- «
que choſe à craindre, c'eſt qu'il ne ſoit la «
triſte victime de ſon deſeſpoir, ou du ze- «
de quelques Soldats, qu'il ſe tuë de honte- «
te, ou que quelqu'un ne le tuë pour pu- «
nir ſon audace. Je ne ſouhaitte ni l'un «
ni l'autre, un tel malheur me raviroit «
le plus doux fruit de la victoire, & «
la gloire de pardonner à un Ennemi & «
de marquer mon affection à celuy qui «
m'a trahi ; il m'ôteroit enfin l'occaſion «
de faire voir qu'il y a encore dans cer- «

» tains hommes de precieux reſtes de la
» generoſité de nos Peres.

Cependant le Senat déclara Caſſius Ennemi de la Republique, & confiſqua ſes biens au profit du Prince, & Marc Aurele qui n'avoit que des ſentimens genereux les ayant refuſez, on les appliqua au Treſor public. Au reſte cette revolte fut auſſi-tôt éteinte, que déclarée. Caſſius fut tué par un Centenier qui voulut delivrer l'Empereur de ce redoutable adverſaire, lequel par cette mort violente annonce aux Tirans quelle eſt la fin funeſte qui termine pour l'ordinaire les puiſſances uſurpées.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, Fauſtine étoit à Rome auprès de la Princeſſe Fadille ſa fille qui étoit malade, & que le Medecin Piſitheus n'avoit ſçû guerir, quoyque ſon indiſpoſition fût aſſez legere. Marc Aurele luy apprit la revolte de Caſſius, & la pria de l'aller joindre pour qu'ils puſſent prendre enſemble les reſolutions & les meſures convenables. Fauſtine, ſoit qu'elle n'eût aucune part au crime de Caſſius, ſoit qu'elle voulût couvrir ſa perfidie par des dehors artificieux & par une apparence d'indignation contre l'Auteur de cette conſpiration, répondit à Marc Aurele qu'elle ſe rendroit au plûtôt auprès de luy;

mais cependant il devoit prendre garde de ne pas faire grace à ces rebelles, puisque c'étoit la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit donner à ses enfans. « Sçachez, luy dit-elle, que c'est une fausse po- « litique de pardonner aux perfides ; si on « ne les punit, leur méchanceté en devient « plus hardie. Je me souviens que Faus- « tine ma mere, representa à vôtre Pere « Antonin lorsque ce même Cassius avoit « attenté à sa vie, qu'une affection sage & « reglée, devoit avoir pour objet, son sang, « plutôt que des Etrangers, & qu'un Em- « pereur qui neglige sa femme & ses en- « fans étoit un Empereur sans tendresse. « Nôtre fils Commode, poursuit-elle dans « sa seconde Lettre, est encore fort jeune, & « Pompeien nôtre gendre est déjà fort vieux ; « ils sont sans appuy, c'est les exposer à « l'ambition & à la fureur de Cassius si « vous le laissez vivre. Gardez vous de « pardonner à des gens qui ont osé former « contre vous un si punissable attentat. «

Marc Aurele dont les sentimens étoient toûjours pleins de bonté & de douceur, n'entra point dans ceux de sa femme ; car à peine eut-il appris la mort funeste de Cassius, qu'il donna publiquement des marques de sa douleur. Sa moderation alla même jusqu'à s'interesser auprès du Senat

pour les complices de la revolte. » Je re-
» connois vôtre tendresse, ma chere Faus-
» tine, écrit-il à son Epouse, dans l'of-
» ficieux soin que vous prenez de moy &
» de mes enfans. J'ay lû plus d'une fois
» la Lettre que vous m'avés écrit à For-
» mies, & dans laquelle vous me con-
» seillez de punir les complices de Cassius ;
» mais je ne sçaurois suivre vôtre avis si
» opposé aux sentimens de mon cœur : je
» suis au contraire resolu de pardonner à
» sa femme, à ses enfans, à son beau-fils,
» & je veux prier le Senat de temperer
» si bien la rigueur des Loix en leur faveur,
» qu'il ne les condamne ni à un exil trop ri-
» goureux, ni à des peines trop rudes. Rien
» n'est plus digne d'un Empereur que la
» clemence : c'est cette vertu qui a placé
» Cesar parmi les Dieux, qui à immorta-
» lisé la memoire d'Auguste, qui a dé-
» coré Antonin vôtre pere du glorieux Ti-
» tre de Debonnaire. Si dans cette Guer-
» re on n'avoit suivi que mes ordres, Cas-
» sius seroit encore en vie. les Dieux m'ac-
» corderont leur protection en récompen-
» se de ma moderation. J'ay désigné nô-
» tre beau-fils Pompeien Consul pour l'an-
» née prochaine.

L'on ne peut voir rien de plus grand dans un Empereur Payen, que ces senti-

mens de Marc Aurele : on les trouve encore dans la Lettre qu'il écrivit au Senat, qu'il prie de ne répandre le sang d'aucune personne de qualité, & de rendre les bannis à la Patrie, & les proscrits à leurs Domaines. » Que ne puis-je, dit-il, rappeller « du tombeau la pluspart de ceux à qui cet- « te revolte coûte la vie ; car je n'approu- « veray jamais qu'un Empereur vange ses « interêts propres. Faites donc grace, je « vous prie, à la femme de Cassius, à ses « enfans, à son gendre ; mais pourquoy « demanday-je grace pour des personnes « qui ne sont coupables de rien ! qu'ils « vivent sans crainte, qu'ils sentent qu'ils « vivent sous le regne de Marc Aurele, « qu'ils joüissent en repos de l'heritage de « leurs peres, qu'ils ayent la liberté d'a- « gir, de commercer, d'aller où ils vou- « dront, qu'ils portent par tout un té- « moignage vivant de vôtre clemence & « de la mienne. « Tels étoient les sentimens de Marc Aurele, consignez dans ses Lettres que l'Histoire à conservées, & qui seront un monument immortel de la grandeur d'ame & de la génerosité d'un si grand Prince. Il en donna des marques réelles, aux restes malheureux de l'infortuné Cassius ; car il fit rendre à ses enfans la moitié de tous les biens de leur pere, & prit sous sa protec-

tion Druantianus son beau-fils, & Alexandrie sa fille, de laquelle par ses bienfaits il soulagea la douleur que luy avoit causé la déplorable fin de son pere.

Le Senat au reste releva infiniment la clemence de l'Empereur. Rome retentit du bruit des acclamations & des magnifiques éloges que l'on donna à la moderation d'un si bon Prince qui ne sçavoit que pardonner, & Marc Aurele après avoir mis ordre aux affaires de la Ville, partit pour l'Asie, afin d'étouffer par sa presence toutes les semences de la Guerre, & de reduire entierement à l'obeïssance les Villes & les Provinces qui avoient suivi le parti de Cassius. Faustine suivit son Epoux dans ce voyage; mais le terme de ses impudicitez étoit arrivé avec celuy de sa vie. Elle mourut dans un Village 15) au pied du Mont Taurus. (*o* Les uns di-

o *Dio. lib 71. Capitol in Marc-Antonin.*

15 Ce Village s'appelloit HALALA, du nom du Dieu Elagabal qu'on adoroit sur le Mont Taurus, comme si l'on disoit Village d'Elagabal, *vicus* HALALAE, ou ALALAE. Marc Aurele en fit une Colonie, & luy donna le nom de sa femme, & depuis, ce lieu fut appellé Faustinople. Il étoit situé au pied du Mont Taurus, la Montagne de toute l'Asie la plus grande & même de tout l'Univers, & elle a presque autant de noms qu'il y a de pays où elle s'étend: de là vient qu'elle est connuë sous les noms de Taurus, Imaüs, Egide, Paropamisus, Orate, Orege, Cragus, Sarpedon, Choatte, & plusieus autres.

ſent qu'elle fut emportée par une mort ſubite, les autres pretendent qu'elle mourut de la goute, il y en a qui aſſurent qu'elle ſe procura elle-même la mort, pour ne pas avoir la confuſion & la honte de voir ſes intelligences avec Caſſius découvertes : quoyqu'il en ſoit, Marc Aurele témoigna une douleur inconſolable à la mort de ſa femme. Ce fut dans cette occaſion que ſa Philoſophie l'abandonna ; car ſe laiſſant aller ſans reſerve à ſon affliction, il pleura auſſi amerement que s'il eut perdu la femme du monde la plus vertueuſe. Il prononça l'éloge funebre de Fauſtine, il fit rendre à ſa memoire toute ſorte d'honneur, & pria le Senat d'en faire une Divinité. Le Senat accoûtumé de puis longtems à prodiguer ces honneurs, & à peupler le Ciel des Romains de pareilles Deeſſes, accorda ſans peine l'immortalité à Fauſtine, & plaça dans le Ciel, celle qui par ſes crimes avoit été la honte de la terre. Il ordonna encore par un décret également impie & flateur, qu'on dreſſeroit dans le Temple de Venus des Statuës d'argent à l'honneur de Fauſtine & de Marc Aurele ; qu'on y éleveroit un Autel, ſur lequel les filles de Rome qui voudroient ſe marier, ſeroient obligées d'offrir des Sacrifices conjointement avec leurs Epoux ; que

monde, & mirent en vogue dans Rome & en ſa faveur la fameuſe Sentence de Platon, que les Empires ſont heureux lorſque des Philoſophes les gouvernent, ou que ceux qui les gouvernent ſont Philoſophes.

Le Trône de l'Empire étant vuide par la mort de Fauſtine, la Princeſſe Fabia ſœur de Verus ſongea à le remplir. Dans cette vûë elle mit en uſage tous les moyens que ſçait employer une femme qui veut plaire. La Philoſophie la plus ſevere ne met pas toûjours à couvert des traits de l'amour le cœur de ceux qui la profeſſent: le Stoïcien le plus inſenſible ſe décatoniſe auprès d'une perſonne charmante, & un regard tendre & paſſionné, change ſouvent dans un moment une ame fortifiée par les maximes de la plus auſtere ſageſſe. Fabia (p fit faire à ſes yeux toute les démarches qui pouvoient faire comprendre à Marc Aurele ſes pretentions, & arma ſes regards de tous les feux qui pouvoient enflammer le cœur de l'Empereur; mais des raiſons domeſtiques, y balencerent les appas de cette Romaine, dont la vertu étoit d'ailleurs fort en doute. Marc Aurele ne voulut pas donner une marâtre à ſes enfans, ni répondre aux empreſſemens de celle qui ſoupiroit après le Trône, plus

p *Capitolin in Marc-Anton.*

ardemment, fans doute qu'après fon cœur, & ayant pris pour Concubine la fille d'un de fes Intendans, il s'appliqua infatigablement à mettre toutes chofes dans le bon ordre. Il étoit occupé à ce glorieux foin, lorfqu'il eut avis que les Barbares meditoient une nouvelle revolte. Il fe refolut de ne les plus ménager, & de les foûmettre fi bien qu'ils ne fuffent plus en état de remuer, & de troubler le repos de l'Empire : en effet, après leur avoir déclaré la Guerre avec les ceremonies accoûtumées, 16) il partit de Rome accompagné de fon fils Commode (q dont il vouloit former la jeuneffe à la vertu, & fe rendit avec beaucoup de diligence à portée des Ennemis, fur lefquels peu de tems après il remporta une victoire que la valeur des Barbares ne lui difputa durant un jour entier, que pour donner plus d'éclat à fa conduite & pour exercer fon experience. Cet avantage auroit été fuivi de la défaite entiere de ces

q *Dio. lib.* 71.

16 Il y avoit à Rome dans le Temple de Mars une colonne fur laquelle étoit pofé une lance qu'on y gardoit avec beaucoup de fuperftition. Lorfqu'un Empereur vouloit declarer la Guerre à quelque Nation, il alloit en ceremonie dans ce Temple, & aprés y avoir offert des facrifices pour la profperité de fes Armes, il tournoit la pointe de cette lance fatale vers le Peuple ou vers la Nation à laquelle il vouloit faire la Guerre, & la luy declaroit par cette ceremonie.

Peuples liguez, si la mort n'eut arrêté Marc Aurele au milieu d'une course si glorieuse : car quelques jours après cette Bataille il se sentit malade. Il connut d'abord qu'il étoit arrivé au dernier terme de sa vie. Il fit assembler ses amis dans sa chambre, il leur presenta son fils, les pria de luy servir de pere, de l'instruire, de luy donner leurs conseils, leur fit un discours si touchant qu'il leur fit verser des larmes, & après avoir donné à Commode les plus sages avis, il mourut regretté de tous les Ordres de la Ville, des Armées, des Provinces & de tout l'Empire, comme le meilleur Prince qui eut encore regné.

Cette mort donna lieu à une infinité de soupçons. Les uns attribuerent la maladie de Marc Aurele aux fatigues de la Guerre. Dion assûre qu'il sçait de très-bonne part, que des Medecins employez par Commode, hâterent sa mort pour plaire à ce Prince dénaturé qui souhaitoit de regner. D'autres enfin disent que l'Empereur voyant dans son fils un naturel depravé & des inclinations corrompuës, la vie luy devint odieuse & qu'il voulut la terminer par une abstinence volontaire. Il est du moins très-constant que le plus grand chagrin de Marc Aurele, vint du mauvais ca-

ractere qu'il avoit reconnu en ſon fils, qui avoit déjà donné les témoignages les plus marquez d'une grande cruauté & de toute ſorte de vices, quelque ſoin qu'il eut pris de luy inſpirer des ſentimens nobles (r & vertueux en ne confiant ſa jeuneſſe qu'à des Precepteurs habiles, & renommez par leur merite; mais la malignité de ſes inclinations fut plus puiſſante que toute la prevoyance de cet Empereur. Quoyqu'il en ſoit de la mort de Marc Aurele, elle fit ſoupirer tout l'Empire, & les honneurs pompeux qu'on rendit à ſa memoire, les larmes que répandit tout Rome, le deüil dont toutes les familles furent remplies, furent de glorieux témoignages de la haute eſtime qu'on avoit pour ſa vertu, & du regret inconſolable qu'on avoit de ſa mort.

r *Dio. lib* 71.



LUCILLE

Femme de Lucius Commodus Verus.

LA vertu n'eſt pas un bien hereditaire, elle ne ſuit ni les noms, ni le ſang: d'un pere ſage & moderé, naiſſent ſouvent des enfans libertins & ſcelerats, & plus ſon merite a été brillant, plus il contribuë à faire paroître avec honte les vices qui les font degenerer. Il y a une certaine malignité de naiſſance que rien ne peut corriger; l'éducation, même la mieux cultivée, le bon exemple, les leçons de la plus auſtere ſageſſe redreſſent rarement la nature. Marc Aurele fut un Prince accompli; en luy on admira l'aimable & rare alliance des vertus civiles, politiques & guerrieres; cependant ſes enfans n'eurent aucune de ſes belles qualitez. Commode ſon fils fut un des Princes les plus dereglez; en luy l'on vit le monſtrueux aſſemblage de tous les vices des Tyrans: dans Lucille ſa fille aînée, l'ambition & le libertinage furent des crimes éclatans: Ses autres enfans deſhonorerent la grandeur de leur naiſſance par les plus infames actions, & l'on remar-

qua, que ceux même que la mort enleva dans leur enfance, avoient un funeste panchant au mal. (*a* Tant il est vray que du sein même de leurs meres les enfans portent la semence des vertus ou des vices qui illustrent ou qui ternissent leur vie, & que les occasions font germer.

Lucille nâquit dans Rome vers la fin de la premiere année du Mariage de M. Aurele avec Faustine. (*b* Sa Naissance qui combla la Ville de joie, fournit à l'Empereur Antonin une heureuse occasion pour faire ses largesses au Peuple & pour revêtir son beau-fils des plus éclatantes Dignités. Il l'honora de la Puissance du Tribunat, lui accorda l'Autorité Proconsulaire, & l'éleva si haut qu'il ne lui laissa plus desirer que l'Empire qu'il lui remit aussi avant sa mort.

Quoique Lucius-Verus 1) fut fils adoptif d'Antonin aussi-bien que M. Aurele, il n'en reçut pas de si grandes marques d'esti-

a *Lamprid. in Commod.* b *Tillem. sur M. Aurele.*

1 Lucius Cejonius Commodus étoit le nom de famille de Verus : car d'habiles Critiques pretendent que le nom de Verus ne luy fut donné que par M. Aurele quand il l'eut declaré Auguste. Il avoit encore celuy de Ælius, mais par son pere qui fut ainsi appellé par Adrien lorsqu'il l'adopta. A tous ces noms il ajoûta souvent celuy d'Antonin qu'il avoit reçû du Prince qui portoit ce nom, le jour de son adoption.

me & de tendresse, car Antonin ne l'avoit jamais voulu élever; mais M. Aurele fut à peine Empereur, qu'il le fit d'abord non seulement Cesar & Auguste, mais encore son Collegue dans la Puissance Souveraine, & pour se l'attacher par les liens les plus étroits, il lui fit fiancer sa fille Lucille qu'il n'épousa pourtant que deux ans après en Orient.

Verus étoit un Prince bien fait, (*c* sa taille étoit avantageuse, son visage imprimoit le respect. Il avoit des cheveux longs & fort blonds, & il en prenoit un soin si curieux, que pour en relever la couleur, il répandoit dessus de la poudre d'or. 2) Il ne parloit qu'avec peine, mais ce défaut n'auroit pas terni sa réputation s'il n'avoit pas eu d'ailleurs les plus grands vices. Il aimoit le jeu avec fureur, les femmes avec passion, le vin sans mesure, & nous verrons jusqu'à quel point il poussa ces excès. Il s'abrutit sur tout si fort dans les débauches du vin, dont il s'inondoit jusqu'à la crapule, que son visage en devint tout boutonné & comme couperosé. (*d*

Les genereux témoignages de bonté qu'il

c *Capitolin. in Ver.* d *Spon. Recher. Cur. d'Antiq.*

2 *Dicitur sane*, dit Capitolin, *tantam habuisse curam flaventium capillorum ut capiti auri r.menta respergeret quo magis coma illuminata flavesceret.*

reçut de M. Aurele, furent pour lui dans le commencement un juste motif de reconnoissance. Il l'a marqué par sa deference à toutes les volontés de l'Empereur, qu'il regarda moins comme son Collegue & son Egal que comme son Superieur & son Pere: Et parce que M. Aurele faisoit ses plus cheres délices de l'étude de la Philosophie, Verus qui avoit peu de panchant & même peu de genie pour les Sciences, affectoit par une complaisance politique de paroître Philosophe. Mais difficilement soûtient-on long-tems un caractere emprumté. C'est un personnage penible à soûtenir lorsqu'il faut faire violence au cœur, nôtre panchant se manifeste bien-tôt par quelque saillie dont nous ne sommes pas trop les maîtres. Verus se lassa de se contrefaire, & parce que la sagesse imposante de M. Aurele étoit pour lui un frein incommode qui tenoit en bride ses passions, il lui tarda de trouver une occasion de quitter Rome pour leur donner la liberté de se satisfaire.

La révolte de plusieurs peuples barbares arriva à propos. Les Parthes que Trajan avoit soumis secouerent le joug de l'obéïssance & firent soulever tous les Peuples de l'Orient. Les Cattes 3) couroient l'Alle-

3 Les Cattes étoient un Peuple de l'ancienne Germanie. Ils habitoiens au pied de la Forêt Hercyne, aujourd'huy la Forêt Noire. Ce Peuple fut fort celebre du

magne

magne ; & l'Angleterre menaçoit de quelque remuëment. On choisit Aufidius-Victorinus pour aller contenir les Cattes dans leur devoir, on envoya Agricola en Angleterre, & on fut d'avis que l'Empereur Verus allât en personne contre les Parthes qui étoient les ennemis les plus redoutables, & que M. Aurele demeurât à Rome, pour de là en avant pourvoir aux besoins de l'Etat & à l'éducation de sa famille.

Lucille étoit alors dans le premier éclat de sa jeunesse. Elle avoit environ treize ou quatorze ans, & M. Aurele en faisoit le cher objet de ses soins, afin de la rendre digne du haut rang auquel elle étoit destinée. Elle étoit bien faite, & Verus lui devoit sa tendresse & ses empressemens au-

tems des Romains, à qui il donna beaucoup d'exercice. Les Cattes étoient robustes, vigoureux, pleins de courage & fort amateurs de la vertu. D'abord qu'ils avoient atteint l'âge de dix-sept ans, ils se laissoient croître la barbe & les cheveux, qu'ils ne faisoient pas plutôt couper qu'ils n'eussent tué un ennemi. Les plus braves parmi eux portoient un anneau de fer, ce qui étoit une marque d'ignominie, & faisoient un vœu de ne le quitter que lorsqu'ils auroient tué plusieurs ennemis. Les Auteurs placent le pays des Cattes le long de la Forêt Noire: mais ils ne sont pas bien d'accord touchant le lieu; car la Forêt Hercyne, si Cesar dit vray dans ses Commentaires, étoit si longue, que quoique on l'eût côtoyée durant soixante jours, on n'en avoit pû découvrir le bout. Il y a apparence que leur veritable pays étoit ce que nous appellons aujourd'huy le pays de Hesse; Cassel, qui en est la Capitale, semble avoir retenu leur nom *Castellum-Cattorum*.

tant à cause de son mérite personnel que par reconnoissance pour les obligations qu'il avoit à son pere. Mais la disproportion de leur âge ne contribuoit gueres à lier leurs cœurs, Lucille étoit extrêmement jeune, & Verus âgé alors de trente-deux ans, n'étoit pas sans avoir soupiré pour quelque autre ; aussi verrons-nous qu'il ne parut jamais passionné pour Lucille, & que Lucille n'aima peut-être jamais Verus.

Si ce Prince au reste étoit bien-aise d'aller en Syrie, M. Aurele de son côté n'étoit pas fâché qu'il y allât, mais ils avoient des raisons bien opposées. M. Aurele qui n'ignoroit point les inclinations corrompuës de son Collegue, se flatoit qu'éloigné des delices de Rome, il s'accoûtumeroit à la sobrieté, à la peine & au travail dans les incommodités & les fatigues de la guerre ; & Verus au contraire esperoit que maître de soi-même & n'ayant personne qui éclairât ses actions, il joüiroit sans trouble des plaisirs que la présence gênante, & l'austerité des maximes de son beau-pere lui interdisoient. Il partit plein de ces criminelles esperances & arriva en Syrie. Il ne voulut pas dabord se faire connoître par des excès. Il commença par se donner aux divertissemens de la chasse & du jeu dans

la Poüille, de là il passa à Corinthe & ensuite à Athenes sur des Vaisseaux chargez de Joüeurs d'Instrumens qui faisoient retentir la côte de doux concerts & d'airs mols & effeminez, & étant enfin arrivé à Corinthe, il laissa le soin de la guerre à ses Generaux qui étoient des Officiers d'experience, & se livra à toute sorte de plaisirs, de voluptez & de débauches avec si peu de reserve, qu'il ne songea pas plus aux armées & à la guerre, que s'il ne fût venu exprès que pour se divertir. Par cette conduite si peu judicieuse & si peu conforme à la gravité de son rang, il devint la fable des Syriens & le spectacle de leur derision : ils mépriserent un Prince qui s'oublioit dans un loisir si voluptueux, & ils commencerent même de le haïr d'abord que sa lubricité mit en alarme la pudeur de leurs femmes.

M. Aurele apprit avec douleur les excès de son Collegue, & ce ne fut point un des moindres sujets qui donnerent tant d'exercice à sa Philosophie. Cependant malgré l'indolence de Verus les armes Romaines eurent des succès heureux. Vologeses Roi des Parthes fut chassé de l'Armenie, Cassius prit Ctesiphon & il y ruina le fameux Palais des Rois qui passoit pour une merveille de l'art. Edesse dans la Mesopo-

tamie fut assiegée. Babylone, Seleucie & beaucoup d'autres Villes furent soûmises, & les principales Provinces qui composoient le Royaume des Parthes reconnurent l'Empire Romain.

Verus s'enfla de ces grands succès, comme s'ils étoient le precieux fruit de ses travaux militaires. Il se fit ridiculement appeller Partique, Medois, Armenien, & s'appropria avec autant d'orgüeil que d'injustice ces Titres qui marquoient l'éclat des Victoires dont il usurpoit la gloire, & dont d'autres avoient le mérite. Il donna des Rois aux Nations qui avoient accoûtumé d'en avoir, il distribua les Gouvernemens des Provinces aux Senateurs de sa suite, & donna à Avidius-Cassius celuy de la Syrie qui étoit le plus considerable & le plus important.

Cette Dignité fut pour ce General une amorce qui le fit soupirer aprés une plus haute. Il couvrit son ambition du loüable pretexte d'amour de la liberté; on lui entendoit dire éternellement qu'il n'y avoit rien de plus insupportable qu'un Empereur, dans le tems qu'il couvoit le perfide dessein de le devenir. Si Verus lui envoyoit des Ordres, il les recevoit avec mépris & les executoit avec négligence, il ne cessoit de fronder le Gouvernement present & de répandre par-

tout des sémences de révolte. Tantôt il parloit des débauches de Verus avec une insolente temerité, tantôt il faisoit de mordantes railleries de M. Aurele qu'il appelloit une vieille Philosophie. Verus qui croyoit avoir remarqué dans la conduite de Cassius des pas douteux qui rendoient sa fidelité suspecte, fut confirmé dans ses soupçons en apprenant ses insolens discours : il fut encore averti que ce Gouverneur faisoit de gros amas d'argent, & que cette précaution marquoit en lui quelque profond dessein. Il en donna d'abord avis à M. Aurele, & lui manda que Cassius aspiroit à la tirannie, & qu'il étoit d'autant plus à craindre que les soldats l'écoutoient volontiers.

Marc-Aurele dont l'ame Philosophe s'élevoit au-dessus des idées communes, répondit à son Collegue, qu'il avoit reçû sa Lettre, mais qu'il y trouvoit plus d'inquietude que de grandeur d'ame, & qu'elle étoit peu digne de leur regne. *Si les Dieux, lui dit-il,* (f *veulent élever Cassius sur le Trône de l'Empire, l'on ne peut faire contre leurs Arrêts que d'inutiles efforts, puisque selon la maxime de votre Bisayeul même, jamais Prince ne fit mourir son Successeur : si au contraire Cassius n'est pas appellé par le Ciel à la Puissance Souveraine, il se creusera*

f *Vulcatius Gallican.*

lui-même son malheur. Après tout, on ne peut point traiter comme coupable un homme que personne n'accuse, & auquel on ne peut imputer d'autre crime que d'être aimé des soldats, & si l'on maltraitoit un homme de ce mérite, l'on ne manqueroit pas de dire qu'il auroit été la victime de notre defiance & de notre jalousie plûtôt que de son crime. Pour ce qui regarde la fortune de mes enfans, continuë-t-il, je les verrai perir de sang-froid s'ils méritent moins d'être aimés que Cassius, & si la vie de celui-ci est plus necessaire à l'Empire que celle des enfans de Marc-Aurele.

Ces sentimens sont grands à la verité, mais il faut convenir aussi que dans la réponse de cet Empereur il y a plus de Philosophie que de Politique. L'on sçavoit que Cassius dans sa jeunesse avoit donné des marques precoces d'une ambition extrême, & il n'étoit pas si peu dangereux qu'on dût mépriser ses pratiques. Verus cependant crut avoir assés satisfait à son devoir, en instruisant son beau-pere de ce qui se passoit, & s'embarrassant peu de ce qui pouvoit en arriver, il ne songea plus qu'à ses plaisirs. Il s'abandonna aux plus infames. Son Palais devint un serrail abominable rempli de femmes les plus débauchées, avec lesquelles il vivoit dans les plus odieuses

diſſolutions ; & non content de ſe soüiller dans ces affreux deſordres, il entretenoit encore de jeunes garçons dont il abuſoit brutalement. Il paſſoit les Hyvers à Laodicée (*f* & les Etés à Antioche, laiſſant par-tout de honteuſes traces de ſes débauches, faiſant ſes plus ſerieuſes occupations des jeux, des danſes & des feſtins où il paſſoit les jours & les nuits avec d'indignes Affranchis qu'il faiſoit dépoſitaires de ſes penſées les plus intimes, & ſur qui il ſe déchargeoit du ſoin des affaires.

Une conduite ſi irreguliere faiſoit gémir M. Aurele, il crut ne pouvoir arrêter de ſi honteux excès qu'en envoyant à Verus la Princeſſe Lucille afin qu'il l'épouſât, il communiqua ſon deſſein au Senat, & après avoir pris ſon avis, il déclara qu'il vouloit mener lui-même ſa fille en Syrie ; mais un étrange accident arrivé à la jeune Princeſſe lui fit differer ſon départ. Elle ſe trouva poſſédée du demon, & ce malheur affligea ſenſiblement M. Aurele, (*g* On fit venir à Rome tout ce qu'on pût découvrir d'habiles Medecins, d'Haruſpices & de Devins, pour chercher dans leur ſcience la gueriſon de Lucille, mais ce fut inutilement

f *Capitol. in Ver.*

g *Metaphras. act. S. Abert. 22. Octobre. Baron. ad an. 163.*

qu'ils mirent en œuvre leurs ſacrileges ſecrets, le demon indocile à la voix de ſes ſuppots, proteſta qu'il n'y avoit que ſon ennemi l'Evêque de Hieraple Aberce qui pût lui faire quitter ſa proie. L'Empereur manda auſſi-tôt ce Prelat, & le pria de guerir la Princeſſe ſa fille. La ſainteté de cet Evêque fut plus redoutable au demon que toute la ſcience des Haruſpices. Il commanda à l'eſprit immonde de ſortir du corps qu'il obſedoit, au nom de celui devant qui toute puiſſance fléchit, & le demon forcé d'obeïr à la Vertu du Tres-haut & de reconnoître ſon Empire ſouverain & l'autorité de ſes Miniſtres, quitta ſur le champ le corps de la Princeſſe, qui ſe trouva delivrée de cette dangereuſe & honteuſe poſſeſſion. M. Aurele fut ſenſible à ce ſignalé bien-fait, & pour en marquer ſa reconnoiſſance au ſaint Evêque qui le lui avoit accordé gratuitement (*b* parce qu'il avoit reçû gratuitement de Dieu le don de faire ce miracle, il établit en faveur des pauvres de l'Egliſe de Hieraple une penſion de trois mille muids de froment qu'il ordonna qui leur ſeroient diſtribuez tous les ans, comme ils le furent en effet, quelque diſette qu'il y eût, juſqu'à ce que Julien l'Apoſtat éteignit cette penſion,

b. *Matth. c.* 10. 8.

croyant

croyant éteindre ce glorieux monument de la verité de ce miracle & de la Divinité de celui au nom de qui il avoit été operé.

Lucille ayant été heureusement delivrée, son pere ne voulut plus differer de la conduire en Syrie. Cette Princesse avoit alors environ dix-sept ans, & elle étoit dans le plus vif éclat de sa beauté. Elle n'ignoroit point ce qu'on disoit à Rome de Verus, & & ce n'étoit peut-être point sans regret qu'elle quittoit le Palais de son pere pour se laisser conduire en Orient, où elle devoit épouser un Prince que ses débauches avoient étrangement decrié ; mais M. Aurele s'imaginoit que Verus, quand il auroit épousé Lucille, ne porteroit point ailleurs sa tendresse, & que la presence de la Princesse seroit un frein à ses honteuses dissolutions. Il partit donc de Rome & arriva à Brunduse ; mais ayant appris que ses ennemis faisoient courir le bruit que sous le pretexte specieux de mener Lucille à son époux, il n'alloit en Syrie que pour voler à son Collegue la gloire d'avoir terminé la Guerre, il voulut faire voir l'innocence & la droiture de ses intentions & s'en retourna à Rome, après avoir confié sa fille à sa sœur Cornificia & à Civica-Pompetanus Oncle de Verus. Il dnna aussi pour lors une belle & loüable marque de sa moderation & de

ſon éloignement pour tout faſte, car ayant appris que les Provinces averties de ſon voyage & de celui de ſa fille ſe preparoient a leur rendre les honneurs qui étoient dûs à leur rang, il fit écrire aux Proconſuls & aux Gouverneurs qu'il ne vouloit point que perſonne fût au-devant de la Princeſſe, ni qu'on lui rendît aucun honneur, n'ignorant point ſans doute que de ces dépenſes les Provinces en ſupportoient les charges, & que les Proconſuls en avoient le mérite & les récompenſes.

Cependant l'on apprit en Syrie que Marc Aurele étoit en chemin avec la Princeſſe ſa fille. Cette nouvelle donna du chagrin à Verus, qui ne ſe ſoucioit pas trop d'avoir ſon beau-pere pour témoin de ſa vie licentieuſe, ni ſon épouſe pour obſtacle à ſes plaiſirs inſenſez, mais ſur tout il craignoit que M. Aurele ne fût inſtruit de tous ſes excès & de ſon inapplication pour les affaires de l'Empire ; il voulut parer le coup, en s'avançant juſqu'à Epheſe ſous le loüable pretexte d'épargner à l'Empereur la peine & la fatigue d'un plus long voyage, & ce fut là qu'il reçut la Princeſſe Lucille & qu'il apprit que M. Aurele s'en étoit retourné de Brunduſe, ce qui lui fit beaucoup de plaiſir. Il épouſa Lucille & l'emmena en Syrie, & il y a apparence

qu'elle n'y eut pas de grands agrémens. Verus continua ses débauches au mépris de la jeune Imperatrice, & se plongea brutalement dans les plus honteux plaisirs lors même qu'il en pouvoit prendre de legitimes. M. Aurele en fut pleinement instruit, & voyant que la presence même de sa fille n'étoit pas capable de faire changer de conduite à son Collegue, il le rappella sous le plausible pretexte que la Guerre étant finie, il étoit juste qu'il vint à Rome recevoir le fruit de ses travaux & l'honneur du triomphe que le Senat lui avoit decerné.

Verus se seroit passé volontiers de cet honneur, la gloire n'étoit pas sa passion dominante. Un Prince qui s'oublie dans les débauches n'est gueres jaloux de sa reputation ni de ce qui peut l'illustrer, mais ne voulant pas marquer de la resistance aux empressemens de son beau-pere, ni du mépris pour la récompense que le Senat accordoit à ses victoires, ausquelles pourtant il sçavoit très-bien qu'il n'avoit pas fort contribué, il partit à son cœur défendant, & emmena avec lui la Princesse son Epouse. Celle-ci quitta la Syrie avec moins de regret, Verus ne l'avoit regardée que comme l'espion de ses démarches, & ne lui avoit jamais temoigné ni consideration ni tendresse; aussi n'étoit-elle pas fâchée de re-

tourner à Rome, où elle s'imaginoit que Verus n'oseroit mener une vie aussi débordée que celle qu'il menoit en Orient. Mais les chaînes qu'une longue habitude a fortifiées ne se rompent pas facilement. Ce Prince porta à Rome l'infamie de ces débauches horribles dont il avoit soüillé la Syrie. Il les outra même si fort qu'il passoit les nuits entieres à joüer & à se remplir de vin, courant toutes les ruës de la Ville sous un habit déguisé, & faisant toutes ces folies qui avoient rendu Neron l'execration de Rome, si l'on en excepte sa cruauté. (i Il fit dresser dans son Palais un appartement qu'on appelloit le Cabaret du Prince, & c'est là qu'appellant les compagnons de ses débauches, il faisoit ces excès que les Historiens de sa vie rapportent. 4) Il ne quittoit les plaisirs de la table que pour se livrer à de plus honteux, sacrifiant à tout ses feux infames, sans respecter les droits les plus sacrez de la Nature, également incapable de remords & de scrupules, n'ayant pas même honte de vivre avec Fa-

i *Capitolin. in Ver.*

4 Verus dans ses débauches se servoit d'un verre de cristal d'une grandeur démesurée; il contenoit plus de vin qu'un homme n'est capable d'en boire. Il appelloit ce verre *Loiseau* qui étoit aussi le nom d'un cheval qu'il avoit beaucoup aimé & pour lequel il fit bien des folies, comme Caligula avoit fait pour son *Incitatus*.

bia sa sœur dans une familiarité inceſtueuſe, & d'entretenir avec Fauſtine ſa bellemere un horrible & brutal commerce, comme nous l'avons déja rapporté.

Lucille connoiſſoit depuis longtems que la ſecrete intelligence qu'il y avoit entre le cœur de Verus & celui de ſa sœur alloient plus loin que la tendreſſe fraternelle ; les complaiſances outrées de cette Empereur pour Fabia, le pouvoir abſolu que cette Princeſſe avoit ſur l'eſprit de ſon frere, tout marquoit leur criminelle amitié. L'on diſoit que l'ambition en étoit les nœuds. Mais Lucille, plus à portée de démêler leurs vrais ſentimens, en connoiſſoit mieux le principe. Elle en conçut de la jalouſie, & l'on dit qu'elle ne s'en guerit que par la mort de ſon époux, qui, malgré ſes crieries, ne laiſſoit pas de mener toûjours une vie débordée. M. Aurele connut alors qu'en changeant de climat l'on ne change pas pour cela de panchant. En rappellant Verus à Rome, il ne fit que donner un nouveau theatre à ſes égaremens ; il devint le triſte témoin des deſordres qu'il n'apprenoit auparavant que de loin, & il eut le chagrin d'en avoir fait Rome ſpectatrice. Verus devint pour lui un fardeau peſant, par l'irrégularité de ſa conduite & par le peu de cas qu'il faiſoit de la Princeſſe Lucille, & ſa

douleur étoit d'autant plus vive qu'il la dévoroit ſans ſe plaindre : à ce chagrin ſe joignit celui que donna la revolte des Marcomans, qui, voulant ſecoüer le joug de la dépendance, declarerent la guerre à l'Empire. Marc Aurele en fut alarmé, il fit aſſembler le Senat pour prendre les reſolutions convenables dans cette fâcheuſe conjoncture, & après qu'on eut fait tous les preparatifs neceſſaires, il fut reſolu que les deux Empereurs conduiroient en perſonne l'armée. Ce deſſein fut le projet de la judicieuſe prudence de Marc Aurele, car il craignoit d'un côté que Verus, s'il le laiſſoit à Rome, ne la perdît par ſes débauches, & il apprehendoit d'autre part que s'il l'envoyoit ſeul contre les Barbares, il ne precipitât l'Empire dans quelque malheur, ou qu'il abandonnât l'Armée pour ſe livrer à ſes plaiſirs. Ils partirent donc enſemble, mais avec des ſentimens bien differens, car Verus ne quittoit qu'à regret Rome où il avoit les plus honteuſes liaiſons ; auſſi à peine eurent-ils paſſé les Alpes, qu'il perſuada à ſon beau-pere de s'en retourner à Rome, en alleguant les raiſons que nous avons rapportées ci-deſſus. Comme ils étoient en chemin près d'Altino, Verus fut ſubitement ſaiſi d'une apoplexie. On le deſcendit du Char, on lui fit

tirer du sang & on le porta à Altino. 5.) Il y vécut trois jours sans parler & sans avoir aucune connoissance, & il y mourut, peu regretté que des Compagnons de ses crimes. 6)

(l Il n'est point d'innocence qui soit à couvert des traits de la calomnie. Il se trouva des esprits assez malins pour vouloir jetter le soupçon de cette mort sur M. Au-

l *Capitolin. in Marc. Anton.*

5 Altino est l'Altinum des Anciens près d'Aquillée, entre Concordia & Padoüe.

6 On dit que Verus avoit avec luy ce malheur, que la peste le suivoit par tout où il alloit, & qu'il laissoit après luy ces traces funestes de son passage : *fuit ejus fati ut in eas provincias per quas redit, Romam usque, luem secum deferre videretur.* Capitolin rapporte la superstition des gens qui croyoient que cette peste étoit la punition d'un sacrilege commis par des soldats dans un Temple d'Apollon en Babylone, où ils enfoncerent un coffre d'or dans lequel ils pensoient trouver de grandes richesses, & d'où il sortit un air de contagion qui infecta tout l'Univers, & qui suivoit Verus de Province en Province. Ce malheur donna occasion a un imposteur nommé Planus de dire publiquement dans Rome, que la fin du monde étoit proche & que le feu du Ciel devoit dans peu consumer la terre. Il ajoûta que cela arriveroit quand on le verroit changé en Cicogne. Il faisoit ces predictions du haut d'un figuier sauvage d'où s'étant precipité un jour qu'il avoit marqué pour cette metamorphose, il lâcha adroitement une Cicogne qu'il avoit cachée dans le sein ; mais la metamorphose n'étant pas arrivée, on le saisit & on le mena à M. Aurele qui luy auroit fait trouver la fin du monde arrivée pour luy, s'il eut été moins porté au pardon. Cet imposteur avoüa que sa prediction étoit un jeu concerté avec d'autres de son caractere, pour mettre le feu dans Rome & la piller.

rele qu'ils accusoient d'avoir servi à son Collegue dans un repas un morceau qui lui donna la mort, & de l'avoir même fait saigner à Altino à contre-tems, pour hâter sa fin. D'autres s'efforcerent de rendre Faustine coupable de cette trahison. Ils disoient qu'elle avoit preparé des huitres empoisonnées qu'elle avoit fait manger au Prince, pour le punir de l'indiscrete confidence qu'il avoit fait à Lucille de leurs amours. Il y en eut enfin qui crurent que Lucille elle-même avoit donné la mort à son époux, pour se vanger de ses infidelités & pour mettre fin au pouvoir qu'avoit pris sur son esprit la Princesse Fabia, qu'elle regardoit comme une Rivalle d'autant plus dangereuse qu'elle ne ménageoit, ni sa reputation ni son honneur, pour se soûtenir dans cette detestable faveur.

Il y a apparence que Lucille fut bien-tôt consolée de la mort de son Epoux, dans les mépris & les débauches de qui elle avoit trouvé la matiere des plus cuisans chagrins. D'ailleurs des raisons d'Etat & l'autorité paternelle avoient serré les nœuds de leur Mariage, plûtôt qu'une inclination mutuelle; car Lucille étoit si jeune lorsqu'on la fiança à Verus, & celui-ci fit si peu de sejour à Rome qu'ils n'eurent pas le tems de soûpirer l'un pour l'autre : mais la Prin-

cesse ne joüit pas longtems de sa liberté, à peine les liens qui l'attachoient à Verus furent dissous par la mort de cet Empereur, que son pere lui prepara de nouvelles chaînes & aussi pesantes pour elle que les premieres, en l'attachant à un second Mari. Ce ne fut pas la proposition d'un autre Mariage qui fit de la peine à Lucille, un Pere qui offre un Mari est toujours favorablement écouté d'une fille, mais ce fut le choix de ce nouvel Epoux qui n'étoit pas du goût de la Princesse. Car comme Marc Aurele ne se conduisoit pas selon les maximes de la politique, il ne chercha dans un beau-fils, ni la noblesse ni les richesses, mais la vertu & la moderation, & il crut en avoir trouvé un de ce caractere dans Claude Pompeïan Originaire d'Antioche, Senateur d'une reputation plus illustre que sa naissance, d'une sagesse profonde & d'une grave maturité. Ce dernier degré de merite ne plaisoit pas à Lucille, & elle témoigna à l'Empereur un éloignement infini pour ce Mariage. L'Imperatrice Faustine (m se recria aussi sur le choix de M. Aurele & allegua plusieurs raisons pour le combattre. Elle ne trouvoit dans Pompeïan ni assez de naissance ni assez de fortune, mais ce n'étoit point ce qui revoltoit Lucille; elle ne voyoit

m *Capitolin. in Marc Anton.*

publiques le rang qu'elle avoit occupé ſous Verus, la mort de ce Prince (*n* ne la dépoüilla d'aucun de ces avantages, & elle porta toujours les marques & les pompeux Ornemens de ſa Dignité, mais elle n'en garda pas les bienſeances, & quoiqu'elle fut fort jalouſe de lui faire rendre ce que lui devoient les autres, elle oublia de lui rendre ce qu'elle lui devoit elle-même. Comme elle n'avoit épouſé Pompeïan que pour ne pas ſe roidir contre les volontez de ſon pere, elle ne ſe ſoucia pas trop de garder ſa foi à un Epoux à qui elle n'avoit pas donné ſon cœur, & deshonora ſon Mariage par d'horribles proſtitutions. Malheureux ſort de ces Mariages mal aſſortis, où une autorité abſoluë qui ne ſçauroit unir les cœurs, lie à un Epoux trop meur une Epouſe trop jeune, qui ſe vange ſur le Mari qu'elle trahit, de la ſoumiſſion forcée qu'a exigé d'elle, un pere qui a voulu être obeï.

Lucille qui dans les vivacitez de ſon âge, qui étoit alors d'environ vingt-quatre ans, ne s'accommodoit gueres de l'exterieur compoſé & du temperamment ſevere de Pompeïan chercha dans des objets étrangers une humeur plus enjoüée & des inclinations moins auſteres, & ce fut dans Quadrat

n *Herodian lib.* 1.

(*o* Romain d'illustre Naissance qu'elle trouva une jeunesse riante soûtenuë par des manieres galantes & de grandes richesses, ce qui convenoit fort à son tendre panchant. Quadrat éprouva bien-tôt qu'il n'étoit pas haï de Lucille dont il devint extremement passionné, & par ses assiduités auprès de cette Princesse il mit sa reputation en doute ; enfin leur galanterie cessa d'être un mystere & fixa au desavantage de Lucille les soupçons du Public. Ce crime fut pour elle un funeste engagement à de plus honteux, car trouvant dans Commode son frere un cœur aussi corrompu que le sien (*p* elle eut avec lui les plus abominables liaisons. Par ces incestueuses faveurs, elle se conserva dans la preéminence du rang que son frere lui laissa prendre après la mort de M. Aurele, & ce fut à un prix si honteux que son ambition acheta ces vaines distinctions dont elle joüissoit avec tant d'orgueïl & d'affectation. Mais comme de tous les honneurs, il n'en est point de plus fragile que ceux que le crime procure, Lucille eut bien-tôt le mortifiant chagrin de ceder par force la place qu'elle avoit occupée avec un faste si peu reglé.

Crispine femme de Commode ne pou-

o Herodian lib. 1. *p Dio. in Com. lib. 72.*



vant souffrir que Lucille s'arrogeât les premiers honneurs qu'elle pretendoit lui être dûs, s'empara du droit de préseance, & se fit rendre les devoirs attachés à sa Dignité d'Imperatrice. Cela divisa la Cour, mais Commode eut à peine declaré son sentiment, que tout le monde à son ordinaire suivit la fortune; l'on apporta à la nouvelle Imperatrice les hommages que l'on avoit jusques-là rendus à Lucille, & Lucille elle-même se vit obligée par une bien-seance bien amere à sa fierté, de faire la Cour à sa belle-sœur & de reconnoître par cette penible démarche sa preéminence. Il en coûte cher à certaines ames fieres & orgueilleuses de flechir sous l'autorité d'autrui après avoir vû tout le monde reconnoître la leur, & de démentir par ces preferences exterieures, la preference secrete qu'elles font d'elles-mêmes; ce n'est qu'avec chagrin qu'elles plient sous le joug de la dependance, l'on ne cede jamais de bonne grace lorsqu'on cede par force. Lucille ne pût voir qu'avec des yeux chagrins & jaloux Crispine remplir la place qu'elle avoit occupée, & avoir sur elle une superiorité dont elle-même avoit si souvent fait sentir le poids à l'Imperatrice regnante avant son élevation au haut rang qu'elle possedoit. Elle regarda comme son décre-

ditement & comme l'aneantiſſement de ſon pouvoir la gloire de Criſpine, il lui ſembloit qu'elle étoit mépriſée lorſqu'on honoroit ſa belle-ſœur & que les pretentions de la femme de Commode étoit un attentat ſur les droits de la veuve de Verus. Ce fut là le ſujet de l'envieuſe jalouſie qui diviſa ſi fort ces deux Princeſſes, elle degenera en haine; & Lucille qui n'étoit pas femme à la tenir longtems enfermée dans ſon cœur, faiſant paſſer ſa colere ſur l'Empereur qui autoriſoit les pretentions de Criſpine, reſolut de renverſer ce Prince du Trône, & d'y élever quelqu'un qui en le partageant avec elle, la remît dans les honneurs dont elle venoit d'être dépoüillée. Elle étoit d'autant plus piquée contre ſon frere, que pour l'engager dans ſes interêts, elle lui avoit prodigué des faveurs dont perſonne n'ignoroit ni la honte, ni l'horreur. Quantité de reflexions combattirent d'abord cette hardie reſolution, mais ſa paſſion applanit bien-tôt tous les obſtacles que trouvoit ſa raiſon, & après s'être raſſurée contre les remords, elle ne ſongea plus qu'à aſſocier quelqu'un à ſon crime. Pompeïan ſon Epoux ne lui parut pas propre pour conduire cette trame, & elle n'auroit oſé lui faire une ſi delicate confidence; Pompeïan aimoit Commode, & il

étoit d'ailleurs trop ſage pour entrer dans une ſi noire trahiſon, Quadratus fut celui qu'elle choiſit pour le faire depoſitaire de ſon deſſein & executeur de ſa vangeance.

Lucille prit un tems favorable pour faire entrer ce Romain dans ſes peines & dans ſon reſſentiment. Il eſt certains momens funeſtes aux Amans faciles qui ne ſont pas en état de rien refuſer à l'objet de leur aveugle paſſion, & une maîtreſſe adroite ſçait profiter des conjonctures. La Princeſſe aſſurée de l'amour de Quadratus, lui fait part de ſon chagrin avec une triſteſſe concertée, afin de le rendre ſenſible; elle ſe plaint de l'injurieux affront qu'elle a reçu de Criſpine (*q* qui en la dépoüillant des honneurs qu'on lui avoit deferez juſqu'alors, la dégradoit du rang qui lui étoit dû étant fille d'un Empereur & veuve d'un autre, & parce que ce qu'une maîtreſſe affligée dit, ſort de ſa bouche avec un air d'inſinuation qui penetre juſques dans le fond du cœur où elle regne, Lucille n'eut pas de peine à faire trouver juſte ſes plaintes à Quadratus & à le faire ſouſcrire à tous ſes deſſeins. Ils reſolurent de maſſacrer Commode qui avoit ſacrifié les interêts de ſa ſœur à ceux de ſon Epouſe, mais comme l'entrepriſe étoit hazardeuſe, Qua-

q *Herodian lib.* 1. *c.* 19.

dratus voulut en partager le danger avec d'autres. Il engagea dans ce noir complot Claude Pompeïan, qui pour avoir le nom du mari de Lucille n'en avoit pas le merite, Quintien jeune homme entreprenant & hardi, & beaucoup d'autres perſonnes de diſtinction. Quintien ſe chargea de donner à Commode le coup mortel, & Quadratus qui étoit fort riche promit de répandre ſi à propos une groſſe ſomme d'argent, que le peuple occupé à contenter ſa cupidité ne ſongeroit point à vanger une mort qui lui procuroit cette largeſſe. (r

Quintien ne manqua pas de courage, mais il n'eut point aſſez de conduite, car comme l'Empereur pour entrer dans l'amphitheatre où on ſçavoit qu'il devoit aller, paſſoit par un endroit obſcur dans lequel l'aſſaſſin s'étoit caché pour faire ſon coup plus facilement à la faveur de l'obſcurité, il ſe contenta de lui montrer le poignard & de lui dire d'un air menaçant, voila ce que le Senat t'envoye. (ſ Cette imprudence & ces menaces fanfaronnes ne ſervirent qu'à decouvrir la conſpiration & à procurer à Quintien la peine que meritoit ſon attentat & ſon étourderie. Les Gardes de l'Empereur ſe jetterent ſur le champ ſur lui &

r Herodian lib. 1. ſ Lamprid. in Com. Herodian lib. 1. Dio. lib. 72.

lui

lui donnerent la mort qu'il n'avoit ſçû ou oſé donner à Commode. 7)

Lucille ne pouvoit être que dans d'étranges perplexitez dans l'attente du ſuccès de la conjuration, & elles ſe changerent en de vives & juſtes apprehenſions, lorſqu'elle eut appris que l'Empereur avoit échapé à ſa trahiſon. Commode fit faire une exacte recherche de ceux qui y avoient part, & cela fut cauſe d'une infinité de meurtres. Quadratus fut un des premiers immolez à la vangeance du Prince, parce qu'il ſe trouva un des plus coupables, & Lucille fut condamnée à un rigoureux banniſſement, dans l'Iſle de Caprées. Mais cette peine ne puniſſoit pas aſſez ſeverement l'énormité du parricide qu'elle avoit voulû commettre, Commode voulut donner à ſon reſſentiment une entiere ſatisfac-

7 De ſçavans Critiques ſont partagez de ſentimens ſur ce Pompeïan, que les uns font fils de Lucille, les autres parent, & d'autres ni l'un ni l'autre. Il n'y a pas apparence que ce Conjuré fût fils de Lucille, mais un Camarade de Quadratus qui portoit le même nom. Dion & Lampride aſſurent que ce fut Pompeïan qui menaça Commode en luy montrant le poignard, & en luy diſant : *Nunc tibi pugionem Senatus mittit.* Herodien attribuë tout cela à Quintien, & M. de Tillemon prefere Dion à Herodien, mais celuy-ci rapporte avec tant d'exactitude toutes les circonſtances de la conſpiration, que je ne vois pas que ſon autorité ne doive balancer celle de Dion. D'ailleurs Herodien étoit à la Cour de Commode & à portée de ſçavoir les choſes, & il rapporte ce qu'il a vû auſſi bien que Dion.

tion, en faisant ôter à sa sœur une vie qui ne meritoit point une fin plus heureuse. Ce fut ainsi que cette orguëilleuse & impudique Imperatrice se creusa elle-même son precipice, & que pour procurer à son ambition dereglée de vains honneurs, elle s'attira des malheurs très-réels & une mort prématurée.



****

CRISPINE,

Femme de Commode.

MARTIA

Femme concubine du même Empereur.

IL eſt difficile de corriger un cœur né vicieux ; l'éducation la plus ſage, les exemples de vertu les plus puiſſans redreſſent rarement la Nature. Ce qui naît avec nous, ſe peut adoucir, mais non pas vaincre : 1) Les ſemences que la Nature a jetté dans nôtre ame portent le fruit qui leur eſt propre.

Marc-Aurele prit un ſoin très-appliqué de la jeuneſſe de ſon fils : Les diſcours qu'il lui tenoit ne tendoient qu'à lui inſpirer la moderation, la douceur, l'humanité, &

1 C'eſt ainſi que raiſonnoient les Payens. Mais à Dieu ne plaiſe que je veüille ôter à la grace le pouvoir qu'elle a de changer les cœurs & les eſprits & de reformer la Nature, & qu'en raiſonnant ſelon les principes de ceux dont j'écris l'Hiſtoire, je veüille faire douter de ma croyance qui n'eſt autre que celle de l'Egliſe Catholique.

elles s'arrêtoient. D'ailleurs il n'étoit pas mal fait de sa personne. Sa taille étoit d'une juste proportion ; il avoit le visage mâle, le teint délicat, la chevelure blonde & frisée, mais du reste tout marquoit en luy un homme corrompu. Ses discours étoient remplis de termes obscenes, n'ayant ni suite ni liaison, comme sont pour l'ordinaire les discours des yvrognes : Ses manieres étoient basses, méprisables, indignes d'un homme de sa naissance & de son rang, ne faisant jamais que sauter, que sifler, se comportant en bouffon plûtôt qu'en Prince, soüillant des plus horribles débauches le Palais, où il avoit changé son appartement en cabaret & en lieu de prostitution & d'infamie, où avec ses semblables il se plongeoit dans les plus honteux excès de la crapule & de la lubricité, trop prodigue pour craindre la dépense, (*b* trop corrompu pour épargner la pudeur ; tels étoient les tristes preludes de la vie abominable d'un Prince né du plus sage des Empereurs Romains.

Ceux qui étoient auprès de lui l'entretenoient dans cette funeste pente au vice. Il ne pouvoit souffrir que ceux qui flatoient ses passions, & Marc-Aurele ayant voulu éloigner du Palais certaines personnes

b *Lamprid.*

qu'il avoit chargées de la garde du jeune Prince,& qui au lieu de former sa jeunesse à la vertu ne lui donnoient que de très-mauvaises leçons, Commode en eut tant de chagrin qu'il en tomba malade, & l'Empereur eut l'aveugle complaisance de rappeller ces indignes & perfides surveillans, ou plûtôt ces infames corrupteurs qui acheverent de pervertir son esprit.

Marc-Aurele qui n'ignoroit point les desordres de son fils, resolut de l'emmener avec lui en Scythie, où les Marcomans si souvent rebelles avoient fait de nouveaux actes d'hostilité, & afin de donner un frein à l'impetuosité de ses passions, il trouva à propos de le marier de bonne heure,& plûtôt même qu'il n'auroit fait, si la revolte des Barbares ne l'avoit mis dans la necessité de donner tous ses soins aux preparatifs de cette guerre, ou si le Prince eut été plus sage. Le Mariage se fit avec assez de precipitation, l'Empereur qui sçavoit que sa presence étoit absolument necessaire dans la Scythie se détermina d'abord sur le choix d'une épouse, & ce fut sur Crispine qu'il jetta les yeux. C'étoit une des plus aimables personnes qu'il y eût dans Rome, (c fille du Senateur Brutius-Præsens, dont le merite fut honoré plusieurs fois du Con-

c *Trist. Com. hist.*

ſulat, mais elle n'avoit pas la ſageſſe de ſon pere. Elle étoit née avec une complexion tendre, & un cœur ſuſceptible de l'amoureuſe paſſion, & quelque gravité, quelque retenuë, qu'exigeât d'elle le haut rang où l'élevoit le choix de Marc-Aurele, ſon temperamment fut plus puiſſant que la raiſon ; elle deshonora ſa dignité par un libertinage ſcandaleux, qui fut cauſe de ſa ruine & de la mort funeſte dont Commode punit dans la ſuite ſes infidelitez. Il y a apparence que lorſque l'Empereur la fit épouſer à Commode, elle avoit été juſqu'alors ou ſage, ou aſſez circonſpecte pour cacher ſes galanteries, mais nous verrons que le Mariage au lieu de fixer ſon inclination, lui ſervit de malheureux motif pour porter ailleurs ſes deſirs.

Après que ces nôces furent celebrées l'Empereur & ſon fils partirent pour la Scythie. Il y en a qui croyent que la nouvelle Imperatrice fut de ce voyage ; quoiqu'il en ſoit, Marc-Aurele qui avoit reſolu d'exterminer entierement les Barbares, fut arrêté par la mort au milieu de ſes victoires, & l'on croit avec beaucoup de fondement que ce fut par la perfidie de ſon fils qu'il ceſſa de vivre, & que les Medecins qui étoient chargez de ſa gueriſon acheterent la faveur de Commode aux

dépens de la vie de son pere.

Cependant la Princesse Lucille joüissoit dans Rome de tous les honneurs qu'on avoit accoûtumé de rendre aux Imperatrices, (*d* & quoiqu'elle eut épousé en secondes nôces un mari d'une Dignité inferieure à celle de Verus son premier époux, l'Empereur son pere lui avoit conservé toutes les prerogatives dont joüissoient les femmes des Empereurs, & elle s'arrogeoit avec beaucoup d'orgueïl & de fierté les fastueuses distinctions. Crispine regarda comme un attentat sur ses droits, les pretentions de Lucille; elle crut que les premiers honneurs étoient dûs à l'Imperatrice regnante plûtôt qu'à la veuve d'un Empereur, laquelle sembloit même être déchuë de ses privileges en épousant un simple Senateur; & comme elle n'avoit pas sans doute moins de vanité que sa belle-sœur, elle prit par-tout la premiere place & se fit rendre tous les devoirs dûs à sa Dignité. Lucille en eut un si grand dépit, qu'elle resolut de faire assassiner l'Empereur Commode son frere, & d'élever sur le Trône quelqu'un qui en l'y faisant asseoir elle-même, la rétablît dans la splendeur du rang qu'elle avoit occupé & dont elle se voyoit dépoüillée. Nous avons vû quel fut le succès de

d *Herodian Lib.* 1. c. 10.

cette

cette conſpiration; elle ne ſervit qu'à fournir à Commode un pretexte pour exercer ſa cruauté : Car l'aſſaſſin qui devoit donner le coup fatal à cet Empereur s'étant contenté de le menacer en lui montrant le poignard, & en lui diſant, que c'étoit là ce que le Senat luy envoyoit, l'Empereur le fit arrêter & luy fit ſouffrir le ſupplice que méritoit ſon attentat.

Les paroles de ce Conjuré ſe graverent profondement dans le cœur de Commode. (e Il regarda le Senat comme un corps composé d'ennemis qu'il avoit raiſon de craindre & deſquels il devoit ſe défaire. Ce fut l'origine de cette haine implacable qu'il conſerva toute ſa vie contre le Senat, & le motif ou le pretexte de ces ſanglantes executions qui inonderent Rome de ſang & de larmes. Il fit mourir les plus illuſtres membres du Senat, & tous ceux qui ayant été aimez de Marc Aurele avoient pour lui une veritable tendreſſe. Paterne Colonel de ſes Gardes, qu'il accuſoit d'avoir voulu attenter à ſa vie. Cardinus & Maximus, qui avoient ſi bien ſervi dans toutes les Guerres que ſon Pere avoit eu, furent ſacrifiez des premiers à ſa fureur. Servius-Julianus qui commandoit

e Herodian Lib. 1. c. 22.

une de ses armées fut la victime de la sagesse de son fils. L'infame Commode se vengea sur ce Pere malheureux, de la genereuse & loüable resistance que son fils avoit opposé à ses brutales poursuites.

Si sa cruauté se fit craindre, son incontinence ne se fit pas moins détester, il emporta les abominables feux jusques sur l'honneur de toutes ses sœurs. Il eut avec une cousine de son Pere un commerce honteux. (f Il exposoit en sa presence ses Concubines, à la brutalité de ceux qui vouloient avoir part à ses faveurs, à qui il la faisoit acheter par ces crimes; il appelloit sa femme, une concubine qu'il aimoit, quoique ce fut celle qui par ses infidelitez meritât le moins sa tendresse. Il n'y a point de turpitude à laquelle il ne se livrât, jamais on ne vit un pareil débordement.

Crispine étoit témoin de ces desordres, mais elle auroit eu mauvaise grace de s'en plaindre, puisque les siens n'étoient pas moins honteux. Cette Imperatrice emportée par son temperamment, peu intimidée par les sanglantes executions que son époux faisoit tous les jours, chercha à l'exemple de Commode des plaisirs étrangers & mena une vie dissoluë. Elle se ven-

f *Lamprid, in Com.*

gea des infidelitez de l'Empereur, par ses prostitutions; & dans le tems qu'il deshonoroit l'Empire par sa lubricité, elle deshonoroit le Trône & l'Empereur par son libertinage. Mais comme ces represailles ont souvent des suites dangereuses, & qu'une femme n'en use pas impunément envers un mari dont les ressentimens sont à craindre comme l'étoit Commode, Crispine porta bien-tôt la peine de ses débauches. Car ayant été surprise un jour en flagrant délit, Commode sensible dans le moment à son deshonneur, l'envoya en éxil à Caprées. 3)

L'Imperatrice Lucille avoit eu la même Isle pour le lieu de son bannissement, & ce fut là que se trouverent ces deux Princesses que la dispute de la préseance avoit si fort divisées. L'on ne sçait si la conformité de leurs malheurs les reünit, mais l'histoire nous apprend qu'une mort violente y termina leur vie; car Commode qui avoit toûjours dans l'esprit l'entreprise de Quintien, de laquelle il sçavoit que sa sœur étoit la cause, la fit mourir dans Caprées, & ordonna au même ministre de sa cruau-

3 Voyez la description de l'Isle de Caprées dans le premier Tome, dans les Notes sur Julie Note, 17.

té d'ôter la vie à Crispine. (g

Cette execution fut suivie de beaucoup d'autres. Rufus, & Capiton personnages Consulaires, Vitrasia-Faustina sa proche parente, Crassus qui étoit Proconsul en Asie, & une infinité de grands hommes, illustres par leur noblesse & par leur merite, perdirent la vie par ordre de ce Tyran ; & si Sextus fils de Maximus & qui brilloit au-dessus de tous les Romains par la vivacité de son esprit & par son érudition échapa à sa fureur, il dut son salut à l'artifice dont il se servit pour tromper ceux qui devoient l'immoler à la cruauté du Prince. 4)

g *Dio. lib.* 73.

4 Sextus qui étoit en Syrie, ayant appris que son Pere avoit été mis à mort & jugeant bien qu'on ne l'épargneroit pas lui-même, s'avisa d'un plaisant stratagême pour échaper aux Ministres de la cruauté de l'Empereur qui remplissoient la Syrie de meurtres. Il bût une grande quantité de sang de lievre, & étant monté à cheval, il le piqua à dessein de le faire cabrer, de sorte que s'étant jetté exprès à terre comme si le cheval l'eut jetté, il se fit porter à la maison par ses domestiques qui le releverent de terre où il faisoit semblant d'être presque mort, & où il vomit le sang qu'il avoit bû, comme si ç'eût été un funeste effet de sa chute. Le bruit de ce triste accident se répandit par tout & vint jusqu'aux oreilles des Ministres de Commode à qui l'on rapporta même que Sextus étoit mort, & ils le crurent avec d'autant plus de raison, que Sextus fit le mort, & qu'on exposa aux yeux du public le cercueil dans lequel l'on avoit enfermé un belier qu'on fit brûler comme si c'étoit le corps de Sextus. Celui-ci

Perennis favori de Commode poussoit cet Empereur à ces violences. Car comme il avoit pris un pouvoir absolu sur son esprit, il rendoit suspects par ses calomnies ceux qui lui donnoient de l'ombrage, & en se détaisant par cette voie funeste, de ceux qui pouvoient balancer son credit, il avoit la direction des affaires & gouvernoit l'Empire. En effet ce rusé Courtisan abusant de la confiance du Prince disposoit de toutes choses. Il appliquoit a son profit les confiscations des biens de ceux qu'il faisoit périr par ses impostures, & ramassoit des som-

s'ennuya pourtant d'être enfermé dans sa maison, il accourut d'une Ville à l'autre, changeant toujours d'habit & contrefaisant sa voix pour n'être pas deconvert. Le bruit en fut porté à la Cour, qui envoya des ordres pour le faire arrêter. On fit mourir beaucoup de personnes qui avoient de la ressemblance avec Sextus & on en envoya les têtes à Rome. On confisqua le bien de plusieurs autres qu'on accusoit d'avoir donné retraite à ce proscrit, on en fit perir d'autres qui n'avoient jamais vû ni connu Sextus, & l'on ne sçut jamais si l'on avoit tué le veritable Sextus. Après la mort de Commode, il se presenta un homme qui se dit être Sextus fils de Maximus, & qui demanda les biens de son pere & ses Dignitez. On lui fit à Rome mille questions ausquelles il répondit fort pertinemment, quoiqu'on l'interrogeât sur des affaires de famille qu'un étranger ne pouvoit gueres sçavoir. Pertinax qui sçavoit que le vrai Sextus entendoit fort bien la langue grecque qu'il avoit cultivée en Syrie, fit quelques questions à ce faux Sextus en grec, mais cet imposteur n'ayant sçû répondre ni comprendre même ce que l'Empereur lui demandoit, fut chassé honteusement de Rome.

mes immenses dans le dessein de les distribuer aux soldats lorsqu'il croiroit être tems de faire éclater le dessein qu'il avoit de monter sur le Trône. Il fit donner à ses fils les plus importans emplois de la milice, il attribuoit à sa valeur & à sa capacité les beaux exploits & les avantages qui étoient le fruit du courage & de l'habileté des Generaux, il porta enfin sa hardiesse jusqu'à ôter aux plus braves Officiers de l'armée d'Angleterre leurs charges, pour les donner à des gens dont il étoit très-assuré.

Ces hardies entreprises & quelques avis que Commode reçut de plusieurs endroits que Perennis aspiroit à la tyrannie, éveillerent cet Empereur de son assoupissement, & l'indisposerent contre Perennis, mais ce qui acheva la ruine de cet insolent Ministre, ce fut l'arrivée de quinze cents Soldats de l'armée d'Angleterre qui dirent à l'Empereur qu'ils venoient le défendre contre les trahisons de Perennis qui vouloit élever son fils à l'Empire. Cleandre que l'Empereur aimoit beaucoup donna foy & cours à cettte nouvelle, & sçut si bien irriter Commode contre Perennis, que ce malheureux Favori fut massacré d'abord par ordre du Prince, qui ne se delivra de la dépendance de Perennis

que pour tomber dans celle de Cleandre, laquelle ne fut pas moins honteuse.

Cet homme qui servit de joüet à la fortune, étoit natif de Phrigie & avoit été conduit à Rome parmi les esclaves de rebut; (*h* & après une infinité d'avantures, ayant eu le secret d'entrer dans la maison de l'Empereur, il sçut si bien faire par ses intrigues, qu'il devint chef de ceux qui couchoient dans la chambre de l'Empereur, ensuite Colonel des Gardes Pretoriennes, & enfin si puissant, si accredité, & si aimé de Commode, que le Prince lui fit épouser Damostratie une de ses concubines, & luy donna toutes sortes de pouvoir.

Il arriva à Cleandre ce qui arrive presque à tous ceux que la fortune tire de l'obscurité pour les mettre en place, il devint insolent, fier, ingrat. Il ne se servit de l'autorité que l'Empereur luy avoit laissé prendre, que pour se frayer un chemin à une plus grande. Arbitre de la fortune des Romains, il faisoit & défaisoit les Consuls à sa fantaisie, *s*) il vendoit les Charges & les emplois, il élevoit à la Dignité

h *Dio lib. 72. Herodian lib. 1.*

s Cleandre crea dans un an vingt-cinq Consuls, ce qu'on n'avoit pas vû jusqu'alors, & qu'aucun Empereur même n'osa faire depuis. Severe qui fut depuis Empereur fut un de ces Consuls.

de Senateur 6) les hommes les plus abjets, pourvû qu'ils eussent assez d'argent pour en payer le prix ; & afin de fermer la bouche à ceux que leur zele pour le service de l'Empereur auroit pû porter à blâmer une conduite si hardie, (*i* il fit mourir Byrrhus beau frere de Commode qu'il accusa d'aspirer à la tyrannie, lorsque luy-même prenoit toute sorte de mesures pour y parvenir.

C'est ainsi que Commode par son indolence se trahissoit lui-même, en laissant prendre à ses Favoris un pouvoir si étendu, tandis que livré à ses passions, il ne songeoit qu'à les satisfaire. Il passoit les jours entiers à tuer des bêtes dans l'Amphiteatre, & comme si ce carnage eut illustré son nom aussi glorieusement que les plus fameuses expeditions, il se fit appeller l'Hercule Romain. 7) Il fit de son Palais un in-

i *Lamprid.*

6 Comme Cleandre donnoit la Dignité de Senateur à ceux qui vouloient l'acheter, on vit une infinité de gens sans merite, sans science & sans probité se revêtir de cette Charge, autrefois si respectable, & reservée pour la vertu. Jules Solon poussé par son ambition, vendit tout son bien pour se faire Senateur, il acheta fort cherement une Charge dans le Senat & la paya à Cleandre : C'est ce qui fit dire assez plaisamment, que Cleandre après avoir dépoüillé Solon, l'avoit relegué dans le Senat.

7 Commode ayant eu la folie de se faire appeller Hercule à qui il affectoit de

fame serrail, où il entretenoit brutalement trois cens femmes & autant de garçons qui étoient les miserables victimes d'une si monstrueuse lubricité. Il eut la folie de donner son nom à la Ville de Rome, il l'appella la Colonie de Commode, & l'on accusa Martia de lui avoir inspiré cette fantaisie, car l'on sçavoit qu'elle étoit de toutes ses concubines, celle qui avoit le plus de pouvoir sur son cœur.

Martia sortoit d'une famille affranchie. C'étoit une femme d'une beauté rare, & d'un esprit delié, artificieux & rusé, capable des plus delicates intrigues du cabinet. Elle se fit aimer de Commode par sa beauté, par ses complaisances & par toutes ces artificieuses caresse que sçavent faire les femmes de son caractere qui veulent plaire, aussi elle sçut si bien reüssir à captiver le cœur de l'Empereur, qu'il eut pour elle les mêmes égards & la même tendresse, qu'il auroit pû avoir pour une épouse,

ressembler dans la maniere de s'habiller en portant une peau de Lion & une massuë.

On fit courir ces vers où il n'y a pas grand sens.

Commodus Herculeum nomen habere cupit
Antoninorum non putat esse bonum :
Expers humani juris & Imperii :
Sperans quin etiam clarius esse Deum
Quam si sit princeps nominis egregii
Non erit iste Deus, nec tamen ullus homo.

& l'on peut dire que si elle ne fut pas declarée Imperatrice, elle en eut le credit, les honneurs, & l'autorité. (*l* Au reste elle fut fort affectionnée aux Chrêtiens, quoiqu'elle n'imitât pas la sainteté de leur vie, elle s'interressa pour eux dans toute sorte d'occasions, (*m* & leur fit accorder beaucoup de graces : De là vient que l'Eglise joüit d'une profonde paix durant le regne de Commode tandis que Rome & les Provinces regorgeoient du sang que sa cruauté faisoit repandre, cet Empereur n'ayant rien à refuser à une maîtresse qu'il aimoit avec tant d'empressement qu'il n'eut pas honte de quitter son nom & de se faire appeller Amazone, pour faire honneur au portrait de Martia habillée en Amazone, car c'étoit l'équipage sous lequel cette rusée plaisoit davantage à Commode. Mais ce qui marque sur tout & le dereglement d'esprit dans ce Prince, & son amour insensé pour sa concubine, c'est qu'il eut la folie de se montrer dans l'Amphiteatre en habit d'Amazone (*n* afin de témoigner à la belle Martia combien elle luy paroissoit aimable lorsqu'elle en étoit parée ; indigne bassesse qui donna un spec-

l *Herodian lib.* 1. *Dio lib.* 72. *Xiphil. in Commod.*
m *Baron. ad an.* 182. n *Lamprid.*

tacle bien risible aux Romains, lorsqu'ils virent dans l'Arene leur Empereur sous l'habit d'une femme degrader sa Dignité par un travestissement si extravagant : mais à quelles honteuses bassesses l'amour dereglé ne porte point ceux qui s'y livrent !

C'est ainsi que Commode abandonnant les affaires de l'Empire ne songeoit qu'à celles de son cœur, ou plûtôt à ses folies, tandis que Cleandre, abusant insolemment de la stupide confiance de ce Prince, travailloit de toutes ses forces à affermir son autorité en s'attirant les bonnes graces du Peuple, sans faire reflexion que les moyens qu'il prenoit le conduisoient à sa ruine. En effet, comme Rome étoit furieusement affligée par la peste & 8) par une

8 Dion rapporte qu'on n'avoit jamais oüi parler d'une peste si terrible, ni si contagieuse. Elle enlevoit tous les jours à Rome jusqu'à deux mille personnes, & Herodien assure que toutes les Bêtes de somme en mouroient. Les Medecins ordonnerent à l'Empereur de se retirer à Laurente, Ville dont le terroir étoit complanté de Lauriers d'où elle avoit pris son nom, pretendant qu'il seroit là avec moins de danger, à cause que le climat étoit froid, & que l'odeur du laurier a la proprieté de chasser la peste. Beaucoup de monde se retira dans cette Ville. Les Medecins ordonnoient qu'on remplît les oreilles & les narines de pommades de senteur & qu'on se servît de parfums & de choses qui rendent quelque odeur, parce que les parties de l'air pestiferé trouvant les pores & les entrées des sens remplis par les corpuscules de ces parfums, ne pouvoient pour penetrer, ou faisoient un moins mauvais effet.

horrible disette de bled, Cleandre fit un gros amas de toute sorte de grains, dans le dessein de le distribuer au Peuple quand il le verroit reduit à la derniere famine, afin d'acheter sa faveur & sa protection par cette largesse politique & interressée, mais Papyrius qui avoit l'Intendance des vivres ayant penetré les desseins de Cleandre, le rendit la dupe de ses propres artifices ; car ayant fait aussi de considerables provisions de bled, il en rendit la cherté si grande, qu'on commença à craindre la famine beaucoup plus que la peste, quoiqu'elle fut si envenimée & si contagieuse qu'elle emportoit chaque jour environ deux mille personnes. Papyrius qui n'aimoit point Cleandre, voyant le Peuple alarmé & disposé à une sédition, accusa ce Favori d'être la cause d'une disette si affreuse, & d'avoir des desseins ambitieux, & dans ce même tems il arriva une espece de prodige qui fortifia l'accusation de Papyrius, car dans le tems que le Peuple étoit assemblé dans le Cirque, il se presenta une femme inconnuë d'une taille extraordinaire, suivie d'un grand nombre d'enfans qui se prirent à crier contre Cleandre. Ces cris seditieux animerent si fort le peuple qui regardoit déja ce Favori comme l'auteur de ses mal-

heurs, qu'il s'en alla tumultuairement trouver Commode qui étoit hors la Ville occupé à ſes plaiſirs, pour luy demander qu'on luy livrât Cleandre. Celuy-ci ayant été averti de cette émeute, lâcha dabord les Gardes ſur cette troupe mutinée & en fit faire un grand carnage ; ceux qui pûrent échaper, s'enfuirent dans la Ville & y porterent l'épouvante & la confuſion : on ſortit des maiſons, on prit les armes, & Rome devint le Theatre hideux d'une guerre inteſtine.

Commode noyé dans ſes infames plaiſirs ignoroit ce tumulte, & perſonne n'oſoit l'en avertir, de crainte de s'attirer l'indignation de Cleandre, qui faiſoit faire à cet Empereur tout ce qu'il vouloit ; mais la Princeſſe Fadille que ſa naiſſance & ſon rang mettoient au-deſſus de ces craintes, alla trouver ſon frere, ſe jetta à ſes pieds les yeux en pleurs, luy repreſenta la triſte ſituation où ſe trouvoit Rome, & l'éminent danger où il étoit lui même durant la fureur du Peuple, que Cleandre par ſon inſolence & ſa dureté avoit porté à la ſedition, & lui découvrit la perfidie des profonds deſſeins de cet ambitieux Courtiſan, qui n'avoit d'autre vûë que de s'élever juſqu'au Trône. Les avis de la Princeſſe étoient trop

intereſſans pour ne pas alarmer Commode ; mais ce qui détermina cet Empereur à accorder Cleandre aux clameurs du peuple, fut les plaintes de la belle Martia, laquelle affectant de craindre pour la vie de l'Empereur, (o lui fit paroître le peril plus grand peut-être qu'il n'étoit en effet, & luy dit tout ce qui étoit capable de l'irriter contre Cleandre : & comme ce qu'une maîtreſſe dit perſuade, Commode condamna à la mort ce malheureux Favori, dont la chute fit chanceler beaucoup de fortunes, car ſon amitié fut un crime pour ceux qui y avoient eu part, leſquels on perſecuta atrocement pour cet injuſte ſujet.

La perfidie de Cleandre augmenta la defiance que Commode avoit du Senat depuis la conjuration de Lucille, car s'étant mis brutalement dans l'eſprit qu'il ne pouvoit conter ſur la fidelité de perſonne, il envelopa dans ces ſoupçons les perſonnages les plus illuſtres, & ne ſe guerit de ſes viſions que par leur mort. Papirius qui avoit contribué à la ruine de Cleandre, Julien Gouverneur de Rome & que ce Prince appelloit ſon pere, Jules Alexandre Capitaine experimenté, brave & intrepide, Ma-

o *Dio lib. 72.*

ternianus, Sura & une infinité d'autres grands hommes furent les victimes de sa fureur.

Ces sanglantes executions, n'interrompoient pourtant jamais ses folies ni ses débauches. On le vit parmi les Gladiateurs dans l'Amphiteatre faire parade de son adresse à tuer des Bêtes sauvages & s'en faire une gloire. Quelquesfois il paroissoit avec un habit bizarre, portant une peau de Lion sur une robe de pourpre brochée d'or, & tenant une massuë pour imiter Hercule dont il avoit pris le nom, & d'autres fois il s'habilloit en femme à la vûe du peuple, à la santé de qui il bûvoit hautement, afin d'entendre crier, *Vive l'Empereur.* De plus il alloit dans l'Arene combattre avec les Gladiateurs, massacrant impitoyablement ceux qu'il combattoit, lesquels le ménageoient par le respect qu'ils avoient pour sa Dignité, & le Senat autorisoit par ses lâches acclamations, des actions si honteuses : car d'abord que Commode avoit tué un Ours, un Lion ou quelqu'autre animal, on entendoit ces graves Magistrats mêler leurs applaudissemens à ceux du Peuple & crier servilement, (p *Tu es le vainqueur du monde, tu surmontes tout, ô*

p *Dio lib.* 72. *Xiphilin in Com.*

brave Amazonien ! (g

Enfin après avoir deshonoré l'Empire par une infinité de crimes qu'il ſeroit ennuyeux de rapporter, la fantaiſie lui prit de ſe faire ſubſtituer à la place des Conſuls (q qu'il reſolut de faire mourir, & de ſe preſenter ſur le Theatre comme Conſul & valet des Gladiateurs ; car parmi je ne ſçay combien de Titres ridicules qu'il ſe donnoit, celuy qu'il prenoit le plus volontiers étoit celuy *de premier Combattant entre les ſuivans des Gladiateurs, qui de ſa ſeule main gauche avoit tué environ douze mille hommes.* Le premier jour de Janvier, qui étoit un des plus ſolemnels parmi les Romains, 10) fut le jour que Commode

q *Herodian lib.* 1.

9 *Dominus es, primus es, vincis omnium feliciſſime, ex æterno tempore amazonice vincis.*

10 Le premier jour de Janvier étoit chez les Romains un des plus ſolemnels. Il étoit conſacré au Dieu Janus dont il portoit le nom. On le ſolemniſoit avec beaucoup de pompe. Les Conſuls & les autres Magiſtrats portoient leur habit de ceremonie & offroient des Sacrifices à Janus avec un culte ſuperſtitieux pour obtenir une année heureuſe ; on ôtoit de deſſus la tête du Dieu Janus la Couronne de Laurier qu'il avoit portée durant le cours de l'Année, & on y en mettoit une nouvelle.

Laurea flaminibus quæ toto perſtitit anno
Tollitur, & frondes ſunt in honore nova. Ovid.

choiſit

choiſit pour donner cette Scene au public, & ce fut à ſa chere Martia qu'il fit confidence de ce projet inſenſé.

Martia qui prevoyoit les ſuites d'un deſſein ſi extravagant, combattit de toutes ſes forces la reſolution de l'Empereur. Elle lui repreſenta le tort infini qu'une action ſi baſſe faiſoit à ſa gloire & à la réputation du peuple Romain; que ſes propres interêts devoient le faire revenir de ſon entêtement pour les Gladiateurs, puiſqu'il ne ſe trouvoit jamais parmi eux, ſans expoſer ſa vie, & ſans ſe commettre à la perfidie de gens ſans honneur & ſans foy. Elle tâcha de donner de la force à ſes ſollicitations en les accompagnant de mille careſſes, en ambraſſant

Les Romains regardoient Janus comme Pere de l'Année; de là vient que dans le Temple qui luy étoit consacré il y avoit douze Autels repreſentans les douze Mois.

Martial nous apprend une partie de ces Ceremonies dans une de ſes Epigrammes.

Principium des, Jane, licet velocibus annis
Et renoves vultu ſæcula longa tuo,
Te primum pia thura rogent, te vota ſalutem:
Purpura te felix, te colat omnis honos:
Tu tamen hoc mavis, Latiæ quod contigit Urbi,
Menſe tuo reducem, Jane, videre Deum.
Epigr. 8. lib. 8.

Les Romains avoient encore accoûtumé ce jour là de ſe viſiter, de ſe ſouhaiter la bonne Année, & de ſe faire mutuellement des preſens.

Herodian. hiſt. lib. 1.

tendrement ses genoux & en versant des larmes, mais rien ne fut capable de lui faire abandonner son dessein.

Lætus & Electus Capitaines de ses Gardes ne reüssirent pas mieux, envain ils representerent à Commode la honteuse fletrissure qu'une si monstrueuse nouveauté alloit faire à l'Empire. L'Empereur qui ne se conduisoit que par ses fantaisies, leur ordonna de disposer toutes choses pour cette ceremonie, & regardant ces zelez Officiers comme de temeraires censeurs de sa conduite, il les quitta brusquement en les regardant d'un œil irrité. En effet il se sentit si piqué que ces Capitaines eussent eu la hardiesse de luy faire des remontrances, qu'il resolut de les faire mourir le lendemain ; & étant entré dans son cabinet, il fit une liste de ceux qu'il vouloit faire tuer, écrivit leur nom dans ses tablettes lesquelles il cacha sous le chevet de son lit. Lætus & Electus au reste n'étoient pas seuls proscrits. Martia étoit aussi marquée dans ce funeste dénombrement, & ceux qui avoient le plus de credit dans le Senat étoient destinez au même supplice, parce que ce Tyran vouloit enrichir ses Gladiateurs de leurs biens. Mais les choses tournerent bien autrement. Commode fut luy même la victime de sa cruau-

té ; car son dessein ayant été découvert, il reçut la mort de la main de ceux-là même à qui il vouloit la donner.

Les Romains de consideration avoient chez eux des petits enfans qui servoient à leur divertissement par leur babil. On les laissoit aller presque à nud ; car pour tout habit on ne leur faisoit porter que des diamans. L'Empereur en avoit un dans son Palais, & il l'aimoit si fort qu'il le faisoit souvent coucher avec luy, & luy avoit donné son nom en l'appellant Philo-Commode. (11 Les complaisances que le Prince voit pour cet enfant l'enhardissoient à prendre toute sorte de libertez, de maniere qu'il entroit & sortoit de la chambre de Commode sans qu'aucun Officier ni Garde l'en empechât. Ce fut precisément ce bien-aimé de Commode qui découvrit le secret de la proscription ; car ce petit enfant étant sorti du cabinet tenant à la main les tablettes qui étoient les depositaires des violentes intentions de l'Empereur, Martia qui craignoit que ce ne fût quelque memoire important qu'il pourroit perdre, l'appella, le caressa, & se fit donner les tablettes. Sa curiosité la porta à les lire, & il est aisé de comprendre

11 Philocommodus ; comme qui diroit le Favori de Commode.

quelle fut sa surprise & de quelle frayeur elle fut saisie en y lisant la barbare resolution de Commode. *Quoy Prince ingrat, dit-elle, est-ce-là la recompense que tu prepares à mon amour & à mon attachement à tes interests? n'ay-je souffert durant tant d'années tes duretez; tes insolences, q) tes excès & ta mauvaise humeur, que pour recevoir une cruelle & injuste mort pour prix de ma patience? mais non ce ne sera pas ainsi qu'un Prince noyé dans la crapule, traitera une femme sobre.*

Les longues reflexions n'étoient pas alors de saison : tous les momens dans cette conjoncture étoient precieux. Martia ne les perdit point en inutiles pensées : elle manda incessamment Electus avec qui l'Histoire dit qu'elle avoit des liasons très-étroites & peu innocentes, & luy faisant lire dans les tablettes l'endroit qui l'interessoit si fort, apprenez, luy dit-elle, quelle fête l'on veut nous faire solemniser ce soir même. Electus n'eut pas plûtôt été instruit des desseins de l'Empereur, & du danger où il étoit de perdre la vie, qu'il trembla de frayeur. Il envoya dans le moment les tablettes bien fermées à Lætus par un homme de confiance, & Lætus n'ayant pas été moins surpris que Martia

q Herodia, lib. 1.

& Electus, il fut les trouver pour deliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Il fut promtement resolu dans ce Conseil secret qu'on empoisonneroit Commode, & cette voie leur parut d'autant plus facile, que Martia avoit accoûtumé de presenter le breuvage à l'Empereur, qui le prenoit avec plus de satisfaction des mains d'une personne qu'il aimoit tant. L'artifice reüssit. Commode revenant des bains tout échaufé demanda à boire, & Martia luy presenta d'abord un vin *r*) d'un excellent goût, mais d'une dangereuse composition; (12 car à peine en eut-il bû qu'il sentit une grande pesanteur de tête & beaucoup d'assoupissement. Martia & Electus firent retirer tout le monde, sous pretexte de vouloir laisser reposer l'Empereur; mais quand les Conjurez virent qu'il vomissoit extraordinairement, soit que ce fût un effet du vin qu'il avoit bû auparavant avec excès, soit que le poison même luy procurât ce vomissement, *ſ*) craignant alors que leur trahison ne retombât sur eux-mêmes, & avec d'autant plus de raison que Commode marquoit soupçonner

r *Herodian. lib.* 1. *ſ Dio. l b* 72.

12 Dion dit, qu'on mit du poison dans la viande qu'on luy servit au souper, & que c'étoit de chair de bœuf.

quelque choses, par certaines menaces qu'il faisoit, ils engagerent Narcisse Athlete puissant & vigoureux à l'etrangler dans le lit, & luy firent les plus manifiques promesses. L'espoir d'une grande récompence resolut cet homme à commettre ce parricide : il entra dans la chambre de l'Empereur dans le tems que les Soldats étoient ensevelis dans le sommeil ou dans les vapeurs du vin, & étrangla Commode, qu'on fit d'abord porter hors de la chambre couvert d'un tapis.

Martia & ses complices étoient pourtant dans de vives apprehensions de ce qui arriveroit lorsqu'on sçauroit la mort de Commode. Ils jugerent qu'il falloit proclamer Empereur quelque Senateur de merite qui fût agreable à tous les ordres de la Ville, & qui les protegeât contre la persecution des Soldats, qu'ils connoissoient bien ne devoir être que fort affligez de la mort d'un Prince qui les laissoit vivre dans une grande licence. Pertinax leur parut digne de cette haute dignité, ils le declarerent Empereur sans autre formalité, & firent courir le bruit que Commode étoit mort d'apoplexie. Nous parlerons bien-tôt des circonstances de l'élection de Pertinax, nous dirons ici que le nouvel Empereur harangua les Soldats & qu'il

fit l'éloge de Lætus qui luy avoit donné l'Empire.

Le Conſul Falcon ne put entendre loüer Lætus ſans marquer ſon chagrin, & comme il n'étoit pas homme à trahir ſon ſentiment, ni par complaiſance, ni par politique, il dit hardiment à Pertinax qu'on ne devoit attendre rien de bon de ſon regne, puiſqu'il en terniſſoit les commencemens par la honte des éloges qu'il donnoit au meurtrier de l'Empereur, & par les marques d'eſtime qu'il donnoit à Martia & à Electus, qui avoient été les miniſtres des cruautez de Commode. Pertinax répondit avec beaucoup de moderation à Falcon; il luy dit qu'un jeune homme comme luy, ne comprenoit point la violence que fait à un cœur, la neceſſité d'obeïr; que Martia & Lætus avoient fait par contrainte tout ce qu'ils avoient fait, & que leur derniere action faiſoit aſſez voir le peu de part qu'ils avoient aux violences de Commode.

Pertinax étoit trop convaincu des obligations qu'il avoit à Martia, pour ne pas juſtifier la trahiſon de cette Concubine. Elle reçut du nouvel Empereur toutes les marques de reconnoiſſance qu'il pût luy donner, durant les trois mois qu'il regna, mais elle n'echapa point au ſupplice que

méritoit son crime. Julien vangea la mort de Commode ; car cet Empereur à l'élevation de qui Lætus avoit fort contribué, s'étant imaginé que ce même Lætus & Martia favorisoient le parti de Severe, les fit mourir, & fit ensuite exposer aux Bêtes Narcisse qui avoit étranglé Commode. C'est ainsi que le retardement du supplice ne doit jamais rassurer le criminel, parce que tôt ou tard le Ciel le punit.



FLAVIA

FLAVIA TITIANA

Femme de Pertinax.

IL ſemble que l'Empereur Pertinax n'échapa aux fureurs de Commode, que pour être la victime des trahiſons de la fortune, & qu'il n'illuſtra ſa vie par les plus glorieux exploits que pour l'aller finir miſerablement ſur le Trône. Heureux particulier, malheureux Souverain : il eprouva que les poſtes les plus elevez ne ſont ſouvent que d'affreux precipices. Il étoit d'un Village de la Ligurie fils de Helvius Succeſſus Marchand de bois, (a & qui ayant gagné quelque bien voulut faire apprendre les belles lettres à ſon fils ; mais il eut tant de peine a le deſabuſer du trafic de bois 1) qu'il l'appella *Pertinax* de

a *Capitolin. in Pertin.*

1 Succeſſus pere de l'Empereur Pertinax vendoit du bois preparé d'une certaine maniere qu'il ne faiſoit point du tout de fumée, ſoit qu'il ne le fit cuire qu'a demi au feu, comme quand on fait le charbon, ou qu'il le fit ſecher au ſoleil & qu'enſuite il l'aroſât avec de l'écume d'huile, ou qu'il le couvrit durant quelque tems de marc des olives, comme l'enſeigne Catox au raport de Caſaubon. Il ſemble pourtant par les termes de Capitolin qu'on preparoit ce bois-là, en le faiſant cuire à demi au feu, car cet Hiſtorien appelle la cabane ou Succeſſus preparoit ou vendoit ſon bois, *Coctilitia Taberna*,

son opiniatreté, surnom qui luy demeura toute sa vie, & sous lequel il fut toûjours connu. Il parut cependant que Pertinax étoit né pour un plus noble métier; car il exerça si bien celuy de la Guerre dans toutes les occasions où il fut employé, qu'on le regarda comme un homme habile & de ressource, & capable des plus importantes charges. En effet, ce fut luy qui par sa prudence & par sa fermeté appaisa les Legions qui s'étoient mutinées dans la Grande-Bretagne, (b où tout panchoit à la revolte, & l'on peut dire qu'il sauva cette Isle à Marc Aurele, aussi cet Empereur connut si bien l'importance de ce service & le mérite de Pertinax, qu'il en fit plusieurs fois l'éloge en plein Senat: loüanges bien glorieuses, quand elles sont données par un Prince aussi ennemi de la flaterie & de la dissimulation que l'étoit Marc Aurele. Mais ce ne fut pas par de frivoles éloges seulement que les exploits de Pertinax furent recompensez, il fut promu aux Charges les plus considerables, & ensuite elevé au Consulat; sublime Dignité qui luy attira la jalousie d'une infinité d'envieux, (c qui ne pouvoient souffrir qu'il devint leur égal, ne prevoyant pas qu'ils devoient un jour l'a-

b Dio. lib. 73. c Dio. lib. 71.

voir pour Maître. 2)

Pertinax avoit la plus heureuse phisionomie du monde, (*d* la tête belle, le front grand, les cheveux bouclez, la barbe longue, l air majestueux, la taille haute, assez d'embonpoint, le ventre un peu gros. Il parloit bien, & son discours étoit plus affable & plus gracieux que ses manieres qu'on trouvoit un peu rudes. Son principal défaut fût l'avarice qui ne le quitta point lors-même qu'il fut Empereur. Il aimoit aussi les plaisirs, & nous verrons qu'il n'en prit point toûjours de fort honnêtes : il ne manquoit pas de sçavoir, & avant qu'il eut aucune charge dans les Troupes, il excerça avec assés d'approbation celle de Professeur de Gram-

d *Spon. recher. Curi. d'Antiq.*

2 Marc Aurele yant fait Senateur Pertinax en recompense de ses services, en fût ensuite faché, parce que la dignité de Senateur étoit un obstacle à celle de Prefet de Pretoire dont il vouloit honorer Pertinax; mais qu'un Senateur ne pouvoit point éxercer. Cela le porta à déclarer Pertinax Consul. Cette élévation luy attira l'envie de beaucoup de monde, qui trouvoit que c'étoit avilir le Consulat, que de le donner à un homme d'une si obscure naissance. On fit des railleries piquantes sur le nouveau Consul, on disoit que la plus sublime dignité de l'Empire, étoit l'heureux fruit d'une malheureuse guere ; & à ce sujet, on chantoit dans Rome ce vers d'un Poëte tragique ;

Talia, infelix bellum efficit.

maire à Rome, dans laquelle il ſucceda aux fameux Sulpice Appollinaire qui avoit été ſon Maître.

Pertinax par ſon mérite ayant effacé l'obſcurité de ſa naiſſance, & s'étant par ſes ſervices attiré l'eſtime de l'Empereur, chercha à ſe procurer une alliance qui luy fit honneur, & jetta les yeux ſur Flavia Titiana Romaine d'une humeur enjouée, & toûjours prête à écoûter ſon penchant plûtôt que ſon devoir. Elle étoit fille de Flavius Sulpicianus, 3) qui par ſes grandes richeſſes s'étoit acquis un grand credit dans le Senat. Elle fut ſenſible aux aſſiduitez de Pertinax, & ſon cœur naturellement tendre ne ſe refuſa pas longtems aux empreſſemens d'un homme, qui déja faiſoit dans Rome une belle figure, & à qui ſes ſervices & ſes belles actions promettoient les plus grands emplois. Ce mariage fût bien-tôt conclu ; mais ceux qui l'avoient contracté, ne furent pas longtems à en retenir l'honneur par une vie licentieuſe. Pertinax porta ſon affection vers des objets étrangers, & Titiana, je ne ſçay par quel gout bizarre & hipocondre

3 Il y a des Auteurs qui donnent à Sulpicianus le pronom de Flaccus, d'autres celuy de Claudius. Il eſt plus vraiſemblable que ſon veritable pronom, étoit Flavius ; & le nom de Flavia Titiana qu'avoit ſa fille me paroît en être une aſſez forte conjecture.

devint ſi fort amoureuſe d'un joüeur de Harpe, qu'elle s'abandonna à ſa paſſion ſans reſerve : elle ne s'efforça point d'en cacher au public la honte & la violence, ſes demarches ſcandaleuſes inſtruiſirent tout Rome de ſon intrigue, & il n'y eut perſonne qui ne ſçût qu'un Bâteleur étoit l'objet favori de ſes feux.

Une ſi infamante galanterie auroit dû ſans doute irriter Pertinax contre une épouſe qui le deshonnorroit, & l'engager à punir une ſi brutale lubricité ; cependant il ne s'embarraſſa jamais l'eſprit des actions de ſa femme, ſoit que n'ayant pas des inclinations plus honnêtes qu'elle, il ne voulut ni luy reprocher, ni punir en elle un crime dont il ſe ſoüilloit luy-même ſi honteuſement, ſoit qu'il crut que ſa femme s'étant entierement decriée, il n'étoit plus tems d'arrêter une intrigue à laquelle il avoit laiſſé prendre de trop fortes racines pour pouvoir la rompre, ſoit enfin qu'il fut trop occupé de ſon amour pour Cornificia (*e* de laquelle il étoit comme enſorcelé, pour s'aviſer de ce qui ſe paſſoit chez luy. Ainſi il laiſſa à Titiana toute ſorte de liberté, & elle en profita avec tant d'imprudence qu'elle rendit le public temoin de ſes dereglemens.

e Jul. Capitolin. in Pertinax.

Ils passerent une bonne partie de leur vie à se faire ces infidelitez mutuelles. Celles de Titiana porterent à sa reputation une tâche qui luy à fait une éternelle fletrissure ; mais celles de Pertinax ne nuisirent pas à sa fortune. Il fut fait Proconsul d'Affrique, emploi dont il s'acquita si bien, que Commode Prince ennemi du mérite respecta le sien & le recompença de la Charge de Prefet de la Ville, dans l'exercice de laquelle Pertinax fit éclater une moderation & une douceur, qui furent d'autant plus agreables aux Romains, que Fuscianus venoit de remplir le même emploi avec une extreme severité. Cette sage conduite de Pertinax gagna le cœur de tout le monde, & luy procura peut-être l'Empire : Car Commode ayant été tué, ceux qui avoient été les Auteurs de ce meurtre craignant avec raison qu'il n'eut des suites fâcheuses, s'imaginerent que les Soldats regretteroient moins ce Tiran, si on elevoit à l'Empire quelque personne recommandable par ses vertus & dont la probité fut connuë de tout le monde, Pertinax leur parut avoir ce mérite, & comme ils n'avoient pas de tems à perdre, parceque le jour s'approchoit, (Commode ayant été tué dans la nuit,) Lætus, Electus, & quelques-uns de leurs Parti-

ſans allerent heurter à ſa porte & ſe la firent ouvrir. Le portier vit à peine Lætus avec des Soldats, que ſaiſi de frayeur il courut à la chambre de ſon Maître pour luy dire que le Capitaine des Gardes de l'Empereur demandoit à luy parler, & à peine il eut proferé ces quatres mots que Lætus & Electus parurent.

Pertinax pour qui le meurtre de tant de Senateurs que Commode avoit fait perir, étoit un avertiſſement de ce qu'il devoit attendre, ne douta point qu'ils ne vinſent pour le tuer par ordre de ce Tiran, cependant il ne parut point affrayé; car comme il s'attendoit tous les jours à ſe voir ſacrifié à la fureur de l'Empereur, qui n'avoit épargné non pas même les plus intimes amis de ſon Pere, il montra beaucoup de courage, & ſans ſortir du lit ni changer de couleur, il leur dit avec un viſage aſſuré, qu'ayant eu beaucoup de part à l'amitié de Marc Aurele, il s'étoit ſouvent etonné que Commode l'eut laiſſé vivre juſqu'à ce jour-là; qu'il y avoit long-tems qu'il n'y avoit pas de nuit qu'il n'eut regardé comme la derniere de ſa vie. « Quattendez-vous donc Meſſieurs continua-t'il, (*f*) executez les ordres de Commode & en me « donnant une prompte mort, mettez fin aux «

f Herodian. lib. 2. c. 4.

» alarmes & aux frayeurs dans lesquel-
» les j'ai passé tristement tant de jours.
» Vos Craintes font tort à vôtre probi-
» té luy répondit Lætus ; ce n'est pas vô-
» tre vie que nous venons vous deman-
» der ; mais nôtre seureté & celle de la
» Republique. Celuy qui en étoit le Ti-
» ran ne vit plus : nous luy avons fait
» souffrir la mort à laquelle il nous avoit
» destinés. Nous venons donc vous offrir
» l'Empire, parce que nous ne connoissons
» personne qui en soit plus digne que vous,
» & que nous sommes assurez que nôtre
» choix sera approuvé de tout le monde.

Pertinax, s'imaginant qu'ils vouloient tenter sa fidelité pour avoir un pretexte de le faire mourir, interrompit Lætus, & sans luy donner le tems de parler d'avantage, » Cessez luy, di-t-il, de vous moc-
» quer d'un malheureux viellard, en luy
» faisant des offres si flateuses pour le sur-
» prendre, & pour le faire mourir après
» l'avoir abusé par ces vaines & artificieu-
» ses esperances. Mais, repliqua Lætus,
» puisque vous ne voulez pas m'en croire,
» prenez ces tabletes, reconnoissez le carac-
» tere de Commode, lisez y l'arrêt de mort
» qui y étoit écrit contre nous., & vous
» apprendrés de quel danger nous avons
échapé. » Pertinax voyant beaucoup de

franchise dans le procedé de Lætus & d'Electus qui avoient été toûjours de ses amis, & ayant reconnu le caractere de Commode, se rassura, & s'abandonnant ensuite à leur conduite, il leur dit qu'il feroit tout ce qu'on exigeroit de luy.

Après que Lætus & Electus se furent assurés de Pertinax, ils furent d'avis d'aller parler aux Legions & de sonder leur sentiment, Lætus qui étoit Capitaine des Gardes, ne doutant point qu'il n'eut beaucoup de facilité à les faire entrer dans le sien, parce que sa charge luy donnoit une grande autorité dans l'Armée : & cependant ils firent répandre dans la Ville la nouvelle de la mort de Commode & l'Election de Pertinax, afin que l'on crut que l'Armée avoit fait ce choix & qu'il fut plus facilement approuvé.

Pertinax neantmoins avec toutes les preuves qu'on luy donnoit de la mort de Commode, n'étoit pas encore bien rassuré, & son cœur étoit agité par des mouvemens, tantôt de crainte, tantôt d'esperance. Il repassa dans son esprit tout ce que luy avoit dit Lætus & Electus, & il ne sçavoit qu'en croire : dans ces incertitudes, il envoya un de ses domestiques en qui il avoit beaucoup de confiance pour sçavoir la verité des choses ; mais

ſes craintes furent entierement diſſipées, quand celuy-cy luy eut dit qu'il avoit vû Commode mort,& entre les mains de ceux qui l'emportoient hors du Palais. Cependant Lætus annonça aux Soldats la mort de Commode qu'il leur fit croire qu'un accident d'Apoplexie avoit etoufé, & leur propoſa Pertinax dont la valeur, la vertu & la gravité leur étoient, diſoit-il, connuës. Déja le Peuple marquoit la joye qu'il avoit de la mort de Commode, par les reiterées acclamations qu'il donnoit au nouvel Empereur, ainſi les Soldats entrainez par l'exemple de la multitude plûtôt que par leur penchant, reconnurent Pertinax & luy prêterent ſerment. Celuy-cy, à travers tous les honneurs qu'on luy rendit d'abord, entrevoyoit toûjours de grandes difficultez qui rendoient ſon election peu aſſurée. Il ne croyoit point qu'un homme d'une naiſſance fort obſcure comme il étoit, fut jamais bien affermi ſur le Trône que venoit de quitter un Prince d'une ſi noble origine, & que tant d'illuſtres Senateurs de reputation & de qualitez, ſouffriſſent ſans chagrin la domination d'un homme qui leur étoit inferieur: agité par ces ſerieuſes réflexions, il devint la proye de mille inquietudes: auſſi quand il fut arrivé au Senat, il ne prit

aucune marque d'Empereur, & ne voulut pas qu'on luy rendit les honneurs qui étoient dûs à la dignité qu'on venoit de luy donner : on ne laiſſa pourtant point de le recevoir dans le Senat avec les témoignages les plus empreſſez de joye & de reſpect, & on le ſalua du nom d'Empereur & d'Auguſte. Pertinax remercia les Senateurs de leur bonne volonté ; mais il refuſa l'Empire en s'acuſant ſur ſa vielleſſe. Il leur repreſenta que ſon âge ne luy permetoit point d'accepter une Dignité dont-on ne pouvoit remplir les devoirs qu'en ſe donnant des ſoins infinis, leſquels on ne pouvoit point attendre d'un homme qui étoit ſur le penchant de ſa vie, que dans le Senat il y avoit beaucoup de ſujets très capables de gouverner l'Empire ; & prenant à l'inſtantpar la main Glabrion Senateur illuſtre, par une nobleſſe qu'il pretendoit prendre ſon origine dans Ænée, & qui étoit Conſul pour la ſeconde fois, il voulut le faire aſſeoir à la place deſtinée pour les Empereurs. Eh bien luy dit Glabrion puiſque vous me jugés plus digne de l'Empire, je vous le céde & je vous prie avec tout le Senat de l'accepter, & alors tous les Senateurs s'étant approchez, ils luy firent prendre la place que ſa modeſtie & ſes craintes luy faiſoient refuſer.

Dès qu'il y fut aſſis, il fit un diſcours rempli des plus ſages réflexions & des plus belles maximes, il pria le Senat de partager avec luy le ſoin de la Republique, & après avoir fait faire les ſacrifices accoûtumez, il ſe retira dans le Palais des Empereurs.

Le même jour que Pertinax fut declaré Empereur, Titiana ſon Epouſe fût ſaluée Auguſte, & le Senat par un décret ſolemnel décerna au jeune Pertinax fils de l'Empereur le Titre de Ceſar ; mais Pertinax ne voulut point que l'Imperatrice (g ſe fit appeller Auguſte, ſoit que ne croyant pas ſon autorité encore aſſez affermie, il ne trouvât pas à propos qu'elle reçût un Titre qu'il craignoit qu'elle dût bien-tôt quitter, ſoit que le ſouvenir de ſon ancienne obſcurité luy fit refuſer par modeſtie cet honneur, ſoit que perſuadé que tout le monde étoit inſtruit de la vie licentieuſe de Titiana, il eut honte qu'elle ſe parât d'un Titre dont elle terniſſoit l'éclat (h par ſon libertinage : le Senat ne manqua point de faire toutes les démarches que la bienſeance & la politeſſe exigoient de luy, il ſupplia l'Empereur de ne pas permettre que Titiana refuſât un honneur qu'on luy decernoit avec tant de joie

g *Jul. Capitol. in Pertinax.* h *Jornand.*

& qu'aucune Imperatrice n'avoit refusé ; mais Pertinax avec une resistance qui justifioit assez son nom, leur répondit qu'il suffisoit qu'il eut luy-même accepté l'Empire qu'ils luy avoient donné quoiqu'il ne l'eut pas merité, & qu'il ne consentiroit jamais que son fils prit le Titre de Cesar que qand il s'en seroit rendu digne. De plus, pour faire voir qu'il ne s'enorgueïllissoit point de sa Dignité, il ne voulut point que ses enfans fussent elevés dans le Palais, & on ne les vit jamais dans ces fastueuses distinctions d'habits, de rang, & de place qui paroissoient duës à des enfans d'un Empereur.

Les belles qualitez de Pertinax & la sagesse de sa conduite, avoient fait concevoir une avantageuse idée de son gouvernement, & il ne la dementit point. Il commença son Empire par les plus utiles reglemens : il chassa de la Ville les Delateurs, cette peste si prejudiciable au repos public, il supprima les impots qui genoient la liberté du commerce, il adjugea les terres incultes à ceux qui vouloient les travailler & les exempta de toute sorte d'impôt durant dix ans. Il paya les arrerages des pensions, & des appointemens qui étoient dus aux Officiers & aux Troupes, & commença à corriger les abus

& les desordres qui s'étoient introduits dans la discipline militaire. Ses mœurs au reste ne changerent point avec sa condition, ses amis trouverent en luy la même franchise, la même familiarité : il commerçoit avec eux sans faste & sans exiger des devoirs genans, il les faisoit manger chez luy sans ceremonie & leur laissant une entiere liberté, & ce n'étoit que lorsqu'il mangeoit seul, que Titiana se mettoit à sa table.

Nous ne sçavons point qu'elle fût la conduite de cette Princesse depuis l'élevation de son mary à l'Empire, l'Histoire n'en parle point, il y à apparence que le peu de tems que régna Pertinax ne luy donna pas de grandes occasions de faire paroître son caractere ; car les changemens que cet Empereur fit n'ayant pas plut aux Soldats & sur tout aux Pretoriens, accoûtumés à la licence sous Commode qui leur permettoit tout, ils se repentirent d'avoir elu un veillard dont la rigueur ne s'accordoit point avec leurs façons de vivre, & resolurent de choisir un autre Empereur qui fut moins severe. Lætus fomenta leur mecontentement ; cet Officier sous pretexte d'avoir élevé Pertinax à l'Empire se croyoit en droit de tout pretendre, il l'accusoit d'ingratitude toutes les fois que ce Prince luy re-

fuſoit quelque choſe qui ne pouvoit luy accorder ſans injuſtice, & faiſant ſemblant de plaindre les Soldats qui avoient, diſoit-il, à faire avec un Empereur ennemi de leurs plaiſirs, il les anima ſi fort contre luy, que deux cents des plus factieux marcherent vers le Palais pour luy ôter la vie. 4)

L'Imperatrice Titiana n'eut pas plûtôt vû monter cette Troupe mutinée, qu'elle courut toute effrayée avertir Pertinax de ſon danger. Il étoit ſans doute très facile à l'Empereur de chaſſer & même de tuer ces canailles; car il avoit auprès de luy les Gardes qui avoient été de faction durant la nuit, quelque Cavalerie armée, & un nombre infinie de gens qui étoient pour lors dans le Palais, où du moins il pouvoit aiſement eviter le peril, en faiſant fermer les portes du Palais & en ſe retirant dans un lieu de ſeureté juſqu'à ce que cette ſedi-

4 Falco Senateur d'Illuſtre naiſſance, qui étoit alors Conſul & qui peut-être aſpiroit à l'Empire, avoit dejà diſpoſé les Pretoriens à la revolte. Il n'y avoit qne peu de jours qu'un de ſes eſclaves avoit eu l'inſolence de demander que Pertinax luy remit le Palais Imperial, qu'il prétendoit luy appartenir étant fils de Fabia ſœur de l'Empereur Verus. Son impoſture fût punie à la verité, car on luy fit donner le foüet, mais cette peine n'expioit pas une ſi hardie effronterie, & Pertinax qui après ce ſupplice avoit renvoyé l'eſclave à ſon maître, montra dans cette occaſion une clemence aſſés hors de ſaiſon.

tion se fût appaisée. Mais regardant comme une action honteuse de fuire au peril, & se flatant que sa presence arrêteroit la fureur des Soldats & les fairoit rentrer dans leur devoir : il alla au devant des Pretoriens, prit un air resolu, & leur dit d'un ton ferme & imposant. *Est-ce une action qui vous couvre de gloire Camarades que de tuer vôtre Empereur ? j'ay assez vecu, (i & ma vie est assez glorieuse pour ne pas me soucier de mourir, & ne sçai-je pas même qu'il faut mourir ! mais quoy ? vous voulez qu'il soit dit que ceux la même qui avoient l'honorable soin de garder l'Empereur, ont eu la perfidie de le massacrer ! ne sera ce pas pour vous une honteuse tâche que tous les siecles vous reprocheront ? après tout, en quoy vous ai-je offensé ? si vous regrettés Commode, ne sçaviez vous point qu'étant né, il devoit mourir ? que s'il est vray que sa mort n'ait pas été naturelle, pouvez vous m'accuser, ni même me soupçonner, d'avoir conspiré contre luy ? Vous avez été temoins de ma conduite, & je ne sçache point que qui que ce soit de vous ait lieu de s'en plaindre, puisque je ne vous ay rien refusé de ce que vous m'avés demandé avec quelque apparence de justice.*

La presence de l'Empereur, sa gravité

i Herodian. lib. 2.

&

& ce discours touchant arrêta d'abord leur fureur. Leur visage deconcerté sembloit marquer leur repentir, & leurs yeux n'osoient soutenir les regards du Prince, comme s'ils avoient honte de leur entreprise, déja ils commençoient de remettre leurs épées dans le fourreau, lorsqu'un de ces Soldats plus animé & plus insolent que les autres, 5) luy donna un coup d'épée & anima tous les autres contre Pertinax. Electus voyant l'Empereur blessé, tira son épée, tua deux où trois de ces mutins & défendit son Prince jusqu'à ce que percé luy-même, il tomba mort par terre en donnant un si rare exemple de fidelité; & Pertinax voyant ces conjurez courir brutalement sur luy, se couvrit la tête, pria le ciel de vanger son sang & ne fit aucune défense. Ces infames assassins, ne se contenterent point de s'être soüillez de son sang & de luy ôter la vie, ils eurent encore l'inhumanité de luy cou-

5 Il étoit Liegois & s'appelloit Tausius, & en donnant à l'Empereur un coup d'épée, il luy dit: voila ce que les Soldats t'envoyent. Les troupes n'avoient en effet jamais approuvé l'Election de Pertinax, car Capitolin dit: que le landemain ou surlandemain de l'élévation de Pertinax à l'Empire, les Soldats voulurent faire choix de Triarius Maternus Lascivius Senateur d'une naissance illustre, qui eût assez de vertu pour refuser cette dignité, en s'enfuyant tout nud chez Pertinax.

MANLIA SCANTILLA,

Femme de Didius Iulianus.

IL eſt dangereux de ſuivre les mouvemens qu'inſpire l'ambition ; on a vû preſque toûjours tomber, ceux qu'elle vouloit élever. Scantilla emportée par ſa vanité, pouſſa Julien ſon mari à prendre l'Empire, & à répandre ſes tréſors pour ſe procurer la puiſſance ſouveraine, mais ſes perſuaſions furent fatales à ſon époux, elles ne ſervirent qu'à lui faire acheter une mort funeſte & malheureuſe, & il ſemble que Julien ne monta ſur le Trône que pour y finir miſerablement une vie que la nature ne lui demandoit pas peut-être encore. C'eſt ainſi que nous ſommes ſouvent les dupes de nôtre propre orgueil. Si nous voulons même porter nos reflexions plus loin, nous pourrons attribuer la chûte de Julien à une autre cauſe ; car s'il eſt vrai qu'il ait eu part au meurtre de Pertinax, l'on a raiſon de croire que Dieu ne voulut pas permettre qu'il jouit long-temps d'une dignité qu'un ſi grand crime lui avoit acquis.

a) M. Didius Severus Julianus originaire de Milan étoit petit-fils par sa mere du celebre Salvius Julianus, 1) ce Jurisconsulte qui fit tant d'honneur au Regne d'Adrien. Il fut élevé auprés de la Princesse Domitia Lucilla mere de l'Empereur Marc Aurele, laquelle lui procura les plus beaux emplois. Il épousa Manlia Scantilla, de laquelle il eut Didia Clara qu'il maria à Cornelius Repentinus.

L'Histoire ne nous apprend ni la famille ni le caractere de Scantilla, mais il est aisé de conjecturer que cette Dame avoit plus de vanité que de prudence; puisque ce fut en partie par ses sollicitations que Julien acheta l'Empire, tandis que tout ce qu'il y avoit de Sénateurs de merite & de qualité trembloit à la nouvelle de la mort de Pertinax, dont le malheur étoit pour eux une

a *Spartian in Julian.*

1 L'Empereur Adrien avoit choisi les plus sçavans Jurisconsultes de son tems, pour lui servir de conseil. Un des plus fameux c'est M. Salvius Julianus, qui fut deux fois Consul & Prefet de Rome. Il fut l'Auteur de l'Edit perpetuel qui étoit une espece de Reglement que tous les Gouverneurs des Provinces devoient garder; car comme les Edits de Preteurs perdoient leur autorité à mesure que leurs Auteurs perdoient la leur, & qu'ainsi la jurisprudence ou la maniere d'exercer la justice varioit tous les ans, S. Julianus sous l'autorité d'Adrien composa cet Edit qu'on appella perpetuel, afin que dans les Provinces on jugeât d'une maniere uniforme. Au reste ce Jurisconsulte étoit bisayeul maternel de l'Empereur Julien.

leçon de ce qu'on devoit craindre de la fureur des Soldats.

Après que les Prétoriens se furent souillez du sang de l'Empereur, ils se retirérent dans leur Camp & mirent des Sentinelles pour empêcher le Peuple d'en approcher. L'impunité de leur attentat augmenta bientôt leur insolence, car voyant que personne ne se mettoit en état de vanger la mort du Prince qu'ils venoient de massacrer avec tant de brutalité & si peu de raison, & qu'aucun Sénateur ne se presentoit pour se faire élire à la place de Pertinax, ils eurent la hardiesse de mettre à l'encan la premiere dignité du monde. *b*) En effet, ayant fait monter sur les murailles du Camp un Soldat qui avoit la voix puissante, ils firent crier que l'Empire étoit à vendre, & qu'ils le remettroient à celui qui en donneroit davantage.

Sulpicien Beaupere de Pertinax étoit pour lors dans le Camp, où cet Empereur l'avoit envoyé pour appaiser les Soldats, mais dès qu'il sçût sa mort, il pria les Prétoriens de l'élever à l'Empire, & leur offrit de l'argent. Tandis qu'il étoit en marché avec eux, l'on apprit à Julien la proposition des Gardes. Il étoit à table avec quelques-uns de ses amis, & faisoit débau-

b *Herodian. lib.* 2.

che avec eux. Cette nouvelle réveilla son ambition & celle de sa femme Scantilla. Elle porta d'abord ses yeux sur le Trône, & l'éclat de cet objet l'éblouit : Car ne pensant point aux périls presque inséparables des grands postes, quoiqu'elle en eut un exemple bien récent, elle persuada à son mari de quitter la table & d'aller faire incessamment une offre aux Soldats. Elle lui representa que l'Empire étant à vendre, personne n'étoit mieux en état de l'acheter que lui, qui avoit plus d'argent que pas un Sénateur ; qu'il ne falloit point laisser échapper une si favorable occasion de monter sur le Trône. Didia Clara joignit ses prieres aux instances de sa mere, pour obliger son pere à se procurer une dignité à laquelle elle voyoit bien qu'elle auroit part, & dont elle esperoit peut-être d'être un jour l'heritiere. Enfin, les Parasites 2) qui soupoient chez Julien le sollicitérent à aller faire un offre aux Prétoriens, & tous ensemble le presserent si fort qu'il quitta

2 Une personne doit être en garde contre trois sortes de gens qui prennent la fausse ressemblance d'un vrai ami, dit un ancien, le flatteur, le galand de sa femme & le parasite. *Adulter, adulator & parasitus amico similis est.* Un parasite entre lâchement dans tous les sentimens de celui dans la maison de qui il a l'entrée, pour se conserver une place à sa table, mais dés que la bonne chere cesse, ce faux ami disparoît. *Ferret olla viget amicitia.*

la table, s'en alla au Camp, & cria aux Soldats qu'on n'avoit qu'à le faire Empereur, qu'il en acheteroit la dignité au prix qu'on voudroit. Les Gardes lui declarérent l'offre qu'avoit fait Sulpicien, & lui dirent qu'il falloit qu'il encherit. Julien leur representa qu'en écoutant les offres de Sulpicien ils se trahissoient eux-mêmes, & qu'ils ne faisoient pas reflexion que l'alliance étroite qu'il y avoit entre ce Sénateur & Pertinax, devoit être pour lui une exclusion de l'Empire, puisqu'ils devoient craindre de trouver dans Sulpicien le vangeur du sang de son gendre, & après avoit dit tout ce qui pouvoit leur rendre son concurrent suspect, il leur fit une offre avantageuse; ils la communiquérent à Sulpicien, pour voir s'il vouloit surdire, & cette infâme négociation dura quelque tems, car Sulpicien dans le Camp & Julien à la porte enchérirent plusieurs fois l'un sur l'autre, *c*) & les Soldats recevoient les surdites comme en un marché. Enfin Julien en fit une fort considerable, & offrit de payer comptant, & sur le champ on le fit monter sur les murailles du Camp avec une échelle; car on ne voulut point

c xi. Phil. in Did. Jul.
Dio. lib. 73.
Herodian. lib. 2.

lui en ouvrir les portes, & après qu'ils furent convenus de toutes les conditions sous lesquelles on lui vendoit l'Empire, il fut declaré Empereur; on lui donna le surnom de Commode, & on le conduisit sur le soir au Sénat au bruit, non des acclamations, mais des imprécations que lui donnoit de toutes parts avec beaucoup de hardiesse le Peuple qui lui reprochoit sa turpitude, & l'infâme marché qu'il avoit fait de l'Empire qu'il n'avoit pas eu honte d'acheter.

Julien ayant laissé les Soldats à la porte & aux environs du Sénat, y entra pour y prendre sa place, & après qu'il se fut assis il parla aux Sénateurs en ces termes que je rapporte sur la foi d'un de ceux qui y étoient presens. *d*) „ Je vois, Messieurs, „ leur dit-il insolemment, que vous n'a-„ vez point d'Empereur, & qu'il n'y a „ personne qui soit plus digne que moi de „ l'être. Je ne veux point faire ici mon „ éloge, ni vous parler de mes vertus, „ personne parmi vous ne les ignore; aussi, „ persuadé que vous me connoissez, je suis „ venu tout seul dans le Sénat pour vous „ faire part de l'Election qu'à fait l'Armée „ de moi pour gouverner l'Empire, afin „ que vous confirmiez ce choix par vos „ suffrages. Le Sénat souffrit cette arro-

d *Dio. lib.* 73.

gance. Ce timide Corps qui avoit entierement perdu le goût de la liberté & qui étoit incapable d'aucune genereuse résolution, le declara Empereur, mit sa famille au nombre des Patriciennes, & par le même Arrest, il honora du superbe Titre d'Auguste Manlia Scantilla & Didia Clara sa fille.

Durant que ceci se passoit au Camp, & dans le Sénat, ces deux Dames qui étoient Princesses à leur insçû, attendoient dans de grandes impatiences le succès de la négociation de Julien. Elles en furent dans peu instruites par leurs émissaires qui leur apprirent que les Prétoriens avoient élû Julien, & que le Sénat avoit confirmé cette Election. Elles sçûrent que le Titre d'Auguste leur avoit été decerné, & que le nouvel Empereur étoit conduit au Palais où il leur mandoit de l'aller joindre. *e*) Il est aisé de comprendre qu'elle fut leur joye; un si heureux changement de condition flatte grandement l'amour propre; on ne monte pas sur un Trône avec indifference; mais de profondes reflexions vinrent bien-tôt corrompre par leur amertume, un si doux plaisir: Car à travers ces pompeux honneurs, ces Princesses regardans l'élevation de Julien comme un funeste présage du malheur qui l'attendoit, elles n'allérent au

e *Spart. vit. Did. Julia vocatis.*

Palais qu'avec répugnance, & n'y entrérent qu'avec frayeur ; l'image & la crainte de l'avenir balançant en elles la joye de leur fortune presente, 3) & certes, tout étoit capable de leur inspirer cette crainte ; car le premier objet qui se presenta à elles & au nouvel Empereur, ce fut le corps de Pertinax étendu par terre. Ce triste spectacle ne toucha point Julien ; au contraire, il servit de matiere à ses lâches bouffonneries : Car ne craignant plus rien du côté des Sénateurs dont il avoit comme extorqué les suffrages, après avoir bassement acheté ceux des Soldats, il insulta brutalement au cadavre d'un Prince de la mort de qui il n'étoit point innocent, & aprés avoir plaisanté sur le soupé frugal qu'on avoit preparé pour ce sobre Empereur, il fit chercher tout ce qu'on peut trouver de bon &

3 Il semble que cette tristesse & cette crainte de Scantilla & de sa fille ne s'accordent point avec cet empressement & ces fortes sollicitations qu'elles employérent pour obliger Julien à acheter l'Empire. Cependant Spartien dit positivement qu'elles n'entrérent dans le Palais qu'en tremblant & comme avec chagrin. *Trepidis & invitis eò transeuntibus.* On peut concilier cet Historien avec Dion, en disant que sur la nouvelle de la mort de Pertinax, Scantilla & Didia portérent Julien à faire son possible pour devenir Empereur, mais que les circonstances de la mort de ce Prince, les reflexions qu'elles firent sur l'inconstance de la fortune, & sur le refus que faisoient tant d'illustres Sénateurs d'acheter l'Empire, leur inspirérent d'autres sentimens qui étouférent ceux de leur ambition.

de délicat dans Rome ; il soupa comme en débauche, joua au dez, fit danser en sa presence des Comédiens, *f*) sans que le sang encore fumant de son predecesseur, dont le corps étoit toûjours là par terre, fut capable de moderer une réjouissance faite si fort hors de raison, & de troubler sa joye par la crainte d'un semblable sort, laquelle avoit déja fait trembler Scantilla sa femme.

Le lendemain les Sénateurs allérent en cérémonie au Palais pour rendre leurs devoirs à l'Empereur, & pour l'accompagner au Sénat ; ils affectoient des sentimens de joye de son élevation, dans le tems que leur cœur en étoit au desespoir : Cependant par une lâche flatterie, ils lui decernérent le Titre de Pere de la Patrie, & ordonnérent qu'il seroit dressé à son honneur une Statue d'argent. Julien fut au Sénat pour le remercier de ce qu'il l'avoit élû & qu'il avoit donné à sa femme & à sa fille le Titre d'Augustes, & eut assez de modestie ou de politique pour refuser les autres honneurs qu'on vouloit lui faire. Du Sénat il alla au Capitole, accompagné toujours des Sénateurs qui lui donnoient par tout de faux témoignages de leur estime ; mais le Peuple moins capable de dissimulation, vit

f Dio. lib. 73.

à peine Julien qu'il vomit contre lui les injures les plus outrageuses, le traita de parricide, & lui reprocha d'avoir usurpé l'Empire. Ces sanglans reproches deconcertoient Julien, mais il dissimula son ressentiment, & afin d'appaiser ces esprits qu'il voyoit extrémement émûs contre lui, il leur promit une grosse somme d'argent: Ces offres ne firent qu'allumer de plus en plus la fureur de la populace : On entendit mille voix confuses qui crioient qu'on ne vouloit point de son argent ; que jamais on n'en recevroit de sa main ; que c'étoit un lâche qui ne cherchoit qu'à corrompre les Romains par cette largesse artificieuse. Alors Julien n'étant plus maître de sa colere, fit faire main-basse sur ceux qui étoient les plus proches, & en fit tuer beaucoup. Cette violence aigrit de plus fort le Peuple, qui ne cessa de faire les plus horribles imprecations contre lui & contre les Soldats qui l'avoient elû pour de l'argent, & lui jetterent même des pierres, & après avoir poussé ensuite les plus tendres regrets sur la mort de Pertinax, à la memoire de qui ils donnoient de grands eloges, ils se prirent à appeller à leur secours les Armees de Syrie & de Niger, qui en avoit le Commandement, & les supplioient de venir promptement vanger

l'Empire Romain de la fletrissure que lui avoit fait l'usurpateur Julien.

Ces menaces épouvantérent Julien, parce qu'il en connut les consequences: On le vit dès lors affecter beaucoup d'honnêteté envers les Sénateurs & les personnes de qualité, leur accorder tout ce qu'elles lui demandoient, & leur promettre au-delà, mais personne ne comptoit sur ses caresses, parce qu'elles étoient outrées, & qu'il ne convenoit point à un Empereur d'en faire de si excessives. *g*) Il donna à son beau-fils la Charge de Prefet de la Ville, & à Didia Clara sa fille un apanage conforme à son rang & à sa dignité d'Auguste. Il mit enfin en œuvre tous les moyens qui pouvoient affermir son autorité qui étoit odieuse à ceux qui n'avoient pas eu part à son Election, & qui le devint aux Soldats mêmes qui en étoient les auteurs, parce qu'il ne pût point leur payer tout ce qu'il leur avoit promis. Aussi plusieurs crurent que Julien ne posséderoit pas long-tems sa dignité, & la plupart le souhaittérent. Il arriva même une espece de merveille qui confirma cette opinion, & qui remplit les esprits de superstition; car dans le tems que Julien offroit un Sacrifice au Dieu Janus, dont la Statue étoit devant la porte du Sé-

g *Dio. lib.* 73.

nat, on vit tout-à-coup autour du Soleil trois Aſtres ſi brillans que les Soldats ne ceſſoient de les regarder, & de dire qu'ils annonçoient quelque grand malheur à Julien : On crut avoir trouvé bien-tôt en effet la prédiction de ce Phénomene dans la revolte des trois Generaux qui ſecouérent l'Empire de Julien ; ce fut Septime Severe, Clodius Albinus, & Peſcennius Niger. Severe commandoit dans la Pannonie, Albin dans la Grande Bretagne, & Niger en Syrie ; ils avoient beaucoup d'autorité dans les Provinces où ils commandoient, & ſe trouvoient à la tête des trois plus nombreuſes Armées de l'Empire : Comme ils ont beaucoup de part à cet endroit de l'hiſtoire, il ne ſera pas hors de propos de les faire connoître.

Decimus Clodius Albinus 4) étoit d'Adrumet en Afrique : Il deſcendoit de la famille des Poſtumes & de celle de Cejones qui avoient donné de grands hommes à la Republique, & deſquelles tiroient leur origine les deux Lucius Verus, les Empereurs

4 Albin fut ainſi appellé par ſon pere, Cejonius Poſtumus, à cauſe qu'il nacquit extremement blanc. C'eſt ce que nous apprenons de la Lettre que Cejonius en écrivit à ſon allié Baſſian qui étoit Proconſul d'Afrique. *Ma femme s'accoucha le 25 Novembre d'un garçon qui nâquit ſi blanc, que la blancheur de ſon corps effaçoit celle du linge où il fut reçû ; de là vient que je lui ai donné le nom d'Albinus.*

Gallien, Gordien & Conſtantin; & quoi qu'en ayent voulu dire certains Auteurs, il eſt conſtant qu'Albinus étoit d'illuſtre naiſſance. *h*) Son Pere Cejonius Poſtumus lui donna le nom d'Albinus, parce qu'il nâquit extremement blanc. Il étoit grand, il avoit les cheveux friſez, le front large & fort blanc, une voix mince à peu-près comme celle des Eunuques, la bouche fort fenduë. *i*) Il étoit ſi grand mangeur, que s'il en faut croire un ancien Auteur, il mangeoit en un ſeul déjeûné cent becque figues, quatre cens huitres, dix melons, cent pêches, 500 figues & vingt livres de raiſins, ce qui pourtant paroît impoſſible. Il ſervit avec beaucoup de gloire ſous Mauréle & ſous Commode qui lui avoit donné le pouvoir de prendre le Titre de Céſar quand il le trouveroit à propos, honneur qu'il refuſa par une moderation qui plut fort au Sénat, auquel il diſoit qu'on devoit rendre ſon ancienne autorité. Il remporta dans les Gaules pluſieurs avantages qui lui procurérent le Gouvernement d'Angleterre. Il entendoit parfaitement bien le métier de la Guerre; il étoit grave, & ſevere obſervateur de la diſcipline militaire, mais ce qu'il avoit de bonnes qualité étoit obſcur-

h *Capitolin vit. Clod. Albi.*
i *Spon. recher. cur. d'antiq.*

ci par de grands deffauts ; car outre qu'il étoit mauvais maître & plus mauvais mari, injuste envers ses domestiques, & d'une humeur insuportable auprès de sa femme ; il étoit d'un assez mauvais commerce à l'égard de tout le monde, severe jusqu'à l'excès ; k) la moindre faute étoit à ses yeux un grand crime, & jamais il ne pardonnoit : Il étoit très propre dans ses habits, & très peu à sa table ; on trouvoit dans ses repas beaucoup de profusion & très peu de delicatesse : Quelquefois il ne bûvoit point du tout de vin ; mais cette temperance le conduisoit ensuite à des excès outrez, aussi il ne soupoit jamais chez lui pour avoir la liberté de boire jusqu'à la crapule. Il donnoit encore dans des débauches plus honteuses, & l'on met au nombre de ses vertus, de ne pas s'être livré à ces lubricitez qui font honte à la nature, contre lesquelles il se se declara toûjours. Avec tous ces deffauts & ce peu de bonnes qualitez, nous lisons qu'il fut aimé des Sénateurs & des personnes de conditions plus qu'aucun autre Prince l'ait été ; à quoi les cruautez de Severe contribuerent beaucoup.

Pescennius Niger originaire d'Aquin, étoit d'une famille équestre, ni trop obscure ni trop illustre : Il étoit d'une taille fort

k *Capitolin. vit. albin.*

avantageuse. Il avoit le visage beau, modeste, vermeil ; la voix sonnante & si forte, qu'on l'entendoit de mille pas lorsqu'il parloit dans le camp. Il portoit ses cheveux bouclez jusqu'à la tête, & ils étoient si noirs, qu'on l'en appella du nom de Niger. Il bûvoit beaucoup, mangeoit peu, & ne chercha jamais de plaisirs que dans l'usage d'un legitime mariage. Il avoit été plusieurs fois Consul, & avoit exercé avec une grande reputation de sagesse & de moderation les plus belles Charges de la ville & de la milice. Par-tout il avoit donné des marques d'un grand zele pour le bien public & pour la conservation des Citoyens. Il fut toûjours un tres exact observateur de la discipline militaire, retenant les soldats dans leur devoir par ses remontrances & plus encore par son exemple, & en eloignant d'eux tout ce qui pouvoit abatardir leur courage ; car un jour qu'il etoit sur le bord du Nil, quelques soldats natifs de ce pays-là ayant demandé du vin, il leur repondit qu'il etoit surpris qu'étant si près du Nil ils demandassent du vin. 5) On l'a accusé d'être dissimulé, ambitieux, le-

5 L'on dit que les eaux du Nil sont si bonnes, que les Habitans de ce Pays-là ne se soucient point de vin ; mais ce n'étoit pas toutesfois dans cet esprit que Niger refusoit du vin à ses Soldats ; mais pour les accoutumer à se priver de tout ; car quelques Soldats de ceux qui avoient

ger, & adonné extrêmement à ses plaisirs, qui lui coûterent l'Empire. L'on à dit de lui *l*) qu'il a été un tres-bon Soldat, un excellent Officier, un admirable Capitaine, un Mestre-de-Camp tres-severe, un Consul illustre, un homme qui se signaloit dans la paix & dans la guerre, & un Empereur tres-malheureux; & quand on compare ses vertus avec ses vices, l'on trouve *m*) qu'il n'avoit pas assez de merite pour être digne de grands éloges, & qu'il n'avoit pas d'assez grands défauts pour meriter beaucoup de blâme.

Septime Severe, natif de Leptis en Afrique, sortoit d'une famille de Chevaliers Romains. Son nom marquoit son humeur; il étoit en effet cruel, vindicatif, colere, emporté: on le fait passer pour le Prince le plus avare qui eût encore regné, quoique nous trouvions que ce fut par son desintéressement & par sa magnificence qu'il se fit aimer dans les Gaules, *n*) à moins qu'on ne veuille dire que c'étoit une generosité

l *Spartian. Vi. Pescen. Nig.*
m *Dio. lib.* 74.
n *Spartian. in Sev.*

été vaincus par les Sarrasins ayant dit un jour à Niger que s'ils n'avoient pas du vin ils ne pouvoient pas se battre. Eh! quoi, n'avez-vous pas honte de me demander du vin, leur répondit ce General, est-ce que ceux qui vous ont vaincus en boivent?

politique;

politique ; car il est constant que dans ses projets & dans toutes ses actions, il n'avoit que son avantage en vuë. Jamais homme n'a sçû mieux que lui l'art de feindre, *o*) rarement son cœur étoit d'accord avec sa langue ; fourbe & dissimulé, il témoignoit le plus d'amitié à ceux qu'il avoit le plus d'envie de tromper, couvrant ses profonds desseins des plus belles apparences de franchise, n'ayant ni honte ni scrupule d'employer les plus execrables sermens pour faire acroire ce qu'il disoit, afin de tromper plus sûrement. Il étoit tres-habile dans le métier de la guerre, & de tous les Empereurs Romains, nous ne trouvons point qu'il y en ait eu de plus belliqueux ; *p*) il sçavoit sur-tout parfaitement bien conduire une armée. Prompt, actif, vigilant, infatiguable, animant les autres au travail par son exemple, inébranlable dans ses entreprises, *q*) il dut ses succez à son courage & à l'étendue de son genie plûtôt qu'à la fortune. Il fut toûjours ennemi non seulement de l'oisiveté, mais encore du repos, & lors même qu'il n'avoit que peu de momens à vivre, il demanda s'il y avoit quelque chose à faire : aussi avoit-il un corps

o *Herodian. lib.* 2.
p *Dio. lib.* 75.
q *Aurel. Victor. Epit.*

robuste r) & vigoureux, jusqu'à ce que les douleurs de la goute l'eurent affoibli. Son visage étoit majestueux, ses cheveux blancs & bouclez, sa barbe longue, sa voix belle & harmonieuse. s) Il avoit le menton un peu avancé & le front ridé, ce qui marquoit son tempéramment bilieux & colere. Au reste il n'aimoit point dutout le faste ni dans ses habits ni dans sa table, & de la Domination il cherchoit le solide & non l'éclat. Severe noircit sa jeunesse de plusieurs mauvaises actions, cependant par la faveur de son Oncle Septime Severe il fut fait Senateur. Marc Aurele lui donna la Charge de Questeur, & ensuite celle de Lieutenant du Proconsul d'Afrique, où il donna un témoignage assez brutal de severité; car un Bourgeois de Lepris l'ayant rencontré un jour qu'il marchoit en ceremonie, & l'ayant voulu embrasser croyant bien pouvoir en agir ainsi avec un homme avec qui il avoit vêcu dans une grande familiarité, Severe lui fit aussi-tôt donner des coups de bâton, t) en lui disant: Mon ami garde toi de faire ainsi le familier avec un Magistrat du Peuple Romain. 6) Com-

r *Dio. lib.* 76.
s *Spon. recher. cur. d'antiq.*
t *Spartian. vit. Sev.*

6 Les Lieutenans des Proconsuls étoient precedez de

mode l'avança aussi beaucoup à la recommandation de Létus qui avoit pour lors une si grande part à la faveur de ce Prince; car aprés lui avoir confié plusieurs emplois qu'il exerça avec severité, on lui donna le Commandement de toutes les Armées de l'Illyrie.

Tels étoient les trois Generaux qui se revolterent contre Julien & qui disputerent l'Empire. Rome & les Provinces se partagerent en factions, il n'y eut que partis, que cabales, que mouvemens ; on vit renouveller les horreurs du fameux Triumvirat qui coûta tant de sang à Rome. De ces trois Concurrens 7) Niger sembloit le plus puissant ; car outre que son Commandement étoit le plus considerable & le plus

quelques Litteurs, mais ils alloient à pied, jusqu'à ce que l'Empereur ou le Sénat ayant été informé de l'affaire que Severe avoit eu avec son Concitoyen, ordonna qu'à l'avenir les Lieutenans des Proconsuls auroient un Chariot.

7 L'on fit consulter le fameux Oracle de Delphes, lequel de ces trois prétendans à l'Empire, il étoit plus expedient pour la Republique, d'avoir pour Empereur, & l'Oracle répondit par ce vers :

Optimus est Fuscus, bonus Afer, pessimus Albus.

L'on demanda ensuite lequel des trois parviendroit à l'Empire, & l'Oracle rendit ainsi sa réponse :

Fundetur sanguis Albi, nigrique animantis,
Imperium mundi pœna reget urbe profectus.

On s'informa aprés qui seroit le successeur de cet Empereur, & l'Oracle declara que ce seroit celui qui auroit

important en ce tems-là, parcequ'il s'étendoit non seulement sur toute la Syrie, mais encore sur la Phenicie & sur tous les Pays voisins de l'Euphrate ; il avoit le cœur des Romains qui le regardoient comme un homme extrêmement zelé pour la République, & le seul qui pût les dédommager de la mort de Pertinax dont on disoit qu'il avoit les vertus. D'ailleurs il étoit aimé des Troupes & de toute la Syrie, où il avoit exercé son autorité avec beaucoup de douceur & de bonté.

Severe n'étoit ni tant aimé, ni si puissant, mais il étoit plus actif, plus laborieux & beaucoup plus rusé que Niger, habile à profiter des conjonctures & trescapable de conduire une affaire de si grande importance. Pour Albin, *u*) il ne surpassoit Niger & Severe qu'en âge, & il étoit plus en état de faire un Empereur que de se faire Empereur lui-même.

u *Capitolin. in Albin.*

reçû des Dieux le nom de Debonnaire, que Caracalla porta.

Cui dederint superi, nomen habere pii.

Enfin, on fut curieux de sçavoir la durée du Regne de celui que les Destins appelloient à l'Empire, & l'Oracle satisfit à cette demande, en apprenant qu'il regneroit vingt ans, par une réponse allégorique.

Bis denis Italûm conscendet navibus æquor
Sic tamen una ratis, transiliet Pelagus.

Niger étoit instruit de ce qui se passoit à Rome ; on lui mandoit que le Peuple n'attendoit plus que lui pour l'élever à l'Empire ; que Julianus étoit en horreur au Senat & à tous les Ordres de la ville ; que les soldats même ne pouvoient plus le souffrir, parce qu'il n'étoit pas en état de leur payer le prix auquel ils lui avoient vendu l'Empire. Enfin on lui marquoit qu'il ne devoit plus differer de se rendre à Rome où tout le monde étoit pour lui. Niger qui ne vouloit rien faire à la legere, assembla les Officiers de son armée & les Principaux de la Syrie, & leur fit part de ce qu'on lui écrivoit de Rome. Tous le solliciterent fortement de profiter de l'occasion & de la bonne volonté des Romains, & lui promirent d'exposer leurs vies pour son service. Niger fut bien-aise de les voir dans cette disposition ; mais afin qu'ils ne pûssent jamais l'accuser d'avoir tenté de lui-même cette entreprise : Je vous proteste, leur « dit-il, que ce n'est pas l'ambition qui me « pousse à ravir l'Empire à Julien, mais « je ne puis refuser au Peuple Romain le « secours qu'il me demande contre un Ty- « ran qui l'opprime x) L'Empire est sans « Chef, il a besoin de quelqu'un qui en « prenne le gouvernement ; on m'appelle «

x *Herod. lib.* 2.

,, à Rome, mais je ne veux rien faire ſans ,, votre aveu ; & puiſque vous voulez ,, partager avec moi les dangers & les dif- ,, ficultez de cette entrepriſe, il eſt juſte ,, que je me conduiſe par vos lumieres. Alors on n'entendit qu'acclamations & que cris de joye ; l'Armée & le Peuple, comme à l'envi, le proclamerent Auguſte & Empereur ; on le revêtit de la Pourpre & des autres Ornemens Imperiaux ; on le conduiſit en ceremonie dans les Temples d'Antioche, & enſuite en ſa maiſon que l'on avoit eu ſoin d'orner de toutes les marques de la Souveraineté. La renommée porta le bruit de ſon élection juſques dans les Provinces les plus éloignées. On vit bientôt arriver à Antioche des Ambaſſadeurs de tous les Princes voiſins & des Rois & des Satrapes qui étoient au-delà de l'Euphrate & du Tigre, pour le feliciter de ſon élevation à l'Empire, & pour lui offrir leur ſecours. Il les reçut avec des témoignages de reconnoiſſance & de generoſité, les remercia de leurs offres, & leur répondit qu'il ne croyoit pas qu'il fût obligé d'en venir aux armes & de répandre du ſang pour établir ſon Empire. En effet s'imaginant n'avoir rien à crandre, au lieu d'aller droit à Rome pour y faire confirmer ſon élection par le Senat, il s'amuſa à ſe

divertir dans Antioche, & à gagner le cœur des Syriens par les frequens divertissemens qu'il leur donnoit, de Jeux, de Spectacles, de Courses; ce qui plaisoit fort à cette Nation qui aime extrêmement ces sortes de réjouissances.

Severe instruit de toutes ces choses, voyant que l'Empire étoit flotant, pour ainsi dire, & comme exposé au pillage, se fit donner dans la Pannonie le Titre d'Empereur, mais il prit de plus justes mesures pour se l'assurer : car aprés avoir exageré aux Officiers de son armée & aux soldats l'état miserable où étoit réduit l'Empire par l'indignite du Chef que les Pretoriens avoient élû, en rendant venale la plus haute Dignité du monde; aprés avoir inhumainement massacré l'Empereur Pertinax dont eux-mêmes connoissoient le merite, & dont ils avoient si souvent éprouvé la bonté durant le temps qu'ils avoient servi sous lui; il les anima à aller venger cet horrible parricide, & couvrant son dessein d'un si louable prétexte, il sçut si bien manier les esprits qu'on le proclama Empereur avec de grands témoignages d'allegresse, & on lui donna le nom de Pertinax qui étoit en grande veneration dans l'Illyrie. Il ne s'arrêta pas là; il distribua aux Troupes une grosse somme d'argent,

il fit aux Officiers de ſon Armée & aux Gouverneurs des Provinces de magnifiques promeſſes, qu'il ſçavoit bien qu'il n'executeroit point : il attira par ſes intrigues dans ſon parti les Armées des Gaules, *y*) & aprés s'être aſſuré de tous ceux dont il croyoit avoir quelque choſe à craindre, il ſe réſolut d'aller droit à Rome. Cependant comme il concevoit finement les choſes, & qu'il digeroit tous ſes projets, il ne manqua point de faire reflexion qu'aprés avoir vaincu Julien, *z*) il auroit encore à faire à Niger & à Albin. Le premier lui paroiſſoit à la verité peu à craindre à cauſe de ſon indolence & de ſon peu d'activité, & il mépriſoit le ſecond comme un homme incapable d'une ſi haute entrepriſe, *a*) & qui aimoit les plaiſirs bien plus que la gloire. Mais il craignoit de les avoir tous deux à la fois ſur les bras, & c'eſt ce qu'il vouloit empêcher. Pour cela il uſa d'un artifice adroit qui lui réüſſit parfaitement ; ce fut de traiter avec un de ces deux Prétendans, & de faire avec lui une fauſſe alliance pour éviter qu'ils n'en fiſſent entr'eux une veritable. Il crut qu'il étoit inutile de faire quelque propoſition à

y *Spartian. in Sever.*
z *Dio.* 73.
a *Herod. lib.* 2.

Niger;

Niger, lequel enflé de ce que Rome l'avoit appellé, se regardoit comme Maître de l'Empire : Mais il ne douta point qu'Albin n'écoutât ses offres, parce qu'il sçavoit que ce General étoit assez crédule. D'ailleurs Severe trouvoit qu'il lui étoit plus important de traiter avec Albin, qui étant bien plus proche de lui que Niger, pouvoit avec les Troupes qu'il commandoit en Angleterre, lui disputer l'Empire. Ce fut donc à lui qu'il s'adressa, en lui envoyant un Officier affidé avec des lettres pleines d'honnêteté, dans lesquelles il lui donne la qualité de César. Il lui communique le dessein qu'il a d'aller délivrer Rome de la tyrannie sous laquelle Julien la fait gemir ; il lui offre de partager avec lui l'Autorité Souveraine, il l'exhorte même & le sollicite de prendre lui-même le Gouvernement de l'Empire, qui a besoin, dit-il, d'un Chef d'une naissance illustre, qui soit en état de lui rendre son ancien éclat, ce qu'on ne pouvoit attendre que de lui ; & pour tromper plus sûrement le facile Albin & lui ôter tout sujet de défiance, il écrivit au Senat une lettre remplie de grands éloges de ce General, qu'il disoit être si digne du Trône de l'Empire ; & d'abord il fit frapper des monnoyes à son effigie qu'il eut soin de faire répandre par-tout, & lui fit même

ériger des Statues comme à un Empereur.

Albin se laissa surprendre à ces specieuses promesses avec d'autant plus de facilité, que n'aimant ni la fatigue ni la peine, quoiqu'il eût beaucoup de valeur, il se flatoit de se voir élevé à une dignité dont il goûteroit bientôt les douceurs sans courir aucun danger pour se l'acquerir. Il accepta l'offre de Severe & resta tranquile en Angleterre en attendant le dénouëment de cette grande affaire.

Severe ne craignant plus rien de ce côté là, s'efforça de persuader à ses Troupes qu'elles n'avoient plus rien à craindre de la part de Niger. *Apprehenderiez-vous*, leur dit-il, *l'armée de Syrie composée d'Orientaux voluptueux, mols., effeminez, qui n'ont jamais éprouvé les fatigues de la guerre? Niger au lieu d'être allé à Rome, se noye dans les délices d'Antioche, & ne donne à ses Legions d'autre exemple que celui d'assister aux Spectacles & aux Jeux. Sçachez*, ajoûta-t'il avec un air de confiance orgueilleuse, *qu'au premier bruit de mon élection, les Legions qui sont en Syrie se rangeront de mon côté. Mon nom ne leur est point inconnu, & elles ne voudront point en venir aux mains avec mes Legions, qu'ils sçavent leur être superieures en nombre aussi bien qu'en courage & en experience. Allons*

droit à Rome qui est le centre de l'Empire, & ensuite nous nous rendrons facilement maîtres du reste. Allons venger la mort déplorable de ce vénérable Vieillard, de Pertinax, ce Prince qui étoit si digne de commander, & des vertus duquel vous avez encore l'image présente. Ce discours anima si fort les esprits, que l'armée ne demanda plus qu'à marcher : & Severe profitant en habile homme de cette ardeur, prit le chemin de Rome, ne quitta point les armes, & ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il falloit pour laisser prendre haleine aux Soldats. Il s'attira merveilleusement leur amour durant cette longue marche par sa maniere de vivre sans faste & sans aucune marque de distinction. Il ne quitta point sa cuirasse, mangea les mêmes viandes que mangeoient les soldats, & il en agit avec eux moins en General qu'en Camarade.

La nouvelle de l'approche de Severe se répandit dans l'Italie & fut portée jusqu'à Rome. Julien qui n'avoit eu aucun ombrage de Severe, fut étrangement surpris d'apprendre sa revolte ; il courut alarmé au Senat, & l'obligea à declarer ce General ennemi de la Republique, & complices de son crime les soldats qui dans un certain nombre de jours ne quitteroient point son service. Cet arrest leur fut apporté par des

Consulaires, & Aquilius qui avoit causé la mort à tant de Senateurs sous Commode, fut envoyé pour assassiner Severe. Valerius Catulinus fut nommé pour prendre le Commandement des Troupes à la place de Severe, comme s'il eût été facile à un Senateur de deplacer un General à qui obéissoit une Armée. Cependant Julien fit de tres-grandes largesses aux Pretoriens après leur avoir payé tout ce qu'il leur avoit promis, afin de les engager à le bien deffendre. *b)* Il fit entrer dans la ville de la Cavalerie, & fit même venir du Port de Misene tous les soldats de marine. Deslors on ne vit dans la ville que mouvemens, qu'armes, que campemens, que trouble, comme dans un pays ennemi. *c*) On y faisoit faire l'exercice aux soldats, aux chevaux & aux élephans pour les preparer à bien faire, ce qui jettoit la consternation & l'épouvante dans le cœur des Citoyens. Mais on ne pouvoit s'empêcher de rire en voyant Julien occupé à faire fortifier le Palais avec des barricades, de bonnes portes, des barreaux & des grilles de fer pour y trouver un asile, se ressouvenant que Pertinax n'auroit pas été tué, si les Pretoriens avoient trouvé le Palais ainsi muni; precautions inutiles, qui en marquant la timidité de ce

b *Herodian. lib.* 2. c *Dio. lib.* 73.

Prince, l'exposoient à la risée de tout le monde. Ce fut dans ce temps cy qu'il fit mourir Martia & Letus. C'est ainsi que la Justice divine reserva à une mort violente les auteurs de celle de Commode, & qu'un meurtrier doit s'attendre à une fin funeste. *d*)

Cependant Severe après s'être rendu maître de toutes les villes d'Italie, où la terreur des armes d'une si formidable Armée portoit l'épouvante, s'approchoit de Rome, où il eut le moyen de faire entrer un grand nombre de ses soldats. La nouvelle de l'arrivée de Severe déconcerta entierement Julien, qui voyoit tout le monde se declarer pour le Vainqueur, & abandonner ses interêts. Les Pretoriens qui lui avoient vendu l'Empire; n'étoient pas en état de le deffendre; accoutumez aux plaisirs & à l'oisiveté, ils n'étoient plus capables d'aucune fonction militaire; ils n'avoient ni courage ni adresse, & n'aimoient pas même Julien. Dans ces sanglantes agitations, il assembla le Senat, & demanda qu'on envoyât quelques-uns du Corps avec les Prêtres & les Vierges Vestales *e*) vers Severe, pour lui representer de ne pas attenter au repos de la Ville & à la liberté de

d *Dio l. 3. c. de Episc. audien.* e *Herod. lib. 2. Spartian. vi. Julian.*

la Republique, comme si une ceremonie de Religion étoit capable d'arrêter des soldats qui pour l'ordinaire n'en ont guéres. Aussi le Senat lui representa que c'étoit une ressource fort inutile, & le Consulaire Quintillus qui étoit revêtu de la Charge d'Augure, osa lui dire avec beaucoup de liberté, qu'un Prince qui n'avoit pas le courage de combattre ses Ennemis, n'étoit pas digne de gouverner l'Empire, & cet hardi reproche fut appuyé par beaucoup de Senateurs. Julien en fut si piqué, qu'il envoya aussi-tôt querir les soldats pour obliger le Senat d'obeïr, ou pour le massacrer; mais comme il sentoit son autorité extrêmement affoiblie, il quitta un dessein que son ressentiment lui inspiroit assez hors de saison; & étant allé en personne au Senat, il fit faire un Decret par lequel on lui associoit Severe à l'Empire, & il l'envoya à Severe par Crispin Prefet du Pretoire, à qui il avoit secrettement donné ordre de tuer Severe. Celui-ci en eut quelque soupçon, il refusa l'association que lui offroit Julien, & lui manda qu'il l'aimeroit mieux avoir pour ennemi que pour Collegue, & sur l'avis d'un de ses Officiers, il fit courir après Crispin, le fit arrêter & lui fit ôter la vie : juste punition que meritoit la lâcheté de ce Prefet, pour s'être si honteuse-

ment prêté à celle de Julien. Ainſi cet indigne Empereur ne ſçachant plus quel parti prendre, après avoir tenté inutilement toute ſorte de voyes ordinaires pour arrêter la chute de ſa fortune, eut recours aux malefices; car par d'horribles ſacrifices qu'il fit offrir avec des ceremonies extravagantes & inuſitées, il s'imaginoit pouvoir changer en ſa faveur le cœur des Romains & faire tomber les armes des mains des ennemis. Il s'aviſa même de faire faire certains enchantemens pour apprendre ce qui devoit lui arriver; mais ſon impie curioſité n'apprit que des choſes fâcheuſes, & l'approche de l'Armée de Severe, à l'obeïſſance de qui toutes les villes ſe ſoumettoient à l'envi, lui apprit qu'il faut plus que la fumée ſacrilege d'un ſacrifice immonde pour arracher les armes des mains des Legions victorieuſes, & que les operations magiques ne nuiſent pour l'ordinaire qu'à ceux qui les mettent en œuvre. Dans cette extremité il voulut remettre l'Empire à Pompeïen beau-fils de Marc-Aurele, qui étoit pour lors à Terracine; 8) mais ce ſage Senateur qui regardoit cette offre comme un don que Julien lui faiſoit d'une cho-

8 Pompeien avoit une maiſon à Terracine, où il ſe retiroit lorſqu'il arrivoit quelque changement à la Cour, ou qu'il vouloit ſe mettre à l'abri de toute oc-

se dont il n'étoit plus le maistre, l'en remercia fort honnêtement, & s'excusa sur son âge & sur ses incommoditez. Enfin ne sçachant plus quel parti prendre, abandonné de tout le monde & des Pretoriens mêmes qui s'étoient declarez pour Severe sur la promesse qu'il leur fit faire qu'ils n'auroient aucun mal pourvû qu'ils ne s'opposassent point à luy & qu'ils luy missent entre les mains les meurtriers de Pertinax ; il se retira dans le Palais avec Repentinus son Gendre & Genial l'un de ses Prefets, & là il se mit à déplorer son malheur.

Cependant Messala qui étoit Consul, ayant fait assembler le Senat dans le Temple de Minerve, exposa l'état des choses. La mort de Julien fut le premier article de

casion de donner sujet aux Empereurs de le perdre. Pertinax lui offrit l'Empire, mais ce sage Senateur le refusa en s'excusant sur son grand âge & sur son mal aux yeux qu'on disoit être un mal de commande. Car sur la fin du regne de Commode, Pompeien voyant que ce Prince faisoit mourir ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les Senateurs, se retira feignant d'être pressé par son mal, & ne parut plus au Senat. Dès que Pertinax eut été élevé à l'Empire, Pompeien qui connoissoit ce Prince pour un homme droit & de bon sens, assista au Senat & se trouva guéri de son mal aux yeux ; mais à peine Pertinax eut été massacré, que son mal aux yeux le reprit, & il se retira à Terracine d'où Julien le fit venir pour lui offrir l'Empire qu'il refusa encore, s'excusant sur la foiblesse de sa vûe, qui se seroit pourtant trouvée assez bonne si on eût élevé à l'empire un autre Pertinax.

la déliberation ; on declara Severe Empereur, & il fut encore résolu que l'on décerneroit les honneurs divins à Pertinax. L'on fit d'abord deux députations bien differentes ; l'on envoya à Severe les plus considerables Senateurs pour lui porter les Ornemens Imperiaux & pour le prier de venir prendre possession à Rome de la Dignité que le Senat lui offroit ; & on commit des gens pour aller ôter la vie à Julien. On le trouva dans le Palais poussant des regrets inutiles & implorant vainement la clemence de Severe. Il offrit de lui ceder l'Empire, & demanda qu'on lui laissât la vie. Le Tribun executa son ordre, & tua Julien lorsque ce Prince pour l'attendrir disoit : Quel mal ai je fait ? Ai je fait mourir personne ? Ce fut ainsi que Julien acheta au prix de sa vie un regne de deux mois.

Avec la grandeur de cet Empereur tomba celle de la Princesse Scantilla son épouse & celle de Didia Clara leur fille. Nous avons vû qu'en entrant dans le Palais elles avoient eu un secret pressentiment des malheurs de Julien, & elles eurent le vif chagrin de le voir justifié par la fin funeste de ce Prince, laquelle fut le fruit de leurs conseils indiscrets. Elles prierent Severe de permettre qu'elles fissent mettre son corps dans le tombeau de ses Ancêtres. Ce nou-

vel Empereur ne voulut pas leur refuser cette consolation ; il leur accorda la vie, mais il les depouilla du titre d'Augustes, & ôta à Didia Clara le patrimoine que lui avoit donné son pere. Ainsi ces deux Princesses aprés avoir rempli les premieres places de l'Empire, retomberent dans leur ancienne obscurité, & il semble qu'elles ne parurent durant deux mois dans la splendeur du plus haut rang, que pour goûter toute l'amertume du revers de la fortune.



JULIE,

FEMME DE SEVERE.

PLAUTILLE,

FEMME DE CARACALLA.

JULIE femme de Severe eſt une des Imperatrices qui ont fait le plus de bruit. Son élevation, ſes galanteries, ſon amour pour les ſciences & ſon eſtime pour les Sçavans, ſes chagrins, ſa mort même ont rendu ſon nom fameux dans l'Hiſtoire. *a*) La fortune la tira d'une condition médiocre pour l'élever jusqu'à la premiere dignité du monde, & pour verſer enſuite dans ſon cœur ſes plus cruelles amertumes. Auſſi les divers évenemens qui composent l'hiſtoire de ſa vie, les peines, les inquiétudes & les contradictions qu'elle eut à ſouffrir, les chagrins ſecrets, mais cuiſans, qui agiterent ſon cœur ſous ce voyant appareil de grandeur & ſous ce brillant éclat qui l'environnoit, ont fait avouer à un Payen même qu'il n'eſt point de place ſi élevée dans

a *Dio. lib.* 77.

le monde, qu'il n'est point de si riante prosperité qui puisse donner un solide bonheur; Reflexion fort vraye & fort judicieuse, mais qui est bien plus consolante dans un Chrétien, auquel la foy promet une felicité que nulle vicissitude ne pourra jamais alterer ni corrompre, que dans ceux qui ne trouvant point & avec raison de bonheur entier dans ce monde, ont encore le malheur d'être exclus de cette beatitude inaltérable à laquelle ont droit de prétendre ceux-là seulement qui connoissent & servent le Dieu qui la fait & la donne.

Julia Domna 1) Pia étoit de la ville d'Emese 2) en Phenicie, fille de Varia

1 Julie femme de l'Empereur Severe est appellée ordinairement *Julia Domna*, & quelquefois *Julia Pia*. On trouve des Medailles & des Inscriptions où on lui donne le nom de *Julia Domna Severa Pia*. Parmi les Modernes, il y en a qui croyent avec Oppien que ce mot *Domna* est un abregé ou un syncope de *Domina*, terme d'honneur reservé pour les Meres des Empereurs; & ils fondent leur opinion sur plusieurs Inscriptions où de certaines Imperatrices sont appellées *Dominæ*. Monsieur de Saumaise & M. Spon ont fort judicieusement remarqué que le surnom de *Domna* étoit commun dans l'Orient & sur-tout dans la Syrie; & je me range du sentiment de ces Sçavans avec d'autant plus de raison, que l'on trouve que beaucoup de femmes ont porté ce nom.

2 Capitolin & Herodien disent que Mesa étoit d'Emesse, d'où l'on doit conclure qu'Emesse étoit aussi la patrie de Julie qui étoit sa sœur. Dion au contraire dit que Mesa étoit d'Apamée aussi-bien que son mari. *Apamea Mesæ sicut & Marcello patria erat.* Il y a apparence que ces Princesses étoient d'Emese même, pui-

Soémias, & de Baffien Pontife du Soleil, que les Pheniciens adoroient fous le nom d'Elagabal. Elle avoit une fœur appellée Julia Varia Mefa, laquelle de fon mariage avec Julius Avitus natif d'Apamée, eut deux filles, Soemie & Mamée. L'aînée fut mere d'Avitus Baffianus, connu depuis fous le nom d'Heliogabale ; & de Mamée qui étoit la cadette, nâquit Varius Alexianus, qui fut enfuite appellé Alexandre Severe. La famille d'où Julie fortoit n'étoit pas fort illuftre ; 3) mais la haute fortune à laquelle cette Syrienne monta lui tint lieu de nobleffe & à tous ceux de fon fang Nous verrons ces quatre femmes avoir beaucoup de part aux affaires de l'Empire fous les regnes de Severe, de Caracalla, de Macrin, d'Heliogabale & d'Alexandre.

Julie étoit née avec une grande beau-

que Caracalla donna à cette ville le droit de Colonie Romaine, parce qu'elle étoit le lieu de la naiffance de fa mere ; & quand Dion dit que Mefa étoit d'Apamée, il a donné pour patrie à Mefa cette ville comme plus fameufe que l'autre, puifque elle étoit la Capitale de la Region Apameane, dans laquelle Emefe étoit fituée.

3. Dion dit formellement que Julie n'étoit point d'une naiffance même mediocre & il parle de fon élevation à l'Empire comme d'une grande fortune. Il paroît cependant que cette Princeffe n'étoit pas d'une famille trop obfcure, puifque fon pere Julius Baffianus étoit fils d'un Proconful d'Afrique & frere d'un Confulaire ; joint que la Charge de Pontife du Soleil qu'exerçoit Baffien, eft une preuve que fa famille devoit être de quelque confideration dans la Phenicie.

té, *b*) & avec un funeste penchant à en faire un mauvais usage. Tous ceux qui la voyoient, la trouvoient aimable, plusieurs la trouverent facile; & la licence de sa vie fut une malheureuse preuve, que la sagesse & la beauté se trouvent rarement unies dans une même personne. Elle avoit un esprit aisé, fin, délicat, mais artificieux, *c*) malin, dissimulé comme l'avoient les Syriens; une imagination vive & féconde, une pénetration profonde, qui entroit avec une merveilleuse facilité dans le fond des affaires les plus difficiles; un discernement juste, qui dans une diversité de sentimens ne manquoit presque jamais de choisir le meilleur. Aussi l'Empereur Severe qui connoissoit la superiorité du génie de son épouse, la consultoit dans les occasions même les plus délicates & les plus importantes, & en suivoit souvent les avis. Elle pensoit avec justesse, parloit avec grace, écrivoit avec politesse; elle étoit capable des plus déliées négociations du cabinet, & je ne sçai si Caracalla eut de Ministre & de Secretaire d'Etat qui s'acquittât de sa Charge avec plus de facilité & de suffisance que Julie sa mere lorsqu'elle en exerça les fonctions. Elle cultiva les heureux talens qu'elle avoit reçû de la nature par l'é-

b *Spon. Rech. cur. d'Ant.* c *Spartian. in Carac.*

tude des belles Lettres, de la Philosophie, & de la Géometrie ; *d*) elle s'appliqua aussi à la vaine science de l'Astrologie judiciaire ; on la voyoit éternellement avec des Sophistes ou d'autres Sçavans dont elle aimoit l'entretien & recherchoit le commerce ; heureuse si elle n'en eût jamais eu de plus dangereux, & si en se nourrissant l'esprit des idées de la Philosophie, elle eût muni son cœur de ses maximes ; mais de si graves occupations ne remplissoient pas tous ses momens, & elle ne refusoit pas à son penchant toutes les satisfactions qu'il lui demandoit ; car comme selon le caractere de sa nation elle aimoit naturellement les jeux, les spectacles & ces autres divertissemens qui flattent les sens, & que c'étoit surtout dans ces lieux que sa beauté qui étoit piquante, son humeur facile & enjouée, son esprit vif & agréable lui attiroient beaucoup de soûpirans, qui sans doute ne lui parloient pas toujours de Philosophie ; elle devint aussi sçavante en galanterie qu'elle étoit habile pour le serieux ; & se laissant ensuite entraîner par sa tendre passion, elle se permit des libertez & des méséances qui la deshonorerent. Ce qu'il y a au reste d'assez particulier, c'est que cette belle Syrienne, qui étoit si ardente pour les

d *Philostrat. vit. Philis. Dio. Philostrat. vit. Apollon.*

plaisirs, ne l'étoit guéres moins pour les honneurs; & son cœur, tout amolli qu'il étoit par les délices, brûloit d'une extrême ambition, laquelle étoit nourrie & entretenue par e) l'esperance d'une grande fortune que lui promettoit son horoscope.

Julie étoit dans le plus vif éclat de sa beauté lorsqu'elle quitta la Phenicie pour aller étaler ses charmes à Rome. Car soit que des affaires de famille l'eussent engagée à faire ce voyage, soit que remplie des esperances flatteuses de la grandeur que lui promettoit sa naissance, elle crût qu'Emese n'étoit point une ville assez considerable pour y faire une grande fortune, & que elle regardât Rome comme un theâtre où les frequentes révolutions qui y arrivoient faisoient naître les plus favorables occasions de s'élever; sûre du pouvoir de sa beauté, & de son habileté à profiter des conjonctures, elle quitta sa patrie pour aller chercher l'accomplissement de ses prédictions dans la Capitale de l'Empire, & elle le trouva bien-tôt dans son mariage avec Septime Severe. Nous avons déja parlé de la naissance de cet Officier 4) & des differens Emplois dont l'honora Marc Aurele. Il exerçoit ce-

e *Spartian. in Sever.*

4 Severe étoit de si basse extraction qu'il ne sçavoit point qui étoit son pere. On prétend que sa mere avoit lui

lui de Tribun du Peuple avec autant de vigilance que de ſeverité lorſqu'il épouſa Martia. L'on ne ſçait quelle étoit ſa famille ni ſa patrie, & l'on n'a d'autres preuves de la ſageſſe de ſes mœurs & de la tendreſſe qu'eut Severe pour elle, que le ſoin qu'il prit de faire dreſſer à ſon honneur des Statues lorſqu'il fut parvenu à l'Empire, quoiqu'elle fût morte. Deux filles furent le fruit de ce mariage. Un Moderne pretend qu'elles portoient *f*) le nom de leur pere, & que l'une & l'autre s'appelloient Septimie. Nous verrons quelle fut leur deſtinée. Leur mere n'eut pas le temps de la voir; elle mourut aprés que Severe fut de retour des Gaules. Celui-ci ſongea d'abord à une nouvelle alliance. Il avoit eu depuis longtemps certains préſages *g*) qui lui promettoient la Puiſſance Souveraine. Ces agréables augures flattoient délicatement ſon ambition; & comme il n'étoit pas homme à rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à ſon agrandiſſement, il chercha une épou-

f *Onuphre.* g *Dio. lib. 77. Spartian. in Sever. Xiphil.*

été ſi coquette qu'on ne pouvoit point ſçavoir qui étoit le veritable pere de Severe. Cela lui fut ingenieuſement reproché par Aſpace Senateur, dont la langue mordante n'épargnoit perſonne; car Severe s'étant fait donner le titre de fils de Marc Aurele, Aſpace lui dit qu'il le felicitoit de ce qu'enfin il avoit trouvé ſon pere, *Congratulor tibi Cæſar quod patrem inveneris.*

se qui entrât dans ses prétentions, & qui travaillât dans ses vûes. Pour en trouver une qui fût propre à son dessein, il fit adroitement faire l'horoscope aux personnes qu'on lui proposa, & s'informa surtout de toutes celles à qui les destinées promettoient une grande fortune ; car il ajoûtoit beaucoup de foi aux prédictions, & souvent il se mêloit lui même d'en faire. On lui dit qu'il y avoit une Syrienne à laquelle les plus habiles Devins avoient annoncé que celui qu'elle épouseroit seroit un jour Souverain, & que toutes les regles de la chiromancie lui promettoient ce haut rang.

Ces pompeuses esperances étoient dans Julie un grand merite aux yeux de Severe, & quoique sa beauté fût assez capable de rendre un cœur sensible à ses attraits, cet Officier n'étoit rempli que de l'idée brillante de cette grandeur future. Le rapport qu'il y avoit entre les presages qui lui étoient arrivez, & les magnifiques prédictions qu'on avoit fait à Julie, sembloit marquer leur mariage par la ressemblance de leurs destinées. Severe ne songea plus à rien qu'à h) faire agir ses amis pour négocier cette affaire ; il n'eurent pas beaucoup de peine à réussir. Severe faisoit à la Cour

h Spartian.

une figure considerable, il avoit receu de l'Empereur des marques obligeantes d'estime en plusieurs occasions ; & quoiqu'il eût ses défauts, il étoit trop artificieux pour ne pas les cacher, & pour se montrer par ses mauvais endroits. Ainsi Julie le regardant comme un homme qui pouvoit un jour devenir quelque chose, accepta la proposition qu'on lui fit d'épouser Severe. i) Ce mariage fut celebré dans le Temple de Venus qui étoit auprés du Palais, & l'Imperatrice Faustine qui voulut honorer cette feste de sa presence, se donna l'officieux soin de faire preparer dans le Palais même un lit pour les Mariez.

Severe ne s'oublia point dans les douceurs de son mariage. Persuadé qu'un voluptueux loisir ne conduit ni à la gloire ni à la fortune, & qu'il n'y a qu'une éclatante réputation qui puisse élever un homme aux grands Emplois, il embrassa toutes les occasions où il pouvoit faire paroître ses talens. L'Empereur Marc Aurele qui estimoit sa capacité, lui donna le Gouvernement de la Gaule Lyonnoise, & il s'y comporta avec tant de moderarion, qu'il s'attira l'amour des Gaulois. Julie qui l'avoit suivi dans son Gouvernement l) accoucha à Lyon d'un fils qu'ils appellerent Bassien, du nom

i *Dio. lib.* 74. l *Aurel. Vict. Epit. Eutrop.*

de ſon ayeul maternel, & qui depuis fut ſurnommé Caracalla ; & environ deux ans aprés elle mit au monde à Rome Geta, dont le viſage eut beaucoup de reſſemblance avec celui de ſon pere.

Je ne rappellerai point les troubles qui arriverent à Rome & dans l'Empire aprés le meurtre de Commode ; j'en ai déja parlé, & j'ai rapporté les prétextes dont ſe ſervit Severe pour mener vers Rome l'Armée qu'il commandoit & qui l'avoit declaré Empereur. D'abord qu'on fut informé de ſon approche, le Senat qui par complaiſance pour Julien l'avoit traité d'ennemi de la République dans un Arreſt qui avoit fort piqué Severe, apprehendant qu'il ſe vengeât de cet affront, chercha les moyens de faire ſa paix avec lui & de meriter ſa bienveillance. Cent Senateurs allerent le trouver dans ſon camp pour le feliciter ſur ſon arrivée, & pour lui porter les hommages du Senat. Severe leur declara qu'il n'étoit venu que pour venger la mort de Pertinax; & comme c'étoit l'honorable motif dont il couvroit ſon ambition, il fit punir des derniers ſupplices ceux qui s'étoient ſouillez du ſang de ce Prince. Il ordonna enſuite aux autres Pretoriens de le venir trouver, non pas chargez de leurs armes, mais couverts de lauriers, & dans l'équipage où ils ſe

mettoient lorſqu'ils aſſiſtoient à quelque ſpectacle ou à quelque ceremonie. Les Officiers leur firent accroire que Severe vouloit recevoir leur ſerment ; ils les repûrent de mille belles promeſſes, & les Pretoriens donnant étourdiment dans ce panneau, quitterent leurs armes, ſe couvrirent de lauriers, & allerent au camp comme à une fête. Mais à peine ils furent en preſence de l'Empereur, qui étoit aſſis ſur un trône, qu'à quelque ſignal dont on étoit convenu, les ſoldats de l'armée les environnerent, & tournant contre eux la pointe de leurs halebardes & de leurs javelots, ils les mirent hors d'état de ſe défendre. Alors Severe les regardant d'un œil fier & avec un air d'indignation : *Vous ne doutez point*, leur dit-il, *que vous ne ſoyez ici comme des victimes dont le ſort eſt entre mes mains. S'il falloit chercher des ſupplices capables d'expier vos crimes, on ne ſçauroit en trouver d'aſſez rigoureux. Vous n'avez pas eu honte de tremper brutalement vos mains dans le ſang de ce venerable Vieillard, de ce ſage Empereur que votre devoir vous obligeoit de deffendre au peril même de vos vies ; & ce fameux Empire que nos Ancêtres avoient toujours regardé ou comme le prix & la récompenſe de la valeur, ou comme l'apanage d'une nobleſſe ancienne, vous l'avez honteuſement*

deshonoré en le mettant en vente comme une chose de vil prix: Mais ce qu'il y a encore de plus lâche & de plus indigne, c'est qu'au lieu de maintenir Julien dans la Dignité que vous lui aviez vendue, vous l'avez trahi par une perfidie digne de mille morts. Cependant quelque énorme que soit votre attentat, je ne veux point vous faire expier par votre mort celle de Pertinax que vous avez brutalement assassiné; mais aussi je ne veux point confier la garde de ma personne à des soldats si souvent parjures, & à des mains fumantes encore du sang de l'Empereur qu'elles ont massacré. Je veux à la verité que malgré l'énormité de votre crime vous deviez votre vie à ma bonté; mais afin que vous portiez par-tout la peine de votre parricide, & un témoignage flétrissant de la justice que je dois à la memoire de Pertinax, j'ordonne à mes fideles soldats de vous dépouiller de toutes les marques de la milice que vous êtes indignes de porter; & en même temps je vous commande de vous éloigner d'ici, & d'aller porter ailleurs la honte de votre infâme attentat. Que si quelqu'un de vous se trouve à cent mille pas de Rome, je vous jure qu'il sera puni de mort. Cet ordre fut executé sur le champ. On dépouilla ces miserables, & on les chassa avec ignominie. 5)

5 Le cheval d'un de ces Pretoriens se voyant aban-

Severe fut receu dans Rome avec les plus pompeuses démonstrations de joye. Son entrée avoit la magnificence du plus superbe triomphe. Les Romains pour marquer leur joye portoient des robes blanches & des couronnes de fleurs. Les Senateurs parez de leurs habits de cérémonie, saluerent l'Empereur à la porte de la ville, & l'assurerent de la sincerité des vœux du Senat pour la prosperité de son Empire. Ce jour avoit l'air d'un jour de feste & de réjouissance, on ne voyoit dans toutes les ruës que fleurs, que couronnes de lauriers, que feux allumez où l'on brûloit des parfums pour honorer l'arrivée du Prince. L'on n'entendoit qu'applaudissemens, qu'acclamations, que cris de joye ; chacun s'efforçoit de témoigner son allégresse, & tout le monde s'empressoit si fort de voir Severe, que quantité de gens montoient sur des murailles & sur d'autres lieux élevez pour le regarder & pour l'entendre parler, comme si la fortune en avoit fait un homme nouveau.

Severe alla le lendemain au Senat, & y

donné de son Maître, le suivit en hennissant, & on ne put jamais le retenir. Le Pretorien lui-même ne put par ses menaces empêcher qu'il ne le suivît. La fidelité de cet animal le toucha si fort, qu'il le tua, & se tua ensuite lui-même sur son cheval ; & l'Historien qui raconte ce fait, assure qu'il sembloit que ce cheval avoit quelque joye de mourir, plutôt que d'être obligé de quitter son Maître.

fit un discours fort obligeant, mais fort artificieux. Il protesta qu'il n'avoit consenti à son élection que pour venger la mort de Pertinax, & pour rendre aux illustres familles leur premiere gloire & leur ancienne splendeur : qu'il ne feroit jamais mourir aucun Senateur qu'aprés que le Senat l'auroit condamné ; qu'il n'écouteroit point les délateurs, que dans sa maniere de gouverner l'Empire, il vouloit avoir Marc Aurele pour modele, & que de Pertinax il vouloit prendre non seulement le nom, mais encore le caractere. Ce projet plut beaucoup parce qu'il étoit beau, mais certains vieux Senateurs qui connoissoient Severe depuis long-temps, dirent tout bas, qu'il n'y avoit pas trop à conter sur les promesses d'un homme qui n'agissoit jamais qu'avec artifice, & qui ne tenoit parole qu'autant que ses interests l'exigeoient. Cependant le Senat décerna à Severe tous les honneurs qu'on avoit accordez aux Empereurs précedens, & donna à Julie le titre d'Auguste, & ensuite celui de Mere de la Patrie & des Armées, & plusieurs autres que la flatterie inventa. Alors s'accomplirent les prédictions qu'on lui avoit fait. Elle se vit élevée au rang que lui avoit promis sa naissance, & elle en soutint l'éclat avec autant de faste que de dignité. En elle l'é-

levation

levation & la prosperité produisirent leurs effets ordinaires, l'orgueil, la fierté, l'insolence. Enyvrée de sa fortune, elle ne se souvint plus par quels degrez elle y étoit parvenuë. Elle traita avec hauteur & même avec mépris les plus grands Personnages de l'Empire, & se regarda infiniment au dessus de ceux qui peu auparavant étoient beaucoup au-dessus d'elle. Tel est le caractere de la fausse grandeur.

Severe se concilia l'amour des Romains par les honneurs de l'apothéose qu'il fit accorder à Pertinax dont on cherissoit grandement la memoire, & par les jeux, les fêtes & les réjouissances qui suivirent son entrée dans Rome. Le mariage des deux Princesses ses filles fut encore un agreable surcroît de plaisirs & de divertissemens. Il maria l'une avec Aëtius qu'il fit Consul, & donna l'autre à Probus avec le Consulat & la Charge de Prefet de la ville, qu'il refusa pour un motif où la politique eut sans doute beaucoup de part. *6*) Ces nôces furent celebrées avec beaucoup de pompe. Se-

6 Probus ayant été fait Prefet de Rome, pria son beau-pere de le dispenser d'accepter cette charge; l'Empereur fut surpris de ce refus parceque la Prefecture de Rome étoit un des plus beaux Emplois de l'Empire. Mais Probus pour faire sa cour à Severe, lui dit qu'il regardoit l'honneur d'estre son beau-fils infiniment au-dessus de celui que procuroit la Charge de Prefet de la ville.

vere n'oublia rien pour les rendre somptueuses, afin de s'attirer les bonnes graces du Peuple. Il combla de biens ses deux beaux-fils, fit ensuite de tres-utiles réglemens, & aprés avoir mis un bon ordre dans la ville, il partit pour aller combattre Niger, lequel s'oubliant dans les délices d'Antioche, ne songeoit à rien moins qu'à la guerre. Severe la fit par ses Lieutenans avec beaucoup de bonheur. *m*) Il se donna un sanglant combat en Cilicie, les Troupes de Niger furent défaites, Niger lui-même fut obligé de prendre precipitamment la fuite, sans que cette precaution pût le garantir des mains de son Ennemi; car il fut blessé près de Cizique par des gens de Severe, & on le trouva à demi mort dans un marais. Il fut porté en cet état aux pieds de Severe, qui lui fit couper la tête pour l'envoyer à Rome. 7)

L'Empereur usa avec beaucoup de cruauté de la victoire. Il fit mourir la plûpart des Senateurs qui avoient suivi le parti de son Ennemi, & relegua les autres; il punit

m *Herodian. Spartian.*

7 On avoit prédit à Niger qu'il ne tomberoit ni mort ni en vie entre les mains de son ennemi; mais comme les réponses des Oracles avoient toujours deux sens, Niger lorsqu'il fut porté devant Severe, étoit si mal, qu'il mourut un moment aprés; de maniere qu'on peut dire que dans cet état il n'étoit ni mort ni vivant.

les villes qui lui avoient donné du secours, ou qui lui avoient témoigné de l'affection; Bizance 8) éprouva tout ce dont est capable la fureur des soldats, & le ressentiment d'un Conquerant irrité; & Emese auroit été envelopée dans son indignation, si l'Imperatrice Julie n'eût sollicité le pardon de sa patrie. Il fit ôter la vie à la femme & aux enfans de Niger, & par cette severité outrée il se rendit extremement odieux; aussi il n'y avoit presque personne qui ne souhaitât d'Avoir Albin pour Empereur à cause de la facilité de ses mœurs, de sa douceur & de son naturel pacifique. L'on dit même que durant que Severe étoit en Orient, plusieurs des plus illustres Senateurs écrivirent à Albin, & le solliciterent de venir à Rome par des lettres dont Severe eut connoissance. *n*) Ces négociations lui rendirent Albin redoutable, il tâcha de s'en défaire par les voyes les plus honteuses & les plus lâches; mais ses trahisons n'ayant tourné qu'à

n *Capitolin. in Albin.*

8 Bizance fut depuis appellée Constantinople, du nom de Constantin son restaurateur. Parmi les merveilles de cette ville l'on admiroit sept tours qui se portoient les unes aux autres d'une maniere très distincte; tout le bruit qui se faisoit à la premiere, ç'a été l'écho le plus curieux qu'on ait peut-être jamais vû. Lorsque l'armée de Severe tenoit Bizance assiegée, les assiegez trouverent le moyen de tirer les vaisseaux des assiegeans à la rade, sans qu'on vît comment ils le faisoient.

ſa confuſion, il lui declara la guerre ſans ménagement. Julie l'y pouſſa par ſes ſollicitations. Cette Princeſſe qui penſoit finement les choſes, voyant bien qu'Albin étoit beaucoup plus aimé que Severe, & que le nombre de ſes partiſans ſeroit grand ſi l'on lui donnoit le temps de faire des preparatifs & de groſſir ſon parti, perſuada à l'Empereur de rompre tout-à-fait avec lui & de l'aller combattre ; & elle n'eut pas de la peine à faire faire toutes les démarches qu'elle voulut, à un époux ſur l'eſprit de qui elle avoit pris un aſcendant abſolu. Au premier ſignal de la guerre, on ne vit dans l'Empire que troubles, que cabales, que partis. Les Princes Etrangers, les villes, les Senateurs mêmes embraſſerent les interêts, les uns d'Albin, les autres de Severe, & le peuple fatigué de ces conteſtations qui coûtoient & des frais & du ſang, diſoit ouvertement qu'il étoit las de ſouffrir. Outre cela, il arriva une eſpece de prodige qui remplit les eſprits de ſuperſtition & en même temps d'épouvante, car *o*) il parut en l'air un ſi grand feu, que pluſieurs crurent que la ville alloit être réduite en cendres ; mais bien-tôt l'on revint agréablement de cette frayeur, lorſqu'on vit tomber une petite pluye ſemblable à la roſée, & qui pa-

o *Dio lib. 75.*

roiſſoit être une pluye d'argent. En effet, comme on ſe fut aviſé de frotter de cette eau quelques pieces de cuivre, elles parurent être d'argent ; mais cette blancheur diſparut trois jours après, & ces pieces ſe trouverent être du cuivre comme auparavant.

Cette guerre ne fut pas heureuſe à Albin ; il fut vaincu près de Lyon, & ſa défaite aſſura l'Empire à Severe. Jamais on ne vit un Conquerant plus brutalement cruel ; il fit couper la tête à Albin & l'envoya à Rome ; il fit mourir encore la femme & les enfans de ſon ennemi, & ſe déchaîna avec fureur contre ceux qui avoient été de ſon parti ou qui l'avoient favoriſé ; & après avoir répandu leur ſang, il confiſqua leurs biens. Il porta enſuite à Rome ſa vengeance, il fit une exacte recherche des amis d'Albin, & ſous pretexte de punir leur attachement aux interêts de ſon adverſaire, il s'emparoit de leurs biens & enfloit ſes tréſors de leurs richeſſes. On ne vit dans la ville qu'accuſations, que ſupplices, que funerailles ; les plus illuſtres Senateurs, les plus conſiderables Conſulaires, les Chevaliers les plus diſtinguez, perdirent pour de faux crimes leur vie & leurs domaines dont Severe s'empara ; car ſon avidité ne fut pas moins redoutable que ſa cruauté, & il n'y a peut-être pas eu d'Empereur qui ait été

aussi avare que lui. Les grands amas d'argens qu'il faisoit, au lieu de rassasier sa convoitise, ne servoient qu'à l'échaufer davantage. Il exigea avec une extrême dureté les tributs ordinaires, & en établit de nouveaux sous couleur qu'il ne falloit point laisser les coffres de l'Epargne vuides ; faisant ainsi passer pour une sage précaution, ces impôts qui n'étoient qu'un conseil de son avarice ; de maniere que la cupidité de cet Empereur ne fut pas moins funeste à Rome que la fureur de la guerre.

Il est étonnant qu'un Prince d'une humeur si impetueuse, d'un temperamment si bilieux & si emporté, & d'une severité si infléxible, ait été si insensible aux infidelitez de son Epouse, qui s'accordoit avec si peu de reserve des plaisirs qui intéressoient délicatement son honneur ; car enfin Severe ne pouvoit point ignorer que p) l'Imperatrice s'abandonnoit à des divertissemens honteux, & qu'elle flétrissoit sa dignité & sa réputation par une licence dont les excès étoient connus de toute la ville. Cependant cruel pour tout le monde, l'Empereur fut indulgent pour Julie, il dissimula des prostitutions qu'il devoit punir, ou peut-estre il ne sçut point toute l'infamie des desordres de cette Princesse, qui, par

p *Spartian. Aurel. Vict.*

ses artificieuses caresses sçavoit endormir sa credulité. En effet, elle avoit tant de confiance dans le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son époux, qu'elle osa entrer dans une conspiration qu'on forma contre lui, si l'on en croit certains Historiens, assurée de se tirer de ce mauvais pas, au cas que sa trahison vint à être découverte ; & elle y réussit, car malgré les avis incontestables qu'eut l'Empereur que Julie sa femme avoit part à la conjuration, il ne laissa pas de lui donner les plus tendres témoignages d'amour, & d'avoir pour elle les complaisances qu'auroit pû esperer l'épouse la plus fidelle. Cela parut dans une occasion qui regardoit la fortune de Geta le plus jeune de ses deux fils. Severe ayant un jour fortement souhaité de sçavoir qui seroit son successeur, son imagination frapée par l'image des sacrifices qu'il avoit offert, luy representa dans un songe que ce seroit un Antonin qui regneroit après lui ; de sorte que regardant ce songe comme une prédiction, *q*) il mena son fils Bassien au camp, & lui donna le nom de Marc Aurele Antonin 9) en presence des Legions. Julie qui aimoit

q *Spartian. in Sev. in Get.*

9 Ce songe ne fut pas le seul ni peut-être le vrai motif pour lequel Severe donna à ses fils le surnom d'Antonin ; car outre qu'il y fut porté par un sentiment de

Geta, & beaucoup plus que l'aîné, lui representa que n'ayant donné qu'à Baſſien le nom d'Antonin, qui étoit un préſage de l'Empire pour celui qui le portoit, il ſembloit exclure de cette dignité ſon ſecond fils. Severe connut que l'Imperatrice ſouhaitoit que Geta eût les mêmes eſperances qu'avoit Baſſien, il n'eut garde de luy refuſer cette ſatisfaction; & quoique le ſonge n'appellât qu'un Antonin à l'Empire, la volonté de Julie prévalut à celle des Dieux, tant l'Empereur avoit de complaiſance pour elle. Il n'en eut pas de ſi grandes pour ſa ſœur. Elle avoit quitté Leptis, lieu de ſa naiſſance, 10) & étoit allée à Rome, emmenant avec elle un fils qu'elle avoit. La Cour fit à cette Princeſſe tous les honneurs imaginables. Celui qu'elle avoit d'appartenir de ſi près à Severe, luy attira les hommages de tout ce qu'il y avoit de conſiderable & de diſtingué dans Rome. Mais tout ce qu'on faiſoit pour elle, étoit

reconnoiſſance pour l'Empereur Antonin, qui en le faiſant Avocat du fiſc lui ouvrit l'entrée à toutes les Charges qu'il eut, il avoit réſolu de fixer le nom d'Antonin ſur la tête de tous ceux qui auroient l'autorité ſouveraine, & de faire de ce nom une dignité; de ſorte que comme depuis Auguſte on appelloit tous les Empereurs Auguſtes & Céſars, il vouloit qu'à l'avenir on les appellât Antonins.

10 Severe & ſa ſœur étoient originaires de Tripoli & nez à Leptis la grande, car il y avoit deux villes qui portoient ce nom dans l'Afrique mineure.

un devoir que l'on rendoit à la bienſéance & à la politique, & non au merite. Les manieres peu polies de cette Etrangere, ſon air groſſier & preſque ruſtique, l'extrême difficulté qu'elle avoit de s'exprimer en Latin qu'elle n'entendoit preſque point, au lieu de luy attirer le reſpect du peuple, fourniſſoit au contraire la matiere des plus piquantes railleries; & Severe qui ne trouvoit pas non plus dans ſa ſœur l'urbanité des Romaines, étoit fâché de ſon arrivée; auſſi renvoya-t-il bien-tôt à Leptis l'un & l'autre, après les avoir chargez de preſens.

Méſa ſœur de l'Imperatrice arriva auſſi à Rome dans ce même temps, & y mena ſes deux filles Soémie & Mamée. *r*) Elles y trouverent de plus grands agrémens que la ſœur de Severe, auſſi étoient-elles d'un caractere bien different. Méſa étoit une Dame d'un merite ſolide, d'une prudence éclairée & d'une ſageſſe qui ne ſe démentit jamais. Elle avoit un eſprit d'intrigue capable de tous les myſteres de la politique la plus rafinée. Tous ſes pas étoient adroitement concertez, ſes démarches délicatement ménagées, ſa conduite finement étudiée. Elle avoit l'ame grande, le cœur noble, l'eſprit vaſte; jamais femme n'a mieux entendu qu'elle le manége de la Cour. Auſſi

r Herodian. Lamprid. Spartian.

habile à cacher ses veritables sentimens, qu'à pénetrer dans ceux d'autrui, elle sçut toujours tirer avantage de ses lumieres, & l'on ne sçauroit disconvenir que l'élevation d'Heliogabale & ensuite celle d'Alexandre ses petits fils au Trône de l'Empire, n'ayent été l'ouvrage de sa capacité, de sa politique & de son courage. Elle acquit à la Cour de Severe cette experience dans les affaires & dans le manége d'Etat, de laquelle elle sçut ensuite si bien se servir. Elle vécut avec Julie dans une parfaite union & avec de grands ménagemens. Elle ferma les yeux sur la conduite de cette Princesse; & quoiqu'elle ne fût pas reguliere, elle ne luy fit jamais ni reproche ni remontrance, observant avec soin de ne pas être fâcheuse ni incommode, pour ne pas devenir odieuse; car elle n'ignoroit point qu'il y a des personnes qui craignent moins la honte de leur dissolution, que la censure qu'on en peut faire. Elle eut encore beaucoup de déference pour Severe, aussi eut elle beaucoup de part à l'estime & à la bienveillance de cet Empereur auprès de qui elle fut fort puissante; & comme elle avoit un génie étendu & perçant, qui voyoit de loin les évenemens long-temps auparavant qu'ils arrivassent, elle se servoit de son credit & de la faveur qu'elle avoit à la Cour, pour ramasser des

sommes immenses, qu'elle s'imaginoit bien devoir un jour lui être d'un grand secours.

Mésa étoit veuve lorsqu'elle quitta la Syrie pour aller à Rome ; elle éleva ses filles dans les maximes de la Cour, & leur inspira une partie de sa politique. Ses soins ne furent point ingrats, & nous verrons dans la suite de cette Histoire qu'elles sçurent tirer avantage des leçons de leur mere. Ces Princesses au reste ne resterent pas toujours à Rome ; elles suivirent l'Imperatrice dans tous les voyages où elle accompagna Severe, qui regardant comme de funestes exploits ceux qu'il avoit fait en combattant ses concitoyens, declara la guerre aux Barbares, afin de s'illustrer par des victoires moins odieuses. Ses Armes eurent des succès heureux, mais la ville d'Atra dans l'Arabie en arrêta le cours. Severe après avoir fait des efforts inconcevables pour la prendre, fut obligé d'en lever honteusement le siege. Il eut le chagrin d'y voir perir une partie de son Armée, & ses lauriers flétris par ces revers de la fortune qui le mirent au desespoir. Crispus Tribun d'une des Compagnies de ses Gardes en fut la victime, il paya de sa vie la liberté d'avoir recité quelques vers qui sembloient reprocher à l'Empereur le sang de tant de Soldats & de braves Officiers qu'il faisoit perir pour suivre

son caprice & pour contenter son ambition. 11)

Nous ne suivrons point Severe dans tous les voyages qu'il fit en Orient & en Angleterre, nous cherchons sut-tout à découvrir ce qui se passoit dans sa propre maison, de quoi il étoit lui même si peu curieux; car dans le temps que poussé par sa vanité, ce Prince alloit chercher en Orient de nouveaux lauriers, Julie sa femme flétrissoit sa gloire par ses galanteries, & ses enfans par leurs débauches. Il en fut enfin averti, & ce fut alors qu'il prit la résolution de faire de leur éducation le noble soin de ses plus sérieuses occupations. Caracalla n'avoit alors qu'environ quatorze ans, & son frere étoit plus jeune de quelques années.

11 Lavinie fille du Roi Latinus ayant été fiancée par Turnus, fut ensuite promise à Enée. Turnus qui aimoit Lavinie, declara à son rival une guerre cruelle, & fit souffrir à son armée une infinité de fatigues. Les soldats ne les supportoient qu'avec beaucoup d'impatience, parce qu'ils voyoient que Turnus pour satisfaire son amour sacrifioit ses Troupes: & c'est ce que Virgile fait dire à un des soldats de ce General amoureux:

Scilicet ut Turno contingat regia conjux,
Nos animæ viles, inhumata infletaque turba
Sternamur campis, &c.

Crispus Tribun dans les Pretoriens, voyant que Severe piqué de la résistance de ceux d'Atra, s'opiniâtroit inutilement à prendre cette ville, & que pour contenter son caprice il immoloit son armée, dit un jour les vers du soldat de Turnus. On les raporta à Severe, qui connoissant bien ce que Crispus vouloit dire, le fit mourir.

L'Empereur les avoit emmenez en Orient avec leur mere, afin de les éloigner des delices de Rome, & des adulations des flateurs qui pouvoient corrompre leur esprit, capable dans ce tems-là de toute sortes d'impressions : mais dans les sanglantes executions qu'il faisoit faire tous les jours, il donnoit à ses enfans des leçons d'une extrême severité, & elles ne furent que trop puissantes sur l'esprit de Caracalla, qui avoit naturellement des dispositions à la cruauté, à la violence, & aux plus grands vices. Elles ne parurent pourtant point durant son enfance ; il étoit au contraire gracieux, plein de douceur, de generosité & de tendresse, vertus qui pouvoient être le fruit precieux du lait *s*) chretien dont il fut nourri par les soins de Procule qui professoit la foy de J. C. & que Severe aimoit beaucoup, parce qu'il avoit reçu de luy la guérison de quelque mal auquel les medecins n'avoient sçû remedier : 12) mais les flateurs, les plaisirs, & les mauvais exem-

s *Tertullian. ad Scap. c.* 4.

12 Ce Procule étoit surnommé Toparcion; il fut Intendant d'Evode affranchi de Severe. Il guérit avec de l'huile ce Prince, qui par reconnoissauce le prit dans son Palais, & le chargea de l'éducation de son fils Bassien que Procule avoit déja fait nourrir par une Chrétienne qui étoit peut-être sa femme. Procule fit venir dās le Palais un jeune Chrétien pour tenir compagnie au

ples corrompirent son naturel, & malgré tous les soins que prit son pere pour lui inspirer des inclinations nobles, il n'eut que des sentimens depravez. Dans Geta, au contraire l'éducation fut plus puissante que la nature : il fit voir dans son bas âge un naturel apre, rude, bourru, indocile, porté à la sensualité & à l'avarice; mais avec les nuages de l'enfance se dissiperent tous ces defauts : il devint humain, honête, poli. Son accès fut plein de douceur t) il recevoit ses familiers avec bonté, les Grands avec affabilité, les Sçavans avec estime. Dans toutes sortes d'occasions il donna des marques d'une grande moderaration, & il étoit encore fort jeune, qu'il dit à son pere un mot plein d'un grand sens, & qui étoit un témoignage de sa compassion pour les malheureux. 13) De la dif-

t *Herodian. lib.* 4.

Prince, & l'on raconte que Bassien qui n'avoit alors que sept ans, avoit conçû tant d'amitié pour ce Chrétien, lequel Spartien dit estre un Juif, que sçachant un jour qu'on l'avoit fouetté, il fut long-temps sans vouloir regarder ni son pere, ni le pere du jeune Chrétien, ni aucun de ceux qui avoient été cause qu'on l'avoit maltraité.

13 Severe ayant résolu de faire mourir un grand nombre de ceux qui avoient pris le parti de Niger & d'Albin, dit à ses fils qu'il vouloit les delivrer de leurs ennemis. Caracalla non seulement entra dans les sentimens cruels de son pere, mais même il fut d'avis que par une précaution encore plus inhumaine on fist mourir les enfans des proscrits, afin qu'ils ne pussent point venger la mort de leurs peres. Geta

ference de l'humeur des deux freres nacquit cette antipathie qui les divisa si fort, qu'ils ne purent jamais se souffrir ; l'un affectoit de blâmer ce que l'autre approuvoit, & ceux qui étoient dans les bonnes graces de Geta devenoient l'objet de la haine de Caracalla. Les flateurs contribuoient beaucoup à entretenir cette scandaleuse division par leurs raports empoisonnez, car sous pretexte d'attachement aux interêts d'un de ces Princes, ils ne cessoient de l'animer contre l'autre.

L'Imperatrice avoit plus de tendresse pour Geta que pour l'aîné ; outre qu'il étoit mieux tourné, elle trouvoit en lui beaucoup plus de naturel, de docilité & de complaisance : d'ailleurs elle craignoit l'esprit fougueux & emporté de Caracalla qu'elle sçavoit aussi n'être pas tant aimé des

qui alors avoit environ neuf à dix ans, trouva cette prévoyance fort cruelle & fort injuste, & ayant demandé à son pere si le nombre des proscrits étoit grand, s'ils avoient des enfans & des parens, son pere luy répondit qu'ils en avoient beaucoup. Alors le Prince lui repliqua qu'il y auroit donc bien des gens qui seroient fâchez qu'il eût vaincu ; & comme Caracalla soutenoit toujours qu'il falloit faire punir les enfans aussi-bien que les peres, Geta luy dit que puisqu'il ne vouloit pardonner à personne, il pourroit bien un jour tuer aussi son frere. On assure que Severe touché de la remontrance de Geta, auroit donné la vie à ces malheureux, si le sentiment de Plautien n'eût prévalu. On dit que la barbe crut de bonne heure à Geta, ce qui promettoit en luy une grande sagesse. *Spon.*

Romains que ſon frere, mais elle ne laiſſa point d'agir de concert avec Severe pour porter ces deux Princes à vivre dans une bonne intelligence ; l'Empereur ſur tout s'attacha ſerieuſement à ramener l'eſprit de ſon aîné & à le retirer de ſes débauches, & comme le mariage a été toujours regardé comme le frein le plus capable d'arrêter les ſaillies de la jeuneſſe, il forma le deſſein de le marier avec Plautille, fille de ſon Favori Plautien, qui fut un des grands reſſorts du gouvernement durant tout le temps de ſa faveur, & un exemple de l'inſtabilité de la fortune après ſa chute.

Plautien étoit originaire d'Affrique, & d'une naiſſance très obſcure ; il avoit ſignalé ſa jeuneſſe par pluſieurs *u*) crimes qui le firent bannir de ſa Patrie, & il s'introduiſit enſuite dans les bonnes graces de Severe par un autre crime pour lequel il méritoit un plus rigoureux ſupplice. * Il s'acquit un ſi grand credit auprès de cet Empereur, & devint ſi puiſſant, qu'il fut l'arbitre ſouverain de la fortune des Romains. Severe le fit Prefet de Pretoire, & en même tems Senateur, reuniſſant en lui deux dignitez qui juſqu'alors avoient été incom-

u *Herodian. lib.* 3.

* *Ut verò alii affirmant, flore magis ætatis per ſtuprum conciliatus*.

patibles :

patibles; 14) il le combla de biens, & lui laissa la liberté d'en acquerir davantage. Cela l'enhardit à commetre des violences & des injustices criantes. La fortune fit en lui ce qu'elle fait ordinairement dans ceux qu'elle tire de l'obscurité, elle le rendit insolent, enyvré de sa faveur, il se regarda comme au dessus du reste des hommes. S'il alloit par la Ville, les domestiques qui le precedoient avertissoint que Plautien alloit passer, & obligeoient ceux qui se trouvoient dans la rue, ou d'aller passer ailleurs, ou de baisser la veüe, & d'avoir garde de porter leurs yeux sur ce

14 La charge de Prefet du Pretoire étoit affectée aux Chevaliers, & on étoit si reservé là-dessus, que dès que le Prefet étoit fait Senateur, il perdoit sa charge de Prefet. De là vient que Marc Aurele ayant fait Pertinax Senateur, en fut ensuite fâché, parce qu'il auroit souhaité le revêtir de la charge de Prefet à quoy la dignité de Senateur mettoit obstacle. Comme cette charge étoit militaire, celui qui la possedoit commandoit la garde de l'Empereur & portoit l'épée. Severe en faisant Plautien Senateur, voulut qu'il continuât d'exercer la charge de Prefet; de sorte que Plautien par un assez bizarre mélange de dignitez portoit en même temps l'épée & la robbe de Senateur. Depuis l'élevation de Macrin à l'empire, on nomma indifferemment des Senateurs & des Chevaliers à la prefecture du Pretoire, & on donna à cette charge une puissance fort étendue. Constantin depuis la diminua beaucoup; car après avoir cassé les Gardes Pretoriennes qui avoient suivi le parti de Maxence, il divisa l'Empire en quatre départemens, & créa quatre Prefets du Pretoire pour les gouverner & y rendre la justice; de sorte que cette charge qui étoit militaire, devint civile.

ministre, comme s'ils étoient indignes de le regarder : jamais on ne vit une si extravagante fierté ; cependant tout flechissoit devant cette idole de la Cour. On ne vit que Statues dressées à son honneur, on ne juroit que par sa fortune ; on faisoit des prieres publiques pour sa conservation lors même qu'on auroit souhaité de le voir ancanti, car le peuple n'aime jamais une puissance excessive, & celle de Plautien devint d'autant plus redoutable, qu'on lui attribuoit les violences & les cruautez de Severe qui ne cessoit point de répandre le sang des plus nobles Citoyens : aussi ce ministre fut autant haï que l'Empereur & plus craint que lui.

Severe tout jaloux qu'il étoit de son autorité, voyoit avec complaisance cet insolent favori s'en arroger une si grande, & *x*) avoit pour lui une inclination si aveugle qu'il desiroit de l'avoir pour successeur, ce qui faisoit dire hautement à tout le monde qu'on verroit plûtôt le Ciel tomber, que Severe faire du mal à Plautien. Julie souffroit avec autant d'impatience que de chagrin ce monstrueux pouvoir de Plautien. Accoutumée à traiter avec hauteur tout ce qu'il y avoit de grand dans l'Empire, il lui étoit dur de plier sous la puissance d'autrui,

x *Dio. lib. 76.*

& ne pouvoit digerer de voir un homme de neant faire tout, disposer de tout, regler tout, & exercer une autorité qui aneantissoit la sienne. Elle ne manqua point de mettre en œuvre ses artifices pour ébranler le credit du Ministre, mais ses efforts & ses ruses furent inutiles. Plautien qui n'aimoit point l'Imperatrice de laquelle il sçavoit n'être pas non plus aimé, para les coups qu'elle lui porta, & les fit servir contre elle-même ; car comme il connoissoit la force de son ascendant sur l'esprit de Severe, il entreprit d'accuser Julie de toutes ses galanteries, il les lui reprocha avec brutalité, & osa offrir d'en fournir la preuve. L'Empereur vit tranquilement Plautien attenter à l'honneur de son épouse par ses accusations, & fut le temoin de mille sanglans outrages qu'il vomit contre elle sans lui imposer silence : peut-être étoit-il bien aise que Julie eût cette mortification, & que Plautien lui fist essuyer la honte d'un reproche qu'il n'avoit jamais eu la force de lui faire lui-même : quoiqu'il en soit, l'Imperatrice eut le chagrin de se voir sacrifiée par l'Empereur à la vangeance de Plautien, & d'éprouver qu'il ne lui étoit point avantageux de faire assaut de credit avec le favori du Prince. Dès lors elle cessa de se mêler d'aucune affaire, elle s'adonna à l'étude de la Philoso-

phie : & à la place de ces Courtisans flateurs qui lui faisoient une cour assidue, on ne vit plus chez elle que des Sophistes & des Sçavans avec lesquels elle s'amusoit à disputer, plus peut-être pour tromper son ennui & pour se consoler de sa disgrace, que pour étaler sa science, quoiqu'elle n'en manquât point. Parmi les Sçavans que l'Imperatrice avoit auprès d'elle, Philostrate 15) étoit un des plus illustres ; il étoit professeur d'Eloquence, & avoit mis au jour la vie des Sophistes qu'il adressa à l'Empereur Severe. Julie l'honoroit d'une estime particuliere, elle le fit son secretaire & l'engagea à écrire la vie d'Apollone de Thyane: car cette Imperatrice ayant lû l'histoire de ce celebre Magicien qu'avoit composée Damis grand ami de ce fourbe, & ayant trouvé cet ouvrage assez mal rangé, elle

15 Il y a eu trois Philostrates. Celui dont nous parlons est Philostrate d'Athenes surnommé Flavius, aïeul de Philostrate de Lemne. Il fait passer son Apollone pour un prophete & pour l'auteur de plusieurs miracles dont il ne rapporte d'autre preuve que son autorité. Cette histoire a tout l'air d'un Roman ; car sans rapporter d'autres endroits de la vie de cet imposteur, Philostrate veut faire croire que Domitien ayant fait venir Apollone d'Asie à Rome, il luy reprocha les discours seditieux qu'il répandoit contre lui & lui fit des menaces, & qu'alors Apollone ayant dit à l'Empereur en presence de toute sa Cour qu'il le défioit de pouvoir se rendre maître de son corps, il avoit disparu à l'instant & s'étoit trouvé le même soir à Pouzzoles qui étoit à trois journées de là. Recit qui est une vraye fable.

pria Philostrate d'écrire lui-même la vie de ce fameux imposteur.

Le triomphe de Plautien enfla de plus en plus son orgueil & le rendit plus insolent, car ne trouvant sur son chemin personne qui lui fit obstacle, fier de son pouvoir, & sûr de la protection du Prince, il osa porter ses vûes plus loin, persuadé qu'il pouvoit tout entreprendre. Ce fut alors qu'éclaterent ses vices; il se livra aux plus outrez & aux plus infames, & n'eut pas honte de se soüiller de ces horribles saletez qui font outrage à la nature. Ce qu'il y a de particulier dans la conduite de Plautien, est que cet homme abruti par le crime étoit possedé de la plus inquiéte & plus incommode jalousie, & que dans le tems qu'il accordoit à ses feux brutaux de si honteux plaisirs, il ne pouvoit souffrir que sa femme prit les plus innocens. Grave & serieux dans sa maison, il interdisoit aux autres les divertissemens que prenoient les personnes les plus severes, il ne permettoit point à son épouse de faire les visites que la bienseance même l'obligeoit de faire, & il porta sa jalousie jusqu'à lui deffendre de parler à l'Empereur & de voir l'Imperatrice.

Il arriva dans ce tems-là certains prodiges, qui sembloient annoncer la chute de

ce monstrueux édifice de fortune : il parut une Comete qui donna lieu aux Speculatifs de dire que c'étoit un présage de quelque malheur, mais peu pensoient que l'élevation de Plautien fût menacée, car l'Empereur avoit un si grand foible pour ce ministre, qu'il avouoit bonnement qu'il étoit impossible qu'il pût jamais se résoudre à lui faire du mal. Plautien n'ignoroit point ces dispositions de Severe à son égard, il connoissoit tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de ce Prince, & en faisoit un mauvais usage. Aveuglé par son ambition, il ne songeoit qu'à s'élever & à abaisser les autres. Plus l'Empereur lui accordoit de graces, plus il en demandoit, mais il ne travailloit que pour lui, & ne pensoit point à se faire des creatures, on ne trouve gueres de la generosité dans ces éleves de la Fortune : leurs sentimens ne dementent presque jamais leur naissance ; en eux tout se sent de la bassesse de leur origine. Plautien à travers la splendeur de son rang se souvenoit de tems en-tems de la honte de la sienne, non pas pour en devenir plus sage & plus moderé, mais pour chercher les moyens de l'effacer par une éclatante alliance. Il ne manquoit point sans doute de familles illustres dans Rome, mais elles ne le paroissoient pas assez à sa vanité ; il visoit

au grand : il n'y eut que la famille Imperiale qui pût fixer ses prétentions ; car Plautien qui se repaissoit des plus douces illusions, se flattoit de pouvoir assurer sa fortune par cette magnifique alliance, & vouloit par là se preparer un moyen de s'élever plus haut. Cet ambitieux projet ainsi concerté, il ne chercha qu'une occasion favorable pour faire à Severe la proposition du mariage de Caracalla avec Plautille, & l'Empereur la fit naître lui-même; car ayant formé le dessein de marier le Prince son fils comme je l'ai dit, il le communiqua à son favori Plautien, qui ne manqua point de se servir de tout l'ascendant qu'il avoit sur le cœur de l'Empereur pour l'engager à choisir Plautille pour l'épouse de Caracalla. Severe qui étoit dans l'impuissance de rien refuser à son ministre, fut d'abord determiné, & annonça à son fils qu'il vouloit qu'il épousât la fille de Plautien.

Plautille *y*) étoit belle, les traits de son visage avoient quelque chose de vif & de piquant : mais son humeur étoit fâcheuse. Comme la fierté suit la fortune, elle avoit pris certains airs de hauteur dont tout le monde ne s'accommodoit point : ils révoltoient sur tout Caracalla qui n'aimoit

y Tristan. Comment. histor.

point Plautille, parce qu'il haïssoit extrémement Plautien, à cause qu'il maîtrisoit Severe, & qu'il abusoit insolemment de son crédit. Nous ne sçavons point si Julie fut consultée sur ce mariage, mais on a raison de croire qu'il ne fut pas de son goût, & qu'elle ne pouvoit point approuver que son fils épousât la fille de son ennemi capital, lequel n'avoit d'ailleurs pour tout merite que l'énormité de sa fortune, dans le tems qu'il pouvoit choisir une épouse dans une infinité de familles illustres, & parmi je ne sçai combien de filles z) qui surpassoient en beauté celle de Plautien, aussi bien qu'en noblesse & en merite. Caracalla qui étoit plus interessé que personne dans cette affaire, reçût la proposition de son pere *a*) avec des paroles d'obeïssance, mais avec un visage negatif: ses grimaces toutesfois ne firent point changer Severe, il devint beau-fils de Plautien en épousant Plautille.

Ces nôces furent celebrées dans une heureuse conjoncture. L'Empereur revenoit pour lors de l'Orient, vainqueur des Parthes, chargé des lauriers qu'il y avoit cueilli, & emmenant avec lui un nombre infini de captifs. Son triomphe & le mariage de son fils furent le double motif des largesses qu'il fit aux Pretoriens & au Peuple. A ces

z *Dio. lib. 76.* a *Herodian. lib. 3. c. 35.*

abondantes

abondantes liberalitez, il joignit les divertissemens ordinaires, les jeux, les courses, les spectacles. Ces réjouissances durerent plusieurs jours, & Plautien de son côté contribua à la magnificence de cette Fête. Il fit faire devant le Peuple plusieurs combats de Bêtes Sauvages, & regala les Senateurs d'un grand repas où l'on trouva *b*) une grossiere abondance, & peu de délicatesse; mais on ne pût voir sans indignation que pour donner à sa fille un nombreux domestique & une musique mélodieuse, il s'avisât de faire faire des Eunuques par une cruauté inoüie dans Rome, & qu'il choisît pour cet usage des garçons d'honnête famille, & même des peres de famille qui avoient leurs femmes: Nouveauté qui ne marquoit pas moins son insolence que sa brutalité. La nouvelle Princesse apporta pour dot à son époux des sommes immenses: l'on assûre qu'elles auroient été suffisantes pour marier cinquante Reines, l'on porta ces Trésors au Palais, & le peuple vit passer à travers les ruës de Rome ces amas monstrueux d'or & d'argent qu'il regardoit comme ses dépoüilles, & comme les fruits des voleries de Plautien.

Caracalla au reste ne fit pas voir dans

b *Dio. lib.* 76.

ces réjouissances un cœur content & satisfait. Comme il avoit été forcé de prendre beaucoup sur son inclination en épousant Plautille, il fit voir que son cœur n'avoit aucune part à ce mariage, & que l'autorité de son pere avoit contraint sa volonté, aussi vecût-il avec Plautille dans une grande indifference, que l'humeur altiere, fâcheuse & hautaine de cette Princesse fit dégénerer en aversion; car Plautille en devenant l'épouse de l'heritier du Trône, devint aussi plus fiére & plns imimperieuse: elle voulut maîtriset Caracalla comme son pere maîtrisoit Severe. Tout ce que le jeune Prince disoit, tout ce qu'il faisoit étoit un sujet de censure pour son épouse, qui contrôlloit sans aucun ménagement ses actions & sa conduite, & les blâmoit en termes piquans, qui ulceroient profondement le cœur de Caracalla, lequel n'étoit pas d'un naturel trop souffrant. *c*) Ces altercations, ces reproches & ces crieries aggravoient de plus en plus le poids des chaines de son mariage, & l'aigrissoient plus fort contre Plautille. Elle devint un objet odieux à ses yeux: sa presence lui fut bien-tôt insuportable, il voulut avoir un appartement separé de celui de son épouse, il vecut avec elle

c Herodian, lib. 3.

avec froideur, bien tôt il la regarda avec aversion : enfin il la haït, & la menagea si peu, que dans les querelles qu'ils avoient souvent ensemble, il lui dit plusieurs fois que dès que Severe seroit mort, il l'a feroit périr avec Plautien son pere.

Ces menaces affligerent Plautille. Comme elle avoit eu le tems & les occasions d'étudier l'humeur de Caracalla, elle le connoissoit assez-bien pour le trouver homme à tenir sa parole, & c'étoit pour elle la matiere de ses plus serieuses & plus tristes reflexions. Le sort funeste que tant d'autres Imperatrices avoient trouvé sur le Trône, agitoit sans cesse son cœur & le remplissoit des plus vives craintes. Pleine de ces idées désolantes, elle alloit répandre ses pleurs dans le sein de son pere, elle lui répetoit les menaces que lui faisoit Caracalla, qui ne promettoit pas moins à son ressentiment que leur vie, elle lui réveloit tout ce qui se passoit dans leur mariage, où elle ne trouvoit qu'amertume, & en lui faisant part de ses chagrins, elle lui communiquoit ses frayeurs. C'est ainsi que ces *impromptus* de la fortune, qui pour couvrir la honte & la bassesse de leur origine, achêtent des alliances d'éclat, préparent à leurs filles de durs esclavages dans ces mariages que leur ambition

recherche, & qui sont trop forts pour leur interêt même : car le mary qui soupire aprés la dot bien plus ardemment que pour celle qui l'aporte, n'a pour l'ordinaire que du mépris ou de l'indifference pour l'épouse d'abord qu'il est devenu le maistre, ou qu'il a dissipé le prix de son mariage.

Le Libraire ayant été obligé de mettre au jour cet Ouvrage dans l'état qu'il s'est trouvé lorsqu'on l'a exigé de luy, il n'a pû faire imprimer l'entiere Histoire de Julie & de Plautille : Mais comme le troisiéme tome paroîtra dans peu de temps, on y trouvera ce qu'on n'a pû mettre dans celui-ci.

